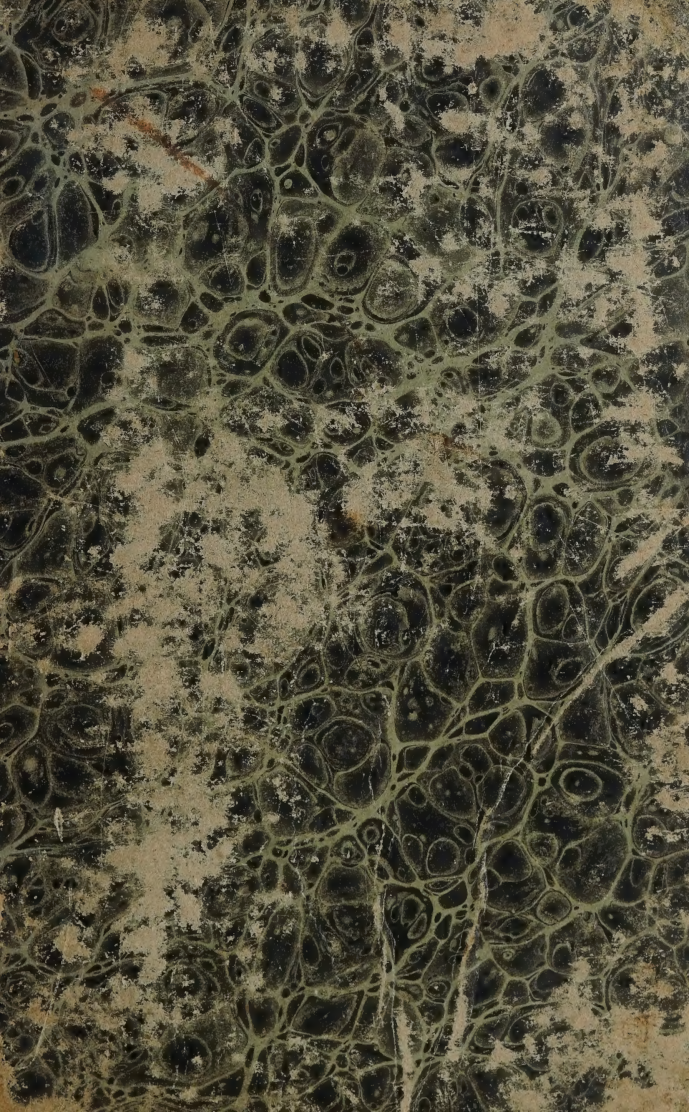
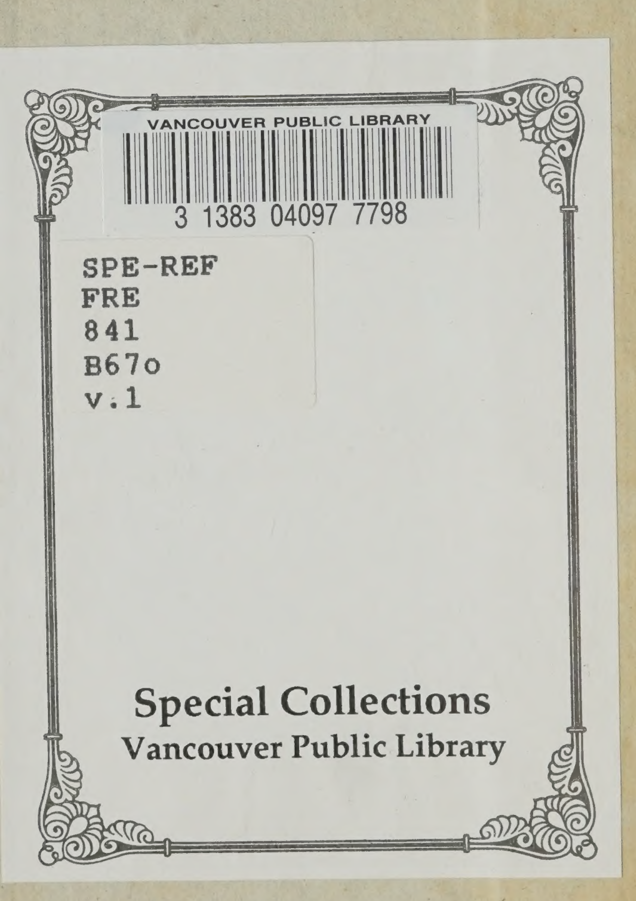



VANCOUVER PUBLIC LIBRARY
3 1383 04097 7798


BOILEAU.
G.C. Glaßbach sculps.

OEUVRES

DE

MONSIEUR

BOILEAU DESPRÉAUX.

TOME I.

Nouvelle Edition revue & corrigée.

A BERLIN 1787.

CHEZ FRÉDÉRIC MAURER.

DISCOURS AU ROI.

Quoique cette Pièce soit placée avant toutes les autres, elle n'a pourtant pas été faite la première. L'Auteur la composa au commencement de l'année 1665, & il avoit déjà fait cinq Satyres. La même année ce Discours *fut inséré dans un Recueil de Poésies, avant que l'Auteur eût eu le temps de le corriger. Il le fit imprimer lui-même l'année suivante 1666, avec les sept premières Satyres.*

Jeune & vaillant Héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par Toi-même, & vois tout par tes yeux,
Grand Roi; si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toi dans un humble silence;
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
Mais je sais peu louer, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante;
Et dans ce haut éclat où Tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible génie:
Plus sage en mon respect, que ces hardis mortels,

Moi, la plume à la main je gourmande les vices;
Et gardant pour moi-même une juſte rigueur,
Je confie au papier les ſecrets de mon cœur.
Ainſi, dès qu'une fois ma verve ſe réveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille,
Qui, du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du tems je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine;
Et ſans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au haſard courir ſur le papier.
Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu légère,
Nomme tout par ſon nom, & ne ſauroit rien taire.
C'eſt-là ce qui fait peur aux Eſprits de ce tems,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au dedans.
Ils tremblent qu'un Cenſeur, que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la Vérité.
Tous ces gens, éperdus au ſeul nom de Satyre,
Font d'abord le procès à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court qu'un Auteur les menace
De jouer des Bigots la trompeuſe grimace.

Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les Loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux.
Mais bien que d'un faux zèle ils marquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la vérité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu,
Se couvre du manteau d'une auſtère vertu:
Leur cœur qui ſe connoît, & qui fuit la lumière,
S'il ſe moque de Dieu, craint Tartuffe & Molière,
Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter?
GRAND ROI, c'eſt mon défaut, je ne ſaurois flatter.
Je ne ſais point au Ciel placer un Ridicule,
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule;
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point, d'une veine forcée,
Même pour Te louer, déguiſer ma penſée:
Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais loſque je Te vois, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui ſont accablés du faix de leur Couronne:
Quand je vois ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir tes Sujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre,

Nous faire de la Mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers, fecondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur,
La France, sous tes loix maîtriser la Fortune;
Et nos vaisseaux domptant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en se levant:
Alors sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma Muse tout en feu me prévient & Te loue.
Mais bientôt la raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours;
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tôt je m'effraie, & mon esprit troublé
Laisse-là le fardeau dont il est accablé:
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATYRE I.

Cette Satyre est une imitation de la troisième Satyre de Juvénal, dans laquelle est aussi décrite la retraite d'un Philosophe qui abandonne le séjour de Rome, à cause des vices affreux qui y règnoient. Juvénal y décrit encore les embarras de la même Ville: & à son exemple, M. Despréaux, dans cette première Satyre, avoit fait la description des embarras de Paris, mais il s'aperçut que cette description étoit comme hors-d'œuvre, & qu'elle faisoit un double sujet. C'est ce qui l'obligea de l'en détacher, & il en fit une Satyre particulière, qui est la sixième.

DAMON, ce grand Auteur, dont la Muse fertile
Amusa si long-tems & la Cour & la Ville,
Mais qui n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, & l'hiver sans manteau,
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée;
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir, chargé de sa seule misere;
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais;
Sans attendre qu'ici la Justice ennemie

L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;
Ou que d'un bonnet verd, le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
  Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême,
Que n'est un Pénitent sur la fin du Carême,
La colère dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux.
  Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
Le mérite & l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu ;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huissier, ni le Sergent n'approche ;
Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans,
Mettons-nous à l'abri des injures du tems ;
Tandis que libre encore, malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
Qu'on ne voit point mes pas, sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y fait vivre ;
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De Clerc, jadis Laquais, a fait Comte & Marquis.
Que Jacquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre ou la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet,

Peut fournir aiſément un ~~un~~ Calepin complet:
Qu'il regne dans ces lieux; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris! Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne ſais ni tromper, ni feindre, ni mentir;
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſais point, en lâche, eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages;
De mes Sonnets flatteurs laſſer tout l'Univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altière.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſière:
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom:
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe.
J'ignore ce grand art qui gagne une Maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus,
Mais, pourquoi, dira-t-on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hôpital & n'eſt plus en uſage?
La richeſſe permet une juſte fierté;
Mais il faut être ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par-là qu'un Auteur que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence;
Et que le ſort burleſque, en ce ſiècle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, fait faire un Duc & Pair.
Ainſi de la Vertu la Fortune ſe joue.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa roue,
Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,

Conduire la caroſſe où l'on le voit traîné,
Si, dans les droits du Roi, ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis, n'eût ravagé la France.
Je ſais qu'un juſte effroi, l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelque mois diſparoître à nos yeux:
Mais en vain pour un tems une taxe l'exile;
On le verra bientôt pompeux en cette Ville,
Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du Ciel même irrité contre lui:
Tandis que Colletet, crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine;
Savant en ce métier, ſi cher au beaux-eſprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il eſt vrai que du Roi la bonté ſecourable
Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,
Et réparant du Sort l'aveuglement fatal,
Va tirer déſormais Phébus de l'hôpital:
On doit tout eſpérer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mécénas, à quoi ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiècle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'appui?
Et puis comment percer cette foule effroyable
De Rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
Qui, dès que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers?
Comme on voit les Frélons, troupe lâche & ſtérile,
Aller piller le miel que l'Abeille diſtille.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.

Saint-

Saint-Amand n'eut du Ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien ;
Ou, pour mieux en parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune ;
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ;
Et la Fièvre, au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
Un Poète, à la Cour fut jadis à la mode :
Mais des Fous aujourd'hui c'est le plus incommode :
Et l'Esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.
  Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feuilletant Louet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le Barreau ?
Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
Moi ? que j'aille crier dans ce pays barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de loix,
Et dans l'amas confus de chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond, rendu noir par les formes ;

Où Patru gagne moins qu'Huot & le Mazier,
Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier!
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janséniste, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'honneur a toujours guerre avec la Fortune:
Où le vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mître en tête & la crosse à la main:
Où la Science triste, affreuse, délaissée,
Est par-tout, des bon lieux, comme infâme chassée;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler:
Où tout me choque: enfin, où . . . Je n'ose parler.
Et quel homme si froid ne seroit plein de bile,
A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pourroit les souffrir? & qui, pour les blâmer,
Malgré Muse & Phébus, n'apprendroit à rimer?
Non, non; sur ce sujet pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et sans aller rêver dans le double Vallon,
La colère suffit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous prie:
Ou bien montez en Chaîre, & là, comme un Docteur,
Allez de vos sermons endormir l'Auditeur.
C'est-là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainsi parle un *Esprit* qu'irrite la Satyre,

Qui contre ses défauts croit être en sûreté,
En raillant d'un Censeur la triste austérité;
Qui fait l'homme intrépide; & tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse;
Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles Humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le Monde,
Et règle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,
C'est-là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
Pour moi, qu'en santé même, un autre Monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.

SATYRE II.

A. M. DE MOLIÈRE.

Le sujet de cette Satyre est, la difficulté de trouver la Rime, & de la faire accorder avec la Raison. *Mais l'Auteur s'est appliqué à les concilier toutes deux, en n'employant dans cette Pièce que des Rimes extrêmement exactes.*

Cette Satyre n'a été composée qu'après la septième; ainsi elle est la quatrième dans l'ordre du temps. Elle fut faite en 1664.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sait à quel coin se marquent les bons vers;
Dans les combats d'esprit savant Maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la Rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir Rimeur:
Dans ce rude métier, où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille & je sue,
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir:
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.

Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume, pour rimer trouve l'abbé de Pure:
Si je penſe exprimer un Auteur ſans défaut,
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Enfin quoique je faſſe, ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triſte, las & confus, je ceſſe d'y rêver:
Et maudiſſant vingt fois le Démon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire.
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phébus,
Je la vois qui paroît, quand je n'y penſe plus.
Auſſi-tôt, malgré moi, tout mon feu ſe rallume:
Je reprends ſur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrète,
Ma Muſe, au moins ſouffroit une froide épithète,
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au be-
ſoin.
Si je louois Philis, *En miracles féconde:*
Je trouverois bientôt, *A nulle autre ſeconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil*:
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toujours d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
De *Chefs-d'œuvre des Cieux*, de *Beautés ſans pa-
reilles*;
Avec tous ces beaux mots, ſouvent mis au haſard,
Je pourrois aiſément, ſans génie & ſans art,

Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en pièces Malherbe.
Mais mon eſprit tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos;
Et ne ſauroit ſouffrir, qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainſi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier, dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la Rime enchaîner la Raiſon.
Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie;
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe, & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur, exemt de ſoins, libre de paſſion,
Sait donner une borne à ſon ambition:
Et fuyant des grandeurs la préſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune:
Et je ſerois heureux, ſi pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénéſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un Démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment,
Tous les jours, malgré moi, cloué ſur un ouvrage,

Retouchant un endroit, effaçant une page;
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
  Bienheureux Scudéri dont la fertile plume,
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formés en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des ſots pour les lire.
Et quand la Rime enfin ſe trouve au bout des Vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art aſſervir ſon génie!
Un ſot en écrivant fait tout avec plaiſir:
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un eſprit ſublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne ſauroit ſe plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.
  Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la Rime:
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Molière, enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATYRE III.

Cette Satyre a été faite en l'année 1667. Elle contient le récit d'un festin donné par un homme d'un goût faux & extravagant, qui se piquoit néanmoins de rafiner sur la bonne chère. Horace, dans la Satyre VIII. du Livre 2, fait pareillement le récit d'un repas ridicule: & Regnier, dans sa dixième Satyre, l'a aussi imité.

A. Quel sujet inconnu vous trouble & vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un Rentier,
A l'aspect d'un Arrêt qui retranche un quartier?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie;
Où la joie en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque Édit réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace, un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un Fat, qui, pour m'empoisonner,

Je penſe, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main;
Ah! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain:
N'y manquez pas au moins: j'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux..... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que, chez le Commandeur,
Villandri priſeroit ſa fève & ſa verdeur.
Molière avec Tartuffe y doit jouer ſon rôle,
Et Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole,
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoi Lambert? Oui, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſéduit par ſa vaine promeſſe,
J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir.
Mon homme, en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir;
Et montrant à mes yeux une allégreſſe entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière:
Mais puiſque je vous vois, je me tiens trop content,
Vous êtes un brave homme: entrez, on vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,

Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poèle ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaiſance;
Où j'ai trouvé d'abord pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'état & de nom,
Par tous les Conviés s'eſt appellé chapon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût, de perſil couronnée:
L'autre d'un godiveau tout brûlé par-dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied: mais d'abord, notre Troupe ſerrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
Jugez en cet état, ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux Sermons de Caſſagne, ou de l'Abbé Cotin.
Notre Hôte cependant, s'adreſſant à la Troupe:
Que vous ſemble, a-t-il dit, du goût de cette ſoupe?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?

Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il apprête!
Les cheveux cependant me dreſſoient à la tête:
Car Mignot, c'eſt tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoiſonneur ne ſut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte,
Penſant qu'au moins le vin dût réparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord
D'un Auvergnat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ai-je ſenti cette liqueur traîtreſſe,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adreſſe.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foiſon,
J'eſpérois adoucir la force du poiſon.
Mais qui l'auroit penſé? Pour comble de diſgrace,
Par le chaud qu'il faiſoit, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu, dans le fort de l'été,
Au mois de Juin! Pour moi, j'étois ſi tranſporté,
Que donnant de fureur tout le feſtin au Diable,
Je me ſuis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et dût-on m'appeller & fantaſque & bourru,
J'allois ſortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dès leur tendre enfance élévés dans Paris,

Sentoient encor le chou dont ils furent nourris,
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Règnoit un long cordon d'alouettes preſſées,
Et ſur les bords du plat, ſix pigeons étalés
Préſentoient pour renfort leurs ſquelettes brûlés.
A côté de ce plat paroîſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile, de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre roſat.
Tous mes Sots à l'inſtant changeant de contenance,
Ont loué du feſtin la ſuperbe ordonnance:
Tandis que mon Faquin, qui ſe voyoit priſer,
Avec un ris moqueur, les prioit d'excuſer.
Sur-tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin, conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profès dans l'ordre des Côteaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes ramiers;
Et pour flatter notre Hôte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux ſon geſte & ſon langage:
Quand notre Hôte charmé, m'aviſant ſur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers reſtent ſur votre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade? On en a mis par-tout.

Ah!

Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux
goût.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche &
molle.
Ma foi, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer;
Et Mignot aujourd'hui s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauce, il faut qu'on y rafine.
Pour moi j'aime ſur-tout que le poivre y domine.
J'en ſuis fourni, Dieu ſait! & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'étois comme une
pierre,
Ou comme la Statue eſt au feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois, au haſard,
Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de notre Hôte,
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand
cri,
Avec un rouge bord acceptent ſon défi.
Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par-tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais, dans la craſſe tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés:
Quand un des conviés d'un ton mélancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bachique,
Tous mes Sots à-la-fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La muſique ſans doute étoit rare & charmante.

L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre, l'appuyant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point un jambon, d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultés.
Deux Marmitons craſſeux, revêtus de ſerviettes,
Lui ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de poids verds qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviés la joie eſt redoublée:
Et la troupe, à l'inſtant ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou, s'eſt miſe à raiſonner,
Le vin au plus muet fourniſſant des paroles,
Chacun a débité ſes maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & réformé l'Etat:
Puis de-là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de Vers.
Là, tous mes Sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs, en maîtres du Parnaſſe.
Mais notre Hôte ſur-tout, pour la juſteſſe & l'art,
Elevoit juſqu'au Ciel Théophile & Ronſard:

Quand un des Campagnards, relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant Auteur!
Ses vers sont d'un beau style, & sa prose est coulante.
La Pucelle est encor une œuvre bien galante;
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau François.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les Héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satyre,
Qu'un jeune homme..... Ah! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hôte, *Un Auteur sans défaut,*
La Raison dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
Et puis blâmer Quinaut.... Avez-vous vu l'Astrate,
C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur-tout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,

A repris certain Fat, qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux, j'ai reconnu Poète:
Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
Ma foi ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin & de colère.
Peut-être, a dit l'Auteur, pâlissant de courroux:
Mais vous, pour en parler, vous-y connoissez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A, l'Auteur sur le champ, aigrement reparti.
Je suis donc un Sot, moi? Vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, & sans plus de langage,
Lui jette pour défi, son assiette au visage:
L'autre esquive le coup, & l'assiette volant
S'en va frapper le mur, & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable:
Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos braves s'accrochant, se prennent aux cheveux.
Aussi tôt sous leurs pieds, les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées:
En vain à lever tout, les Valets son fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
 Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et leur première ardeur passant en un moment,

On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire;
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je conſens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie:
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois verds.

SATYRE IV.

A M. L'ABBÉ LE VAYER.

La Satyre IV. a été faite en l'année 1664, immédiatement après la seconde Satyre, & avant le Discours au Roi. M. Despréaux en conçut l'idée dans une conversation qu'il eut avec l'Abbé le Vayer & Molière, dans laquelle on prouva par divers exemples, que tous les hommes sont fous, & que chacun croit néanmoins être sage tout seul. *Cette proposition fait le sujet de cette Satyre.*

D'où vient, cher le Vayer, que l'Homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage;
Et qu'il n'est point de Fou, qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?
Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui, de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote,
La raison ne voit goûte & le bon sens radote.
D'autre part, un Galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, & blâmant tout écrit,

Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit,
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilège;
Et renvoie un ſavant dans le fond d'un Collège.
Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zèle affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes;
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus,
En un mot, qui voudroit épuiſer ces matières,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manières,
Il compteroit plutôt combien dans un Printemps,
Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens;
Et combien la Neveux, devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon pucelage.
Mais, ſans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots,
N'en déplaiſe à ces Fous nommés Sages de Grèce,
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.
Tous les hommes ſont fous, & malgré tous leurs ſoins,
Ne diffèrent entre eux que du plus & du moins:
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſéparent,
Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent l'égarent,

L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diverſement.
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le joue & le promene.
Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
Qui, ſous le nom de ſage, eſt le plus fou de tous.
Mais quoique ſur ce point la Satyre publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie;
Et ſe laiſſant régler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres défauts ſe fait une vertu.
Ainſi, cela ſoit dit pour qui veut ſe connoître,
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être;
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſévère Cenſeur;
Rend à tous ſes défauts une exacte juſtice;
Et fait ſans ſe flatter le procès à ſon vice.
Mais chacun, pour ſoi-même, eſt toujours indulgent.
Un Avare idolâtre & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence;
Et met toute ſa gloire & ſon ſouverain bien,
A groſſir un tréſor qui ne lui ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en fait uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiète, à ſoi même importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé?

L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Frédoc, ce Marquis ſage & rude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin d'un quatorze & d'un ſept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hériſſez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainſi qu'un Poſſédé que le Prêtre exorciſe,
Fêter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe,
Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
  Mais laiſſons-le plutôt en proie à ſon caprice,
Sa folie auſſi-bien lui tient lieu de ſupplice.
Il eſt d'autres erreurs dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enivre la raiſon :
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
  Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie.
Mais bien que ſes durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage ſifflés,
Lui-même il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au-deſſus de Virgile.
Que feroit-il, hélas! ſi quelque audacieux
Alloit pour ſon malheur lui deſſiller les yeux,
Lui faiſant voir ſes vers & ſans force & ſans graces,
Montés ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes ;
Ses termes, ſans raiſon l'un de l'autre écartés,
Et ſes froids ornemens à la ligne plantés ;

Qu'il maudiroit le jour, où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé;
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des eſprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un Médecin fort expert en ſon art,
Le guérit par adreſſe, ou plutôt par haſard.
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire,
Moi? Vous payer? lui dit le Bigot en colère,
Vous, dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'ôte du Paradis?
J'approuve ſon courroux. Car, puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raiſon eſt le pire.
C'eſt elle qui, farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos déſirs.
La fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles,
C'eſt un Pédant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles;
Qui toujours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon temps à prêcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une Divinité,
Penſent aller par elle à la félicité.
C'eſt elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre,
Je les eſtime fort: mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait,

SATYRE V.

A. M. le Marqis de Dangeau.

Cette Satyre a été faite en l'année 1665. L'Auteur fait voir que la véritable Nobleſſe conſiſte dans la Vertu, indépendamment de la Naiſſance. Juvénal a traité la même matière dans ſa Satyre VIII.

La Nobleſſe, Dangeau, n'eſt pas une chimère,
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſévère,
Un homme iſſu d'un ſang fécond en demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ſes aïeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Nobleſſe,
Se pare inſolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ſes aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs-de-lis doré leur écuſſon:
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de Héros célèbres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers;
Si, tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui ſa ſuperbe origine;
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,

S'endort dans une lâche & molle oiſiveté?
Cependant, à le voir, avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance,
On diroit que le ciel eſt ſoumis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit dans ſa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout ſ'humilie.
Aujourd'hui toutefois, ſans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
Dites-moi, grand Héros, Eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime?
On fait cas d'un Courſier, qui, fier & plein de cœur,
Fait paroître, en courant, ſa bouillante vigueur:
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carrière,
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſière:
Mais la poſtérité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt vendue au haſard,
Sans reſpect des aïeux dont elle eſt deſcendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine:
La Vertu, d'un cœur noble, eſt la marque certaine.
Si vous êtes ſorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix? Fuyez-vous l'injuſtice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques.

Alors

Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques ;
Venez de mille aïeux ; & ſi ce n'eſt aſſez,
Feuilletez à loiſir tous les ſiècles paſſez ;
Voyez de quel Guerrier il vous plaît de deſcendre ;
Choiſiſſez de Céſar, d'Achille ou d'Alexandre.
En vain un faux Cenſeur voudroit vous démentir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à vôtre ignominie.
En vain tout fier d'un ſang que vous déſhonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés ;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Pères :
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimères.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un impoſteur,
Un traître, un ſcélérat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accès vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourrie.
  Je m'emporte peut-être ; & ma Muſe en fureur,
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenue.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race eſt connue,
Depuis quand ? repondez. Depuis mille ans entiers ;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup. Mais enfin les preuves en ſont claires ;
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Pères :

Leurs noms ſont échappés du naufrage des temps.
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Époux vos aïeules fidelles,
Aux douceurs des Galans furent toujours rebelles?
Et comment ſavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux;
Et ſi leur ſang tout pur, ainſi que leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrèce en Lucrèce?
Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſouiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en ſon enfance,
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence:
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix,
Le mérite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Héros, de ſoi-même, empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin par le temps le mérite avili,
Vit l'Honneur en roture & le Vice ennobli:
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les Humains ſous le nom de Nobleſſe.
De-là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms:
Auſſi-tôt maint Eſprit, fécond en rêveries,
Inventa le Blaſon avec les Armoiries;
De ſes termes obſcurs fit un langage à part.
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segoing dans ſon Mercure entaſſe,
Une vaine folie enivrant la raiſon.

L'Honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
Alors pour soutenir son rang & sa naissance,
Il fallut étaler le luxe & la dépense;
Il fallut habiter un superbe Palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets:
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.
Bientôt pour subsister, la Noblesse sans bien,
Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laissa le Créancier se morfondre à sa porte.
Mais pour comble à la fin, le Marquis en prison,
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le Noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux;
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix:
Et l'eût-on vu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.
Toi donc, qui de mérite & d'honneur revêtu,
Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu,

DANGEAU, qui dans le rang où notre Roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
A ses sages conseils asservir la Fortune;
Et de tout son honneur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être Roi:
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime:
Sers un si noble maître; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des sujets qui sont dignes de lui.

SATYRE VI.

Cette Satyre contient la deſcription des embarras de Paris. Elle a été compoſée dans le même temps que la première Satyre, dont elle faiſoit partie. C'eſt une imitation de la Satyre III. de Juvénal.

QUI frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Raſſemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau ſauter du lit, plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'enfer eſt chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie:
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les ſouris & les rats
Semblent pour m'éveiller, s'entendre avec les chats;
Plus importuns pour moi durant la nuit obſcure,
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.
Tout conſpire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voiſinage,
Qu'un affreux ſerrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente ſoif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteaux me va rompre la tête.
J'entends déjà par tout les charrettes courir,

Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues;
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel, à ces maux, avoit borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois, en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé:
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent, vers l'Eglise s'avance:
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les passans.
Des paveurs, en ce lieu, me bouchent le passage,
Là je trouve une croix de funeste présage:
Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.
Là sur une charrette une poûtre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse, en tournant, il accroche une roue;
Et d'un choc le renverse en un grand tas de boue:
Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.

Vingt carroſſes, bientôt arrivant à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille;
Et pour ſurcroît de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend paſſer: l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets, en ſonnant, augmentent le murmure.
Auſſi-tôt cent chevaux dans la foule appellés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et par-tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément:
Dieu pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
Je me mets au haſard de me faire rouer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe;
Guénaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe;
Et n'oſant plus paroître en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin, en grondant je m'eſſuie,
Souvent pour m'achever, il ſurvient une pluie.
On diroit que le ciel, qui ſe fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la rue au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavés forme un étroit paſſage.
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant,
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,

Et les nombreux torrens qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques,
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets, & compter son argent:
Que dans le Marché-Neuf tout est calme & tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste & le moins fréquenté,
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés,
La bourse: il faut se rendre; ou bien non, résistez,
Afin que vôtre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, & cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre, & percent mon volet.
J'entends crier par-tout: Au meurtre, on m'assassine;
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine,

Tremblant & demi-mort, je me leve à ce bruit,
Et ſouvent, ſans pourpoint, je cours toute la nuit,
Car le feu, dont la flamme en ondes ſe déploie,
Fait de nôtre quartier une ſeconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin ſous mille crocs la maiſon abîmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'effroi:
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer un effort inutile;
Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaſte logement,
Avoir, loin de la rue, un autre appartement,
Paris eſt pour un riche un pays de Cocagne:
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne.
Il peut dans ſon jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries,
Aller entretenir ſes douces rêveries.
Mais moi, grace au deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.

SATYRE VII.

Cette Satyre a été faite immédiatement après la Satyre première & la sixième, à la fin de l'année 1663. L'Auteur délibère avec sa Muse, s'il doit continuer à composer des Satyres; mais comme son génie l'entraîne de ce côté-là, il se détermine enfin à suivre son inclination. Horace lui a fourni cette idée dans la Satyre I. du Livre II.

Muse, changeons de style, & quittons la Satyre,
C'est un méchant métier que celui de médire:
A l'Auteur qui l'embrasse, il est toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poète, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie,
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincère aisément nous outrage:

Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage;
Et tel, en vous liſant, admire chaque trait,
Qui, dans le fond de l'ame, & vous craint & vous
hait.
Muſe, c'eſt donc en vain que la main nous dé-
mange:
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange,
Et cherchons un Héros, parmi cet univers,
Digne de nôtre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime:
Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver, ma veine eſt aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes
doigts;
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.
Je penſe être à la gêne, & pour un tel deſſein,
La plume & le papier réſiſtent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je ſouhaite,
Alors, certes alors je me connois Poëte:
Phébus, dès que je parle, eſt prêt à m'exaucer:
Mes mots viennent ſans peine, & courent ſe placer.
Faut-il peindre un fripon, fameux dans cette ville?
Ma main, ſans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il, d'un ſot parfait, montrer l'original?
Ma plume au bout du vers trouve d'abord Sofal.
Je ſens que mon eſprit travaille de génie.
Faut-il, d'un froid rimeur, dépeindre la manïe?
Mes vers, comme un torrent, coulent ſur le pa-
pier,

Je rencontre à-la-fois Perrin & Pelletier,
Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-tôt je triomphe, & ma Muſe, en ſecret,
S'eſtime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eſt en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même:
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un;
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun:
Et ſi-tôt qu'une fois ma verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi paſſe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'eſt toujours précieux;
Mais un fat me déplaît, & me bleſſe les yeux;
Je le pourſuis par-tout, comme un chien fait ſa proie,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſitôt je n'aboie.
Enfin, ſans perdre temps en de ſi vains propos,
Je ſais coudre une rime au bout de quelques mots;
Souvent j'habille en vers une maligne proſe.
C'eſt par-là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bientôt, par une dure loi,
La mort, d'un vol affreux, vienne fondre ſur moi:
Soit que le ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma Muſe, par-là, choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triſte ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modère ces bouillons de ta mélancolie;

Et

Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
Hé quoi! lorſqu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vengeant la Vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le maſque aux vices de ſon temps;
Ou bien quand Juvénal, de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un où l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, après tout, d'une fureur ſi vaine?
Perſonne ne connoît ni mon nom, ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Groſſir impunément les feuillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami, que charme la Satyre,
Qui me flatte peut-être, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin, c'eſt mon plaiſir; je me veux ſatisfaire;
Je ne puis bien parler, & ne ſaurois me taire;
Et dès qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit;
Je ne réſiſte point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'eſt aſſez parler. Prenons un peu d'haleine,
Ma main pour cette fois commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

SATYRE VIII.

A M. MOREL,

Docteur de Sorbonne.

Cette Satyre, que l'Auteur nommoit la Satyre de l'homme, fut composée en 1667. Elle est tout à fait dans le goût de Perse, & marque un Philosophe chagrin qui ne peut souffrir les vices des hommes. Elle est adressée à M. Morel, Docteur de Sorbonne, qui étoit de Châlons en Champagne, d'une bonne famille de Robe; il mourut à Paris le 30 Avril 1679, étant Doyen de la Faculté de Théologie, & Chanoine Théologal de Paris.

De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, où nagent dans la mer;
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Quoi, dira-t-on, d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme?
Oui sans doute,
Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.
L'homme, de la nature, est le chef & le roi.
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il eſt vrai, de tout temps la raiſon fut ſon lot;
Mais de-là je conclus que l'homme eſt le plus ſot.
Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la Satyre,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire:
Mais il faut les prouver. En forme. J'y conſens,
Réponds-moi, donc, Docteur, & mets-toi ſur les bancs.
Qu'eſt-ce que la ſageſſe? Une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun deſir n'enflamme,
Qui marche en ſes conſeils à pas plus meſurés,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont ſe forme le ſage,
Qui, jamais moins que l'homme, en a connu l'uſage?
La fourmi tous les ans traverſant les guérêts,
Groſſit ſes magaſins des tréſors de Cérès;
Et dès que l'Aquilon, ramenant la froidure,
Vient, de ſes noirs frimats, attriſter la nature,
Cet animal, tapi dans ſon obſcurité,
Jouit, l'hiver, des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Où demeurer oiſive au retour du Bélier.
Mais l'homme, ſans arrêt dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée.
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne ſait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas:
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moi? j'irois épouſer une femme coquette?

J'irois par ma conſtance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des ſaints qu'a célébrés Buſſi?
Aſſez de ſots, ſans moi, feront parler la ville,
Diſoit, le mois paſſé, ce Marquis indocile,
Qui, depuis quinze jours dans le piège arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu tout exprès, d'une côte nouvelle,
A tiré pour lui ſeul une femme fidelle.
Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode:
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc:
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimères;
Lui ſeul, de la nature, eſt le baſe & l'appui,
Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux, il eſt, dit-il, le maître.
Qui pourroit le nier? pourſuis-tu. Moi, peut-être;
Mais ſans examiner, ſi vers les antres ſourds,
L'ours a peur du paſſant, ou le paſſant de l'ours;
Et ſi, ſur un édit des pâtres de Nubie,
Les lions de Barca vuideroient la Libie:
Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haîne,
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.

Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher:
Debout, dit l'avarice, il eſt temps de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le ſoleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire, après tout?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer.
On n'en peut trop avoir; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure:
Eût-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles, ni valet;
Parmi les tas de bled, vivre de ſeigle & d'orge;
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin? L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un tréſor, en tes mains inutile,
De ſon train, quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire? Il faut partir. Les matelots ſont prêts.
Ou, ſi pour l'entraîner l'argent manque d'attraits.
Bientôt l'ambition & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Céſars;
Et cherchant ſur la brêche une mort indiſcrette,
De ſa folle valeur, embellir la Gazette.

Tout beau, dira quelqu'un; raillez plus à propos;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc? à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé, qui mit l'Asie en cendre?
Ce fougueux l'Angeli, qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré:
L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage prince,
S'en alla follement, & pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux! si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-Maisons;
Et qu'un sage tuteur l'eût, en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure.
Mais sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Sénaut, toutes les passions;
Et les distribuant par classes & par titres,
Dogmatiser en vers, & rimer par chapitres:
Laissons-en discourir la Chambre & Cœffeteau;
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles;
Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois;
Observe une police, obéit à des loix,
Il est vrai. Mais pourtant, sans loix & sans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
Voit-on les loups brigands, comme nous, inhumains,

Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
Jamais pour s'aggrandir, vit-on dans sa manie,
Un tigre en faction partager l'Hyrcanie :
L'ours a-t-il, dans les bois, la guerre avec les ours !
Le vautour, dans les airs, fond-il sur les vautours ?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tyrans ?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure ;
De sa rage avec lui modère les accès ;
Vit sans bruit, sans débat, sans noise, sans procès.
Un aigle, sur un champ, prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeller un aigle à la huitaine.
Jamais contre un Renard chicanant un poulet,
Un renard, de son sac, n'alla charger Rolet :
Jamais la biche en rut, n'a pout fait d'impuissance,
Traîné, du fond des bois, un cerf à l'audience ;
Et jamais Juge, entr'eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes,
Ni haut, ni bas Conseil, ni Chambre des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté,
Vit sous les pures loix de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'étoit peu que sa main, conduite par l'enfer,
Eût paîtri le salpêtre, eût aiguisé le fer ;

Il falloit que sa rage, à l'univers funeste,
Allât encor des loix embrouiller un digeste;
Cherchât, pour l'obscurir, des gloses, des docteurs,
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.
  Doucement, diras-tu: que sert de s'emporter?
L'homme a ses passions, on n'en sauroit douter;
Il a comme la mer ses flots & ses caprices;
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux,
Dans le tour d'un compas, a mesuré les cieux?
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes?
Les animaux ont-ils des universités?
Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés?
Y voit-on des savans en Droit, en Médecine,
Endosser l'écarlate, & se fourrer d'hermine?
Non sans doute, & jamais chez eux un Médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin:
Jamais docteur, armé d'un argument frivole,
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
Mais sans chercher au fond, si notre esprit déçu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su:
Toi-même, réponds moi. Dans le siècle où nous
    sommes,
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?
Dit un père à son fils, dont le poil va fleurir;
Prends moi le bon parti: laisse-là tous les livres.

Cent francs au denier cinq, combien font-ils; vingt
livres.
C'eſt bien dit. Va, tu ſais tout ce qu'il faut ſavoir.
Que de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont
pleuvoir!
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes ſciences;
Prends, au lieu d'un Platon, le guidon des Fi-
nances;
Sache quelle province enrichit les Traitans:
Combien le ſel, au Roi, peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur. Sois arabe, corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire:
Ne va point ſottement faire le généreux:
Engraiſſe-toi, mon fils, du ſuc des malheureux;
Et trompant, de Colbert, la prudence importune,
Va, par tes cruautés, mériter la fortune.
Auſſi-tôt tu verras Poètes, Orateurs,
Rhéteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Dégrader les héros, pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux, enfler leurs dédicaces;
Te prouver à toi-même en Grec, Hébreu, Latin,
Que tu ſais de leur art & le fort & le fin.
Quiconque eſt riche, eſt tout: ſans ſageſſe, il eſt ſage;
Il a, ſans rien ſavoir, la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt chéri des belles:
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or même, à la laideur, donne un teint de beauté;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

C'eſt ainſi qu'à ſon fils un uſurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile :
Et ſouvent tel y vient, qui ſait, pour tout ſécret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reſte ſept.
  Après cela, Docteur, va pâlir ſur la Bible ;
Va marquer les écueils de cette mer terrible ;
Perce la ſainte horreur de ce livre divin :
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin :
Débrouille, des vieux tems, les querelles célèbres :
Eclaircis, des Rabins, les ſavantes ténèbres,
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre, en maroquin,
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paie, en l'acceptant, d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs ;
Et prenant déſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire.
Laiſſe-là ſaint Thomas s'accorder avec Scot ;
Et conclus avec moi qu'un docteur n'eſt qu'un ſot.
Un docteur, diras tu ? Parlez de vous, Poëte :
C'eſt pouſſer un peu loin votre Muſe indiſcrète.
Mais ſans perdre en diſcours le tems hors de ſaiſon,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raiſon ?
N'eſt-ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidèle ?
Oui : Mais de quoi lui ſert que ſa voix le rappelle,
Si, ſur la foi des vents, tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil, qu'il ne l'aille choquer ;
Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie,

N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie;
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer?
Tous les jours, de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite;
Car lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter.
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide, obéit sans murmure,
Ne va point follement, de sa bizarre voix,
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois,
Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goûte;
Réglé par ses avis, fait tout à contre-temps:
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison, ni sens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige.
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères,
S'effrayer sottement de leurs propres chimères?
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle,
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre,

Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels,
Trembler aux pieds d'un ſinge aſſis ſur leurs autels;
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbécilles,
L'encenſoir à la main, chercher les Crocodiles,
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?
Quoi, me prouverez-vous par ce diſcours profane,
Que l'homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un âne,
Un âne, le jouet de tous les animaux,
Un ſtupide animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoi comprend une ſatyre?
Oui, d'un âne; & qu'a-t-il qui nous excite à rire;
Nous nous moquons de lui; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos défauts, s'exprimer à ſon tour;
Si, pour nous réformer, le ciel prudent & ſage,
De la parole, enfin lui permettoit l'uſage;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il ſe dit tout bas:
Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une rue,
Au milieu de Paris il promene ſa vue,
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?
Que dit-il, quand il voit, avec la mort en trouſſe,
Courir chez un malade un aſſaſſin en houſſe:
Qu'il trouve de pédans un eſcadron fourré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré:
Ou qu'il voit la Juſtice, en groſſe compagnie,
Mener

Mener tuer un homme avec cérémonie?
Que penſe-t-il de nous, lorſque ſur le midi,
Un haſard, au Palais, le conduit un jeudi;
Lorſqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fureur mugir dans la grand'ſale?
Que dit-il, quand il voit les juges, les huiſſiers,
Les clercs, les procureurs, les ſergens, les greffiers?
O! que ſi l'âne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope!
De tous côtés, Docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en être jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecouant la tête:
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'eſt qu'une bête!

SATYRE IX.

Cette Satyre eſt entièrement dans le goût d'Horace: M. Deſpréaux, ſous prétexte de cenſurer ſes propres défauts, y tourne adroitement en ridicule une foule d'Auteurs qui s'étoient ſervis des expreſſions les plus groſſières, en critiquant la liberté qu'il s'étoit donné de nommer dans ſes premières Satyres des Auteurs encore vivants. Il la compoſa en 1667; mais il ne la fit imprimer que l'année ſuivante.

C'EST à vous, mon eſprit, à qui je veux parler;
Vous avez des défauts que je ne puis celer;
Aſſez & trop long-temps ma lâche complaiſance,
De vos jeux criminels, a nourri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie, il faut vous dire tout.
On croiroit, à vous voir dans vous libres caprices,
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du mérite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'étant ſeul à couvert des traits de la Satyre,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond ſais bien ce que j'en crois,
Qui compte, tous les jours, vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, ſi foible & ſi ſtérile,
Prendre ſur vous le ſoin de réformer la ville,

Dans vos Discours chagrins plus aigre & plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu poète?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,
Qui, d'un esprit divin, font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il, pour vous, applani le Parnasse;
Et ne savez-vous pas, que sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré:
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace & de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
  Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin, qui vous force à rimer;
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter, du Roi, les augustes merveilles;
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain, votre muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, dites-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la discorde étouffée*;
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter sur le ton d'un Homere,

Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poètes par art;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poème insipide & sottement flatteur,
Déshonore à-la-fois le héros & l'auteur:
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais dussiez-vous en l'air voir vos aîles fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte, en rimant, à qui ne vous dit rien;
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls, enrichir le libraire?
 Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller, comme un Horace, à l'immortalité:
Et déjà vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises futurs, préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont, de ce fol espoir, honteusement déçus?
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre?
Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés,
Puis de-là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier, Neuf-Germain & la Serre;
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,

Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des Laquais & des Pages,
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard!
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux:
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruits de leurs bons mots,
Que l'effroi du public, & la haîne des sots?
Quel démon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaît; qui vous force à le lire?
Laissez mourir un fat dans son obscurité,
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le Jonas, inconnu, sèche dans la poussière.
Le David, imprimé, n'a point vu la lumière.
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts, sont morts.
Le tombeau, contre vous, ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs, pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,

Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra: chacun, à ce métier,
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, sans blesser les loix, ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui, de tout tems,
Les Auteurs, à grands flots, déborder tous les ans;
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir & sans nom,
Viendrez régler les droits & l'état d'Apollon?
Mais vous, qui rafinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce temps, à couvert de vos coups.
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
  Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique:
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis.
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux, revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avoit dit en Latin,

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui, s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux,
J'ai peu lu ces Auteurs ; mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisans l'engeance toute entière
Iroit, la tête en bas, rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite ; & le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.
Rien n'appaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer de querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre & murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon esprit, ce n'est plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi? pour un maigre Auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, & si noir & si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussi-tôt? *L'impertinent auteur!*
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles!
Est-ce donc-là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.

Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtère
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtère :
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes amis :*
Je l'ai connu laquais, avant qu'il fût commis.
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouer d'adreſſe, & médire avec art ;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce tour adouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers ou durs, ou languiſſans,
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens,
De railler un plaiſant, qui ne ſait pas nous plaire ;
C'eſt ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours, à la cour, un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.
Il n'eſt valet d'Auteur, ni copiſte à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèſe les écrits.
Dès que l'impreſſion fait éclorre un poète,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achète :
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace ;

Il ne gagnera rien ſur ce juge irrité.
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
  Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et ſouvent ſans ces vers, qui les ont fait connoître,
Leur talent, dans l'oubli, demeureroit caché,
Et qui ſauroit ſans moi que Cotin a prêché?
La ſatyre ne ſert qu'à rendre un fat illuſtre.
C'eſt une ombre au tableau, qui lui donne du luſtre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
  Il a tort, dira l'un, *pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers;
Il eſt vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers:
Il ſe tue à rimer: que n'écrit-il en proſe?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?
En blâmant ſes écrits, ai-je, d'un ſtyle affreux,
Diſtillé ſur ſa vie un venin dangereux?
Ma muſe en l'attaquant, charitable & diſcrète,
Sait de l'homme d'honneur diſtinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincère:
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt à me taire.
Mais que, pour un modèle, on montre ſes écrits,

Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux eſprits;
Comme roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire:
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier,
J'irai creuſer la terre, & comme ce barbier,
Faire dire aux roſeaux par un nouvel organe,
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je, par un écrit,
Pétrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe débite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite;
Que Billaine l'étale au deuxième pilier;
Le dégoût du cenſeur peut-il le décrier?
En vain, contre le Cid, un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris, pour Chimène, a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le public révolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lorſque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière:
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre, en paroiſſant, dément tous ſes flatteurs.
Ainſi ſans m'accuſer, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus déſavoue:
Qu'il s'en prenne à ſa muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la dernière fois.
La Satyre, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuite en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur, plus d'une fois, fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs dont l'appas vous abuſe:

A de plus doux emplois occupez votre muſe;
Et laiſſez à Feuillet réformer l'univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je, dans une ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler, dans ſes roſeaux, le Danube ſuperbe :
Délivrer de Sion le peuple gémiſſant :
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croiſſant :
Et paſſant, du Jourdain, les ondes allarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées?*
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux;
Et dans mon cabinet, aſſis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des ſottiſes champêtres?
Faudra-t-il, de ſang-froid & ſans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de ſoleil & d'aurore;
Et toujours, bien mangeant, mourir par métaphore;
Je laiſſe aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un eſprit, de molleſſe hébêté.
La Satyre, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détromper les eſprits des erreurs de leur tems.
Elle ſeule, bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire pâlir le vice;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raiſon des attentats d'un ſot.
C'eſt ainſi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit juſtice en ſon temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jettant le ſel à pleines mains,

Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira, dès quinze ans, la haîne d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
 Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style,
Je le déclare donc: Quinaut est un Virgile.
Pradon comme un soleil, en nos ans, a paru.
Pelletier, écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru,
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.
Sofal est le phénix des esprits relevés,
Perrin.... Bon, mon esprit, courage, poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait, aussitôt, que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous?
Vous les verrez bientôt féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État,
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi, répondez-vous, Cotin nous peut-il nuire?

Et par ſes cris enfin que ſauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétends pas?
Non, pour louer un Roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et ſans eſpérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toujours, ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de ſots revêtus,
Lui marquer mon reſpect, & tracer ſes vertus.
Je vous crois, mais pourtant on crie, on vous menace
Je crains peu, ditez-vous, les braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut, ... Quoi? -- Je m'entends. -- Mais encor? -- Taiſez-vous.

SATYRE X.

L'Auteur entreprend de peindre ici au naturel les défauts que l'on reproche le plus communément aux femmes. La délicatesse du pinceau est aussi remarquable que la variété des portraits. Le Poète conduit son Lecteur de l'un à l'autre par des transitions ménagées avec tout l'art possible; c'est ainsi qu'il caractérise successivement la Coquette, la Joueuse, l'Avare, la Bizarre, la Savante, la Précieuse, la Bourgeoise de qualité, la Fausse Dévote, la Pédante, la Plaideuse. Cette Satyre fut achevée en 1693, mais elle ne fut publiée que l'année suivante.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord:
Son beau-pere futur vuide son coffre fort:
Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
Griffonné, de ton joug, l'instrument authentique.
C'est bien fait. Il est temps de fixer tes désirs.
Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime!
De s'entendre appeller *petit cœur*, ou *mon bon*:
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agréable mere,
De petits citoyens dont on croit être pere!

Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſitôt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence;
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance!
Car tu ne ſeras point de ces jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une épouſe, à leurs yeux, ſe déſole,
Penſent toujours qu'un autre en ſecret la conſole.
Mais quoi, je vois déjà que ce diſcours t'aigrit!
Charmé de Juvénal, & plein de ſon eſprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée,
Comme lui nous chanter: *Que dès le temps de Rhée,*
La chaſteté déjà, la rougeur ſur le front,
Avoit chez les humains reçu plus d'un affront:
Qu'on vit, avec le fer, naître les injuſtices,
L'impiété, l'orgueil, & tous les autres vices,
Mais que la bonne-foi dans l'amour conjugal,
N'alla point juſqu'au temps du troiſième métal.
Ces mots ont, dans ſa bouche, une emphaſe admirable;
Mais je vous dirai, moi, ſans alléguer la fable,
Que ſi, ſous Adam même, & loin avant Noé,
Le Vice audacieux, des hommes avoué,
A la triſte innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur ſur la terre:
Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora ſon pays;
Et que même aujourd'hui ſur ce fameux modèle,

On peut trouver encor quelque femme fidèle.
Sans doute; & dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Ton épouse, dans peu, sera la quatrième.
Je le veux croire ainsi. Mais la chasteté même,
Sous ce beau nom d'Epouse, entrât-elle chez toi;
De retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
Fais toujours, du logis, avertir la maîtresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrece,
Qui faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva... Tu sais... Je sais que d'un conte odieux,
Vous avez, comme moi, sali votre mémoire.
Mais laissons-là, dis-tu, Joconde & son histoire.
Du projet d'un hymen, déjà fort avancé,
Devant vous, aujourd'hui, criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.

Jeune autrefois, par vous dans le monde conduit,
J'ai trop bien profité, pour n'être pas instruit
A quels discours malins le mariage expose.
Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose:
Que des maris trompés, tout rit dans l'univers,
Épigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,
Satyre, comédie; & sur cette matière,
J'ai vu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Molière:
J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon & Saint-Gelais,
Arioste, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux recueils de satyres naïves,

Des malices du ſexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le monde entretenu,
N'en a pas, de l'hymen, moins vu fleurir l'uſage;
Que ſous ce joug moqué, tout à la fin s'engage:
Qu'à ce commun filet les railleurs mêmes pris,
Ont été très-ſouvent de commodes maris;
Et que pour être heureux ſous ce joug ſalutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on ſait faire.
Enfin il faut ici parler de bonne-foi,
Je vieillis, & ne puis regarder ſans effroi
Ces neveux affamés, dont l'importun viſage
De mon bien, à mes yeux, fait déjà le partage,
Je crois déjà les voir au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur cher oncle eſt paſſé,
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront ſoin qu'on voie,
Se faire conſoler du ſujet de leur joie.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les déſoler:
Et trompant un eſpoir, pour eux ſi plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foibleſſe ou raiſon,
Je ſuis las de me voir le ſoir en ma maiſon
Seul avec des Valets, ſouvent voleurs & traîtres,
Et toujours, à coup ſûr, ennemis de leurs maîtres,
Je ne me couche point, qu'auſſi-tôt dans mon lit,
Un ſouvenir fâcheux n'apporte à mon eſprit

Ces hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris, tous les ans, peut groſſir ſes chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la ſociété.
A nous-mêmes livrés dans une ſolitude,
Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude;
Et, ſi durant un jour, notre premier aïeul,
Plus riche d'une côte avoit vécu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.
N'allons donc point ici réformer l'univers,
Ni par de vains diſcours & de frivoles vers,
Étalant au Public notre miſanthropie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il eſt:
L'hyménée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaît.
L'homme en ſes paſſions toujours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mors & la bride;
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte,
Ha bon! voilà parler en docte Janſéniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſavamment touché,
Deſmâres, dans ſaint Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'eſt trop t'inſulter, quittons la raillerie,
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre ici l'hymen en ſon beau jour.
Entends donc, & permets que je prêche à mon tour.

L'épouſe que tu prends, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir règle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa première innocence?
Par toi-même, bientôt conduite à l'opéra,
De quel air penſes-tu que ta ſainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces héros à voix luxurieuſe?
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſés Rolands:
Saura d'eux qu'à l'amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même?
Qu'on ne ſauroit trop tôt ſe laiſſer enflammer;
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer:
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique?
Mais de quels mouvemens, dans ſon cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités?
Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,
Digne écolier enfin d'Angélique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant, pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
  Suppoſons toute fois, qu'encor fidèle & pure,
Sa vertu, de ce choc, revienne ſans bleſſure
Bientôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner

Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme au bord du précipice,
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe:
Que toujours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes ſéducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes amans ſous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis:
Puis, bientôt en grande eau, ſur le fleuve de Tendre,
Naviger à ſouhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne préſume pas que Vénus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman,
Dans le crime, il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte:
L'honneur eſt comme une isle eſcarpée & ſans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.
Peut être, avant deux ans, ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, ivre d'un Mouſquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner, chez la Cornu, rendez-vous aux galans;
De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z.. . & Meſſaline;
Conter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
Bleſſés, battus pour elle, & quatre aſſaſſinés.
Trop heureux, ſi toujours femme déſordonnée,
Sans meſure & ſans règle, au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence, aiſés à ramaſſer,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.

Mais que deviendras-tu, ſi folle en ſon caprice,
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuſe, elle aime à coqueter?
Entre-nous, verras-tu d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta femme aborder & la cour & la ville?
Hormis toi, tout, chez toi, rencontre un doux accueil;
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup-d'œil.
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'elle eſt fière & chagrine;
Aux autres elle eſt douce, agréable, badine:
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard;
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour,
Si tu veux poſſéder ta Lucrèce à ton tour.
Attends, diſcret mari, que la Belle, en cornette,
Le ſoir, ait étalé ſon teint ſur la toilette;
Et dans quatre mouchoirs, de ſa beauté ſalis,
Envoie au blanchiſſeur ſes roſes & ſes lis.
Alors tu peux entrer: mais ſage en ſa préſence,
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord, l'argent en main, paie & vîte & comptant.
Mais non: fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir auſſi-tôt, de douleur oppreſſée,
Déplorer ſa vertu ſi mal récompenſée.
Un mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.

Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins?
A çinq cents louis d'or, tout au plus chaque année,
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée?
Que répondre? Je vois, qu'à de ſi juſtes cris,
Toi-même convaincu, déjà tu t'attendris,
Tout prêt à la laiſſer, pourvu qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre à pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe.
A quoi bon en effet t'allarmer de ſi peu?
Hé, que ſeroit-ce donc, ſi le démon du jeu,
Verſant dans ſon eſprit ſa ruineuſe rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens au fort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un ſonnez!
Le doux charme pour toi! de voir chaque journée
De nobles champions, ta femme environnée,
Sur une table longue, & façonnée exprès,
D'un Tournois de Baſſette ordonner les apprêts:
Ou, ſi, par un arrêt, la groſſière Police,
D'un jeu ſi néceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet,
Ou promener trois dés chaſſés de ſon cornet:
Puis ſur un autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller méditer une vole au jeu d'Hombre;
S'écrier ſur un as mal-à-propos jetté;
Se plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté;
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Bête, gémir d'un roi venu ſans garde.
Chez elle, en ces emplois, l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.

Alors pour se coucher, les quittant, non sans
peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,
Tant d'heures, sans jouer, se consument au lit.
Toutefois en partant, la troupe, la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme, en doux amusemens,
Sait du temps qui s'envole employer les momens;
C'est ainsi que souvent, par une forcenée,
Une triste famille, à l'Hôpital traînée,
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits,
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.
Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,
Que si la famélique & honteuse lésine,
Venant mal-à-propos la saisir au collet,
Elle te réduisoit à vivre sans valet;
Comme ce Magistrat de hideuse mémoire,
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.
Dans la robe on vantoit son illustre maison;
Il étoit plein d'esprit, de sens & de raison;
Seulement pour l'argent un peu trop de foiblesse,
De ses vertus, en lui, ravaloit la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure,
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture;
Et du foin que leur bouche au ratelier laissoit,
De surcroît une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or, qui le brûloit dans l'ame,

Le fit enfin ſonger à choiſir une femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé,
Le fit, dans une avare & ſordide famille,
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille;
Et ſans trop s'enquérir d'où la laide venoit,
Il ſut, ce fut aſſez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta; ni ſa vue éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée;
Et trois cent mille francs, avec elle obtenus,
La firent à ſes yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouſe; & bientôt ſon hôteſſe nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il étoit, au prix d'elle,
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Lui-même le ſentit, reconnut ſon péché,
Se confeſſa prodigue, & plein de repentance,
Offrit, ſur ſes avis, de régler ſa dépenſe.
Auſſi-tôt de chez eux tout rôti diſparut.
Le pain bis renfermé, d'une moitié décrut.
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent.
Deux grands laquais, à jeûn, ſur le ſoir s'en allerent.
De ces coquins déjà l'on ſe trouvoit laſſé,
Et, pour n'en plus revoir, le reſte fut chaſſé.
Deux ſervantes déjà, largement ſouffletées,
Avoient, à coups de pieds, deſcendu les montées,
Et ſe voyant enfin hors de ce triſte lieu,
Dans la rue, en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux valet reſtoit ſeul chéri de ſon maître,
Que toujours il ſervit, & qu'il avoit vu naître,
Et qui de quelque ſomme, amaſſée au bon temps,

Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassoit; il fallut s'en défaire:
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfans;
Tous seuls dans leur logis, libres & triomphans,
Alors on ne mit plus de borne à la lésine;
On condamna la cave, on ferma la cuisine.
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un & l'autre dès-lors vécut à l'aventure
Des présens, qu'à l'abri de la Magistrature,
Le mari quelquefois, des plaideurs, extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voisins excroquoit.
Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau, de cordon dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied, dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme aux bons jours composoit sa parure:
Décrirai-je ses bas, en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçans, vingt fois repetassés,
Ses coëffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux masque pelé, presqu'aussi hideux qu'elle?
Peindrai-je son jupon, bigarré de latin,
Qu'ensemble composoient trois thèses de satin;

Préſent qu'en un procès ſur certain privilège,
Firent à ſon mari les Régens d'un collège;
Et qui, ſur cette jupe, à maint rieur encor
Derrière elle faiſoit lire, *Argumentabor*?
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira: Je l'ai vu.
Vingt ans, j'ai vu ce couple uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui, chez eux, pleins d'eſpérance entrè-
rent,
De cette triſte vie enfin les délivrèrent:
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux,
D'ont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.
Ce récit paſſe un peu l'ordinaire meſure:
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure,
Peut-il dans la ſatyre occuper moins de mots?
Chacun fait ſon métier, ſuivons notre propos.
Nouveau prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,
Écolier, ou plutôt ſinge de Bourdaloue,
Je me plaîs à remplir mes ſermons de portraits.
En voilà déjà trois, peints d'aſſez heureux traits,
La femme ſans honneur, la coquette, & l'avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
Qui ſans ceſſe d'un ton, par la colère, aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle:

Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer ſon époux ?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux ;
Et ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie :
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouſe nourrie,
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle ſucé la raiſon dans Saint-Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux,
Avant le mariage, anges ſi gracieux,
Tout-à-coup ſe changeant en bourgeoiſes ſauvages,
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages ;
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altière aſſervir leurs maris ?
Et puis, quelque douceur dont brille ton épouſe,
Penſes-tu, ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame, livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encor écoute les leçons ?
Alors, Alcippe, alors tu verras de ſes œuvres ;
Réſous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres :
A la voir tous les jours, dans ſes fougueux accès,
A ton geſte, à ton rire intenter un procès :
Souvent de ta maiſon gardant ſes avenues,
Les cheveux hériſſés, t'attendre au coin des rues,

Te trouver en des lieux, de vingt portes, fermés,
Et par-tout où tu vas, dans ses yeux enflammés,
T'offrir non pas d'Isis la tranquille Euménide,
Mais la vraie Alecto peinte dans l'Énéïde,
Un tison à la main, chez le Roi Latinus,
Soufflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.
Mais quoi? je chausse ici le Cothurne tragique,
Reprenons au plutôt le brodequin comique,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dis-moi donc, laissant-là cette Folle heurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
Se font, des mois entiers sur un lit effronté
Traiter d'une visible & parfaite santé?
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette Belle au bord du monument?
La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
Non, il est question de réduire un mari
A chasser un valet dans la maison chèri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop su lui déplaire;
Ou de rompre un voyage utile & nécessaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
Et qui loin d'un galant, objet de ses désirs....
O! que pour la punir de cette comédie,
Ne lui vois-je une vraie & triste maladie!

Mais ne nous fâchons point: peut-être avant deux
jours,
Courtois & Denyau, mandés à ſon ſecours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui ſauront bien ôter cette ſanté d'Athlète:
Pour conſumer l'humeur qui fait ſon embonpoint,
Lui donner ſagement le mal qu'elle n'a point;
Et fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau mérité les mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir ſon ame, & nous délivrer d'eux.
Pour moi, grand ennemi de leur art haſardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuſe.
Mais à quels vains diſcours eſt-ce que je m'amuſe?
Il faut ſur des ſujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton eſprit & tes yeux.
Qui s'offrira d'abord? Bon, c'eſt cette Savante,
Qu'eſtime Roberval, & que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint ſi terni?
C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,
Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa gouttière,
A ſuivre Jupiter, paſſé la nuit entière
Gardons de la troubler: ſa ſcience, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa préſence,
Tantôt chez Dalencé, faire l'expérience;
Puis d'une femme morte avec ſon embrion,
Il faut chez du Verney voir la diſſection.
Rien n'échappe aux regards de notre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas? C'eſt une Précieuſe,
Reſte de ces eſprits jadis ſi renommés,

Que d'un coup de ſon art Molière a diffamés.
De tous leurs ſentimens cette noble héritière
Maintient encor ici leur ſecte façonnière.
C'eſt chez elle toujours que les fades Auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte; & ſa docte demeure,
Aux Perrins, aux Coras, eſt ouverte à toute heure;
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux:
Là tout les vers ſont bons, pourvu qu'ils ſoient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre;
Plaint Pradon opprimé des ſifflets du parterre;
Rit des vains amateurs du Grec & du Latin;
Dans la balance met Ariſtote & Cotin;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile,
Pèſe, ſans paſſion, Chapelain & Virgile,
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelque beauté;
Ne trouve en Chapelain, quoiqu'ait dit la Satyre,
Autre défaut, ſinon, qu'on ne le ſauroit lire;
Et pour faire goûter ſon livre à l'univers,
Croit qu'il faudroit en proſe y mettre tous les vers,
  A quoi bon m'étaler cette bizarre école,
Du mauvais ſens, dis-tu, prêché par une folle?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur,
Vais-je épouſer ici quelque apprentie Auteur?
Savez-vous que l'épouſe, avec qui je me lie,
Compte entre ſes parens des Princes d'Italie?
Sort d'aïeux dont les noms... Je t'entends, & je voi

D'où vient que tu t'es fait secrétaire du Roi.
Il falloit de ce titre appuyer ta naissance.
Cependant t'avoûrai-je ici mon insolence?
Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouser, entroit avec tous ces grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères,
Je lui dirois bientôt: Je connois tous vos pères:
Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat,
Où sous l'un des Valois, Enguien sauva l'État.
D'Hozier n'en convient pas: mais, quoiqu'il en puisse être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître:
Ainsi donc au plutôt délogeant de ces lieux,
Allez, Princesse, allez avec tous vos aïeux,
Sur le pompeux débris des lances Espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cérisoles:
Ma maison, ni mon lit ne sont point faits pour vous.
J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux;
Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre,
De l'assistance au sceau ne tire point son lustre;
Et que né dans Paris de Magistrats connus,
Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
De ces nobles sans nom, que par plus d'une voie,
La Province souvent en guêtres nous envoie.
Mais eussé-je, comme eux, des meûniers pour parens,
Mon épouse vînt-elle encor d'aïeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant son origine,
A son triste mari reprocher la farine.
Son cœur, toujours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation:

Et pour vous détromper de la penſée étrange,
Que l'hymen aujourd'hui la corrompe & la change,
Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un époux ne la contraindroit point
A traîner après elle un pompeux équipage,
Ni ſur-tout de ſouffrir, par un profane uſage,
Qu'à l'Égliſe jamais devant le *D*ieu jaloux,
Un faſtueux carreau ſoit vu ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame empreinte....
Je le vois bien, tu vas épouſer une ſainte;
Et dans tout ce grand zèle il n'eſt rien d'affecté.
Sais-tu bien cependant, ſous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,
Alcippe, & connois-tu la nation dévote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle eſt digne qu'on le loue,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu,
J'en ſais une, chérie & du monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune,
Qui gémit, comme Eſther, de ſa gloire importune,
Que le vice lui-même eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques vertus, ſi pures, ſi ſincères,
Combien y trouve-t-on d'impudentes fauſſaires,
Qui, ſous un vain dehors d'auſtère piété,
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,

Et couvrent de Dieu même empreint fur leur vifage,
De leurs honteux plaifirs l'affreux libertinage?
N'attends pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler:
Il vaut mieux le fouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buffis, les Brantomes
Pourroient avec plaifir te compiler des tomes.
Mais pour moi, dont le front trop aifément rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monftrueux caprices,
Une fauffe vertu qui s'abandonne aux vices.
  De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur,
Au moins pour un mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une bigote altière,
Qui, dans fon fol orgueil, aveugle & fans lumière,
A peine fur le feuil de la dévotion,
Penfe atteindre au fommet de la perfection:
Qui, du foin qu'elle prend de me gêner fans ceffe,
Va, quatre fois par mois, fe vanter à confeffe;
Et les yeux vers le ciel, pour fe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait fouffrir.
  Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eft égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraifon mentale;
Va pour les malheureux quêter dans les maifons;
Hante les Hôpitaux, vifite les prifons;
Tous les jours à l'Eglife entend jufqu'à fix Meffes:
Mais de combattre en elle, & dompter fes foibleffes,
Sur le fard, fur le jeu vaincre fa paffion,
Mettre un frein à fon luxe, à fon ambition,
Et foumettre l'orgueil de fon efprit rebelle;
C'eft ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle;

Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
Elle a ſon Directeur, c'eſt à lui d'en juger.
Il faut, ſans différer, ſavoir ce qu'il en penſe.
Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri! quel vermillon, quel teint!
Le printemps dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint.
Cependant, à l'entendre, il ſe ſoutient à peine,
Il eut encor hier la fièvre & la migraine:
Et ſans les prompts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-être à tremblotter.
Mais de tous les mortels, grace aux dévotes ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?
Un eſcadron cœffé d'abord court à ſon aide!
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède,
Chez lui ſirops exquis, ratafias vantés,
Confitures ſur-tout volent de tous côtés:
Car de tous mets ſucrés, ſecs, en pâte, ou liquides,
Les eſtomacs dévots toujours furent avides:
Le premier maſſe-pain pour eux, je crois, ſe fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre Docteur bientôt va lever tous ſes doutes,
Du paradis pour elle, il applanit les routes;
Et loin, ſur ſes défauts, de la mortifier;
Lui-même prend le ſoin de la juſtifier.
Pourquoi vous allarmer d'une vaine cenſure?
Du rouge qu'on vous voit, on s'étonne, on murmure;

Mais a-t-on, dira-t-il, ſujet de s'étonner?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux uſages reçus il faut qu'on s'accommode:
Une femme ſur-tout doit tribut à la mode.
L'orgueil brille, dit-on, ſur vos pompeux habits:
L'œil à peine ſoutient l'éclat de vos rubis:
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profane?
Oui, lorſqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous, comment l'autoriſer?
Le jeu fut de tout temps permis pour ſ'amuſer.
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire;
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action.
Tout eſt ſanctifié par une ame pieuſe.
Vous êtes, pourſuit-on, avide, ambitieuſe,
Sans ceſſe vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour, charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille:
Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.
D'ailleurs, tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'émpêcher ces emplois faſtueux
D'être donnés peut-être à des ames mondaines,
Épriſes du néant des vanités humaines.
Laiſſez-là, croyez moi, gronder les indévots,
Et ſur votre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux, c'eſt ainſi qu'il prononce.
Alors croyant d'un ange entendre la réponſe,
Sa dévote s'incline, & calmant ſon eſprit,

A cet ordre d'enhaut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conſerve tous ſes crimes;
Dans un cœur, tous les jours nourri du Sacrement,
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement;
Et croit que devant Dieu ſes fréquens ſacrilèges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurés privilèges:
Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétiſme,
Tout-à-coup l'amenant au vraî Molinoſiſme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en paradis les plaiſirs de l'enfer.
  Mais dans ce doux état, molle, délicieuſe,
La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieuſe,
Qui follement outrée en ſa ſévérité,
Baptiſant ſon chagrin du nom de piété,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour-propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne préſume du crime, & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance?
Réputés criminels les voilà tous chaſſés,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacés.
Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
Et qui chez lui, ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſupris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le Portier lui demande ſon nom;
Et que parmi ſes gens, changés en ſon abſence,

Il

Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien: le trait eſt bon. Dans les femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.
Voilà le ſexe peint d'une noble manière:
Et Théophraſte même aidé de la Bruyère,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez: il eſt temps de quitter le pinceau:
Vous avez déſormais épuiſé la Satyre.
Épuiſé, cher Alcippe! Ah! tu me ferois rire:
Sur ce vaſte ſujet, ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tomes s'amaſſer.
Dans le ſexe j'ai peint la piété cauſtique:
Et que feroit-ce donc, ſi cenſeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'Athéiſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine loi mettant la deſtinée;
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux!
Mais ſans aller chercher cette femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir?
T'ai-je encor exprimé la bruſque impertinente?
T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,
Qui veut vingt ans encore après le Sacrement,
Exiger d'un mari les reſpects d'un amant?
T'ai-je fait voir de joie une belle animée,

Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,
Fait même à ſes amans trop foibles d'eſtomac,
Redouter ſes baiſers plein d'ail & de tabac;
T'ai-je encore decrit la dame brelandière,
Qui des joueurs, chez ſoi, ſe fait cabaretière;
Et ſouffre des affronts que ne ſouffriroit pas
L'hôteſſe d'une auberge à dix ſous par repas?
Ai-je offert à tes yeux ces triſtes Tiſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes;
Qui prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang;
Toujours en des fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs enfans l'époux qu'elles haïſſent;
Et font de leur maiſon, digne de Phalaris,
Un ſéjour de douleurs, de larmes, & de cris?
Enfin t'ai-je dépeint la ſuperſtitieuſe,
La pédante au ton fier, la bourgeoiſe ennuyeuſe:
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toujours parle, & ne dit jamais rien?
Il en eſt des milliers: mais ma bouche enfin laſſe,
Des trois quarts pour le moins veut bien te faire grace.

J'entends: c'eſt pouſſer loin la modération;
Ah! finiſſez, dis-tu, la déclamation.
Penſez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un cenſeur, dans le fond, qui folâtre & qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,

Quand vous plaçâtes l'homme au-dessous de la
bête?
Mais enfin, vous & moi, c'est assez badiner:
Il est temps de conclure; & pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchante,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un sort, pourtant, qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout-à-coup rendue insociable,
D'ange, ce sont vos mots, se transformoit en diable;
Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,
Lui dire: Hé bien, Madame, il faut nous séparer:
Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour
l'autre.
Mon bien se monte à tant: tenez, voilà le vôtre:
Partez: délivrons-nous d'un mutuel souci.
Alcippe, tu crois donc qu'on se sépare ainsi?
Pour sortir de chez toi, sur cette offre offensante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente?
Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persécuter?
Bientôt son Procureur, pour elle usant sa plume,
De ses prétentions va t'offrir un volume.
Car, grace au droit reçu chez les Parisiens,
Gens de douce nature, & maris bons chrétiens,
Dans ses prétentions une femme est sans borne.
Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne;
Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des arbitres?.... Tu crois l'empêcher de plaider
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même

Ce n'eſt point tous ſes droits, c'eſt le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra diſputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis ſans conteſter.
Avec elle il n'eſt point de droit qui ſ'éclairciſſe,
Point de procès ſi vieux qui ne ſe rajeuniſſe;
Et ſur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Crois-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie,
Ou je ne réponds pas, dans peu, qu'on ne te voie
Sous le faix des procès abbattu, conſterné,
Triſte, à pied, ſans laquais, maigre, ſec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur réſolu de te pendre;
Et pour comble de maux, réduit à la reprendre,

SATYRE XI.

A. M. de Valincour.

Le sujet de cette Satyre est le vrai & le faux honneur. L'Auteur après avoir parlé des méprises de la plupart des hommes au sujet de ce qu'ils appellent l'honneur, *établit enfin que le vrai & le solide honneur consiste dans la justice, sans laquelle toutes les autres prétendues bonnes qualités ne sont que de faux brillans. Cette Satyre fut commencée vers le mois de Novembre 1698.*

Oui, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde:
Chacun, pour l'exalter, en paroles abonde;
A s'en voir revêtu, chacun met son bonheur:
Et tout crie ici bas; l'honneur! vive l'honneur!
Entendons discourir sur les bancs des galères,
Ce forçat abhorré même de ses confrères:
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'honneur en sa personne à ramer condamné.
En un mot, parcourons & la mer & la terre:
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtisans, Magistrats; chez eux, si je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.
Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne,

J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'apperçois partout que folle ambition,
Foibleſſe, iniquité, fourbe, corruption ;
Que ridicule orgueil de ſoi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, eſt comme un grand thèâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abuſé,
Souvent à ce qu'il eſt, joue un rôle oppoſé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux viſage,
Impudemment le fou repréſenter le ſage ;
L'ignorant s'ériger en ſavant faſtueux ;
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
Mais quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bientôt on les connoît, & la vérité perce.
On a beau ſe farder aux yeux de l'univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts,
Le Public malin jette un œil inévitable ;
Et bientôt la cenſure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du menſonge, toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être :
Et jamais, quoiqu'il faſſe, un mortel ici-bas,
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'eſt pas.
En vain ce Miſanthrope, aux yeux triſtes & ſombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres :
Le ris ſur ſon viſage eſt en maivaiſe humeur ;
L'agrément fuit ſes traits, ſes careſſes font peur :
Ses mots les plus flatteurs paroîſſent des rudeſſes,
Et la vanité brille en toutes ſes baſſeſſes,

Le naturel toujours ſort, & ſait ſe montrer:
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer:
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin paſſage,
Mais loin de mon projet, je ſens que je m'engage :
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'honneur par-tout, diſois-je, eſt du monde admiré :
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, VALINCOUR, pourras-tu me le dire?
L'ambitieux le met ſouvent à tout brûler;
L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler;
Un faux brave, à vanter ſa prouеſſe frivole;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder ſa parole:
Ce Poète, à noircir d'inſipides papiers;
Ce Marquis, à ſavoir frauder ſes créanciers;
Un libertin, à rompre & jeûnes & carême;
Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même
L'un d'eux a-t-il raiſon? qui pourroit le penſer?
Qu'eſt-ce donc que l'honneur que tout doit embraſſer?
Eſt ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence;
D'exceller en courage, en adreſſe, en prudence;
De voir à notre aſpect tout trembler ſous les cieux;
De poſſéder enfin mille dons précieux?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame,
Un Roi même, ſouvent, peut n'être qu'un infame,
Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.
Où donc eſt cet honneur qui ſeul doit nous charmer?

Quoiqu'en ses beaux discours Saint-Évremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone,
Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité.
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuste guerrier, terrieur de l'univers,
Qui sans sujet, courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que du Tertre & Saint-Ange.
Du premier des Césars on vante les exploits;
Mais dans quel tribunal, jugé suivant les Loix,
Eût-il pu disculper son injuste manie?
Qu'on livre son pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des guerriers
Laisser sur l'échaffaud sa tête & ses lauriers.
C'est d'un Roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate & Sylla;
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila:
Tous ces fiers conquérans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes,
Qui fut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Oui, la juſtice, en nous, eſt la vertu qui brille:
Il faut de ſes couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelque air d'équité qui ſéduit & qui plaît.
A cet unique appas l'ame eſt vraiment ſenſible:
Même aux yeux de l'injuſte, un injuſte eſt horrible;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Diſons plus: Il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de juſtice.
Chacun, de l'équité, ne fait pas ſon flambeau,
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon ni Dagueſſeau.
Mais juſqu'en ces pays, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe elle eſt de quelque uſage;
Et du butin acquis en violant les loix,
C'eſt elle, entre eux, qui fait le partage & le choix.
  Mais allons voir le vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un dévot aux yeux creux, & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Évangile, au Chrétien, ne dit en aucun lieu,
Sois dévot. Il nous dit: Sois doux, ſimple, équitable.
Car d'un Dévot, ſouvent au Chrétien véritable
La diſtance eſt deux fois plus longue, à mon avis,
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.
Encor par ce Dévot, ne crois pas que j'entende
Tartufe ou Molinos, & ſa myſtique bande.
J'entends un faux chrétien, mal inſtruit, mal guidé,
Et qui, de l'Évangile, en vain perſuadé,
N'en a jamais conçu l'eſprit ni la juſtice;

Un Chrétien qui s'en sert pour disculper le vice,
Qui, toujours près des Grands, qu'il prend soin d'abuser,
Sur leurs foibles honteux fait les autoriser;
Et croit pouvoir au Ciel, par ses folles maximes,
Avec le sacrement faire entrer tous les crimes.
Des faux Dévots, pour moi, voilà le vrai Héros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide:
De regarder en tout la raison & la loi;
D'être doux pour tout autre, & rigoureux pour soi:
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin: ce mot seul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires humains,
A ce discours, pourtant donne aisément les mains,
Et pour t'en dire ici la raison historique,
Souffre que je l'habille en fable allégorique.
Sous le bon Roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'Équité sa sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnoient, chéris du Ciel, dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun sous ce couple adoré:
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ séparé.
La vertu n'étoit point sujette à l'Ostracisme,
Ni ne s'appelloit point alors un Jansénisme.
L'Honneur, beau par soi-même, & sans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans;
Et jamais ne sortant de ses devoirs austères,

Maintenoit de ſa ſœur les règles ſalutaires.
Mais une fois, au Ciel, par les Dieux appellé,
Il demeura long-temps au ſéjour étoilé.
Un Fourbe cependant, aſſez haut de corſage,
Et qui lui reſſembloit de geſte & de viſage,
Prend ſon temps, & par tout ce hardi ſuborneur
S'en va chez les humains crier, qu'il eſt l'Honneur:
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-même,
Seul porter déſormais le faix du diadême,
De lui ſeul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces diſcours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente Équité, honteuſement bannie,
Trouve à peine un déſert où fuit l'ignominie.
Auſſi-tôt ſur un trône éclatant de rubis,
L'impoſteur monte orné de ſuperbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil, de leurs mains, le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus ſourcilleux.
Et le Mien & le Tien, deux frères pointilleux,
Par ſon ordre, amenant les procès & la guerre,
En tous lieux, de ce pas, vont partager la terre;
En tous lieux, ſous les noms de bon droit & de tort,
Vont chez elle établir le ſeul droit du plus fort.
Le nouveau Roi triomphe, & ſur ce droit inique,
Bâtit de vaines loix un code fantaſtique:
Avant tout aux mortels preſcrit de ſe venger;
L'un l'autre au moindre affront les force à ſ'égorger;
Et dans leur ame, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de ſang ces deux mots: *Meurs* ou *Tue*.

Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir ſiècle de fer.
Le frère, au même inſtant, ſ'arma contre le frère:
Le fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon père:
La ſoif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquérans;
L'ambition paſſa pour la vertu ſublime;
Le crime heureux fut juſte, & ceſſa d'être crime.
On ne vit plus que haîne & que diviſion,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confuſion.
Le véritable Honneur, ſur la voûte céleſte,
Eſt enfin averti de ce trouble funeſte.
Il part ſans différer, & deſcendu des Cieux,
Va par-tout ſe montrer dans les terreſtres lieux:
Mais il n'y fait plus voir qu'un viſage incommode:
On n'y peut plus ſouffrir ſes vertus hors de mode;
Et lui-même traité de fourbe & d'impoſteur,
Eſt contraint de ramper aux pieds du Séducteur.
Enfin las d'eſſuyer outrage ſur outrage,
Il livre les humains à leur triſte eſclavage;
S'en va trouver ſa ſœur, &, dès ce même jour,
Avec elle, s'envole au céleſte ſéjour.
Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,
Sur les triſtes mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,
Et peut-être eſt-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fût-il l'auteur, je conclus de ſa fable,
Que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul qu'eſt l'honneur véritable.

Diſcours

DISCOURS

DE L'AUTEUR,

Pour servir d'Apologie à la Satyre suivante.

QUELQUE heureux succès qu'aient eu mes Ouvrages, j'avois résolu, depuis leur dernière édition, de ne plus rien donner au public; & quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans (1), j'eusse encore fait contre l'Équivoque une Satyre que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inférieure à mes écrits, bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, & je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc aussi soigneux désormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde, sous mon nom, quantité de méchans écrits, & entr'autres une pièce en vers (2) contre les Jésuites, également odieuse & insipide, & où l'on me faisoit, en mon propre nom, dire à toute leur Société les injures les plus

(1) *Ce Discours fut composé en 1710.*

(2) *L'Ouvrage dont il s'agit ici, étoit une Epître d'environ soixante vers.*

atroces & les plus grossières. J'avoue que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car bien que tous les gens sensés aient connu sans peine que la pièce n'étoit point de moi, & qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui aient présumé que j'en pouvois être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront, de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie; & tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient, que de faire imprimer ma Satyre contre *l'Equivoque*; parcequ'en la lisant, les moins éclairés, même de ces petits esprits, ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon style, même en l'âge où je suis, au style bas & rampant de l'Auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoutez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma satyre, en la donnant au public, un avertissement en manière de préface, où je me justifierois pleinement, & tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui; & j'espère que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la Satyre pour laquelle est fait ce Discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre, & par une espèce de dépit & de colère poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occa-

ſion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin d'Auteuil, & rêvois en marchant à un poème que je voulois faire contre les mauvais Critiques de notre ſiècle. J'en avois déjà même composé quelques vers, dont j'étois aſſez content. Mais voulant continuer, je m'apperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de Langue; & m'étant ſur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, & de pourſuivre mon poème contre les faux Critiques, la folle penſée me vint de faire contre l'Équivoque même, une Satyre, qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a cauſés depuis que je me mêle d'écrire, Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultés à mettre en vers un ſujet ſi ſec. Et même, il s'en préſenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de ſavoir duquel des deux genres, maſculin ou féminin, je ferois le mot d'Équivoque; beaucoup d'habiles Écrivains, ainſi que le remarque Vaugelas, le faiſant maſculin. Je me déterminai pourtant aſſez vîte au feminin, comme au plus uſité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne feroit pas une méchante plaiſanterie de commencer ma ſatyre par cette difficulté même. C'eſt ainſi que je m'engageai dans la compoſition de cet Ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou ſoixante vers; mais enſuite les penſées me venant en foule,

& les choſes que j'avois à reprocher à l'Équivoque ſe multipliant à mes yeux, j'ai pouſſé ces vers juſqu'à près de trois cent cinquante.

C'eſt au Public maintenant à voir ſi j'ai bien ou mal réuſſi. Je n'emploierai point ici, non plus que dans les préfaces de mes autres Écrits, mon adreſſe & ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire, c'eſt que j'ai travaillé cette pièce avec le même ſoin que toutes mes autres Poèſies. Une choſe pourtant, dont il eſt bon que les Jéſuites ſoient avertis, c'eſt qu'en attaquant l'Équivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de ſa ſignification grammaticale; le mot Équivoque, en ce ſens-là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes ſortes d'ambiguités de ſens, de penſées, d'expreſſions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces mépriſes de l'eſprit humain, qui font qu'il prend ſouvent une choſe pour une autre. Et c'eſt dans ce ſens que j'ai dit que l'idolâtrie avoit pris naiſſance de l'Équivoque, les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre, pour Dieu. J'ajouterai à cela, que la Providence divine, ainſi que je l'établis clairement dans ma Satyre, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier père avoit prêté l'oreille aux promeſſes du Démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie eſt un fruit,

ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'Équivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique; sur-tout ma Satyre étant un pur jeu d'esprit, où, il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus considérable, qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de morale relâchée, que j'attaque dans la dernière partie de mon ouvrage. Car ces propositions ayant été, a ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais, peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces Théologiens, & causer ainsi une espèce de scandale dans l'Église. A cela je réponds premièrement: Qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Église, & tout récemment encor par deux des plus grands Papes qui aient depuis long-temps rempli le Saint-Siège. Je dis en second lieu, qu'à l'exemple de ces célèbres Vicaires de Jesus-Christ, je n'ai point nommé les Auteurs de ces propositions, ni aucun de ces Théologiens, dont on dit que je puis causer la diffamation, & contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lu, ni ne suis d'humeur à lire leurs Écrits: ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contre eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, & s'être

trompés dans l'intelligence des paſſages où ils prétendent que ſont ces erreurs dont ils les accuſent. Je ſoutiens en troiſième lieu, qu'il eſt contre la droite raiſon de penſer que je puis exciter quelque ſcandale dans l'Égliſe, en traitant de ridicules des propoſitions rejettées de toute l'Égliſe, & plus dignes encore, par leur abſurdité, d'être ſifflées de tous les fidèles, que réfutées ſérieuſement. C'eſt ce que je me crois obligé de dire pour me juſtifier. Que ſi, après cela, il ſe trouve encore quelques Théologiens qui ſe figurent qu'en décriant ces propoſitions, j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fauſſe idée qu'ils ont de moi, ne ſauroit venir que des mauvais artifices de l'Équivoque, qui, pour ſe venger des injures que je lui dis dans ma pièce, s'efforce d'intéreſſer dans ſa cauſe ces Théologiens, en me faiſant penſer ce que je n'ai pas penſé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me ſemble, bien des paroles, & peut-être trop de paroles employées pour juſtifier un auſſi peu conſidérable ouvrage qu'eſt la Satyre qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne crois pas me pouvoir diſpenſer d'apprendre aux lecteurs, qu'en attaquant, comme je fais dans ma ſatyre, ces erreurs, je ne me ſuis point fié à mes ſeules lumières; mais, qu'ainſi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Épître de *l'Amour de Dieu*, j'ai non-ſeulement conſulté ſur mon ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prélat de

l'Église, qui, par l'étendue de ſes connoiſſances & par l'éminence de ſa dignité, eſt le plus capable & le plus en droit de me preſcrire ce que je dois penſer ſur ces matières; je veux dire, à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajouterai que ce pieux & ſavant Cardinal a eu trois ſemaines ma Satyre entre les mains, & qu'à mes inſtantes prières, après l'avoir lue & relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue, en me comblant d'éloges, & m'a aſſuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un ſeul mot, que j'ai corrigé ſur le champ, & ſur lequel je lui ai donné une entière ſatisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation ſi authentique, ſi ſûre, & ſi glorieuſe, je puis marcher la tête levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire déſormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne ſauroient être que de vaines ſubtilités d'un tas de miſérables Sophiſtes formés dans l'école du menſonge, & auſſi affidés amis de l'équivoque, qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon ſens & de la vérité.

SATYRE XII.

SUR L'ÉQUIVOQUE.

On vient de voir dans le discours précédent ce qui a donné lieu à la composition de cette Satyre. L'Equivoque n'est point prise ici dans la rigueur de sa signification grammaticale, mais pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées ou d'expressions, qui font souvent prendre une chose pour une autre. Cette pièce fut composée en 1705.

Du langage François bizarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Équivoque maudite,
Ou maudit? car sans peine aux Rimeurs hasardeux,
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne;
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des Écrivains, juste effroi des lecteurs;
Par qui, de mots confus sans cesse embarrassée,
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux & gâtés de tes louches amans;
Et ne viens point ici, de ton ombre grossière
Envelopper mon style, ami de la lumière.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.

Fuis donc. Mais non, demeure; un Démon qui
m'inſpire,
Veut qu'encor une utile & dernière Satyre,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ſes onze
ſœurs;
Et je ſens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche: voyons, malgré l'âge & ſa glace
Si ma Muſe, aujourd'hui ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encor un reſte de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantaſtique?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins
cauſtique,
Répandre de tes jeux le ſel réjouiſſant,
Que d'aller contre toi, ſur ce ton menaçant,
Pouſſer juſqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benſerade.
C'eſt par lui qu'autrefois miſe en ſon plus beau
jour,
Tu fus, trompant les yeux du peuple & de la Cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'eſt plus le temps: le Public détrompé,
D'un pareil enjoûment ne ſe ſent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,
Approuvés chez les Grands, applaudis chez les
belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids ba-
dins,
Sont des collets-montés, & des vertugadins,

Le Lecteur ne ſait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant,
Et pour mille beaux traits, vanté ſi juſtement,
Chez toi toujours cherchant quelque fineſſe aiguë,
Préſenter au lecteur ſa penſée ambiguë,
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon diſcours la piquante beauté.

Mais laiſſons-là le tort qu'à ces brillans ouvrages,
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux ſans fin que ton ſens de travers,
Source de toute erreur, ſema dans l'univers.
Et pour les contempler juſques dans leur naiſſance;
Dès le temps nouveau né, quand la Toute-Puiſſance
D'un mot, forma le ciel, l'air, la terre & les flots,
N'eſt-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeſte pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme,
Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſavoir, à Dieu ſe rendre égal?
Il en fit ſur le champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle ſcience,
Fut que, triſte & honteux de voir ſa nudité,
Il ſut qu'il n'étoit plus, grace à ſa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la ſoif, par-tout faiſoient la guerre,
Et qui, courant toujours de malheur en malheur,
A la mort, arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta triſte rage,
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage:

Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,
Par toi, contre le Ciel, un orgueil insensé,
Armant de ses neveux la gigantesque engeance,
Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluses des Cieux,
Par un fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus, comme serpent, dans l'Arche, conservée:
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus,
Chez les mortels restans, encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables & de songes.
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troublés regards.
Alors tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance.
Puis, de cent dogmes faux, la superstition,
Répandant l'idolâtre & folle illusion,
Sur la terre, en tous lieux disposée à les suivre,
L'art se tailla des Dieux d'or, d'argent, & de cuivre;
Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse:
Le monde fut rempli de Dieux de toute espèce:
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux;
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacrifices;
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices;
Et croire follement maîtres de ses destins,

Ces Dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
Bientôt se signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par-tout fis parler les Oracles.
C'est par ton double sens, dans leurs discours, jetté,
Qu'ils sûrent, en mentant, dire la vérité,
Et sans crainte rendant leurs réponses Normandes,
Des Peuples & des Rois engloutir les offrandes.
Ainsi loin du vrai jour, par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice:
Et par toi de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse;
La candeur se nomma grossièreté, rudesse.
Au contraire l'aveugle & folle ambition,
S'appella des grands cœurs la belle passion:
Du nom de fierté noble on orna l'impudence;
Et la fourbe passa pour exquise prudence;
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers;
Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'ursurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois, censés grands politiques,
Qu'infames scélérats à la gloire aspirans,
Et voleurs revêtus du nom de Conquérans.
Mais à quoi s'attacha ta savante malice,
Ce fut sur-tout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires loix ton ambiguité
Répandant son adroite & fine obscurité,
Aux yeux embarrassés des Juges les plus sages,

Tout

Tout ſens devint douteux, tout mot eut deux vi-
ſages :
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci;
Le texte fut ſouvent, par la gloſe, obſcurci :
Et pour comble de maux, à tes raiſons frivoles,
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours, accablé ſous leur commun effort,
Le vrai paſſa pour faux, & le bon droit eut tort.
Voilà comment déchu de ſa grandeur première,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière;
Et par tes yeux trompeurs ſe figurant tout voir,
Ne vit, ne ſut plus rien, ne put plus rien ſavoir.
De la raiſon pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il reſta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes, ailleurs ſous ton joug gémiſſans,
Vainement on chercha la vertu, le droit ſens.
Car qu'eſt-ce loin de Dieu que l'humaine ſageſſe?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel, par lui-même, au ſeul mal entraîné,
Et malgré la vertu dont il faiſoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'oſe hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, aſſervi ſous ta loi,
Par l'humaine raiſon de clarté dépourvue,
L'humble & vraie équité fut à peine entrevue;
Et par un ſage altier, au ſeul faſte attaché,
Le bien même accompli, ſouvent, fut un péché.
Pour tirer l'homme enfin de ce déſordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,

Vint du sein lumineux de l'éternel séjour,
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les Démons disparurent;
Dans Delphes, dans Délos, les Oracles se turent;
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux:
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux,
Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la nation même à son culte fidelle,
De tous côtés arma tes nombreux sectateurs,
Prêtres, Pharisiens, Rois, Pontifes, Docteurs;
C'est par eux que l'on vit la Vérité suprême,
De mensonge & d'erreur, accusée elle-même;
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie, à mourir condamné.
Ta fureur, toutefois, à ce coup fut déçue,
Et pour toi ton audace eut une triste issue.
Dans la nuit du tombeau, ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté:
Et par-tout sa doctrine en peu de temps portée,
Fut du Gange, du Nil & du Tage écoutée:
Des superbes autels, à leur gloire dressés,
Tes ridicules Dieux tomberent renversés.
On vit en mille endroits leurs honteuses statues,
Pour le plus bas usage utilement fondues,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vases, trépieds, vils meubles devenus.
Sans succomber pourtant, tu soutins cet orage,
Et sur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtils,

Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
  Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Hérésie :
Ce monstre, dès l'enfance, à ton école instruit,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'Erreur, toujours finement apprêtée,
Sortant, pleine d'attraits, de sa bouche empestée,
De son mortel poison tout courut s'abreuver,
Et l'Église elle-même eut peine à s'en sauver.
Elle-même, deux fois, presque toute Arienne,
Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne ;
Lorsqu'attaquant le Verbe & sa divinité,
D'une syllabe impie, un saint mot augmenté
Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrières,
Et fit du sang Chrétien couler tant de Rivières.
Le Fidèle, au milieu de ces troubles confus,
Quelque temps égaré, ne se reconnut plus :
Et dans plus d'un affreux & ténébreux Concile,
Le mensonge parut vainqueur de l'Évangile.
Mais à quoi bon ici, du profond des Enfers,
Nouvel historien de tant de maux soufferts,
Rappeller Arius, Valentin & Pélage,
Et tous ces fiers Démons que toujours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,
A permis qu'aux Chrétiens l'Enfer ait suscités ?
Laissons hûrler là-bas tous ces Damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
Quand Luther & Calvin, remplis de ton savoir,
Et soi-disans choisis pour réformer l'Eglise,

Vinrent du célibat affranchir la Prêtrise;
Et des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux Moines, las du joug, rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible;
Et sans être approuvé par le Clergé Romain,
Tout Protestant fut Pape, une Bible à la main.
De cette erreur dans peu nâquirent plus de sectes,
Qu'en Automne on ne voit de bourdonnans insectes,
Fondre sur les raisins nouvellement mûris;
Ou qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,
On ne voit affichés de recueils d'amourettes,
De vers, de contes-bleus, de frivoles sornettes,
Souvent peu recherchés du public nonchalant,
Mais vantés à coup sûr du Mercure galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabaptistes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'exécrables Déistes.
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque Chrétien fut de différente loi.
La Discorde au milieu de ces sectes altières,
En tous lieux cependant déploya ses bannières;
Et ta fille, au secours des vains raisonnemens
Appellant le ravage & les embrasemens,
Fit en plus d'un pays, aux villes désolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Églises brûlées.
L'Europe fut un champ de massacre & d'horreur:
Et l'Orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée;

Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.
Au signal tout-à-coup donné pour le carnage,
Dans les villes, par-tout, théâtres de leur rage,
Cent mille faux zélés, le fer en main, courans
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein Hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard Catholique:
Car quel lion, quel tigre, égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la piété?
Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toujours de l'Église abhorrées:
Et dans ton grand crédit pour te bien conserver,
Il falloit que le Ciel parût les approuver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.
Pour y parvenir donc, ton active souplesse,
Dans l'école abusant tes grossiers Écrivains,
Fit croire à leurs esprits ridiculement vains,
Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
Par deux ou trois d'entre eux réputé soutenable,
Prenoit chez eux un sceau de probabilité,
Qui même, contre Dieu, lui donnoit sûreté;
Et qu'un Chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant, le suivre en conscience.
C'est sur ce beau principe, admis si follement,
Qu'aussi-tôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse & terrible morale,
Que Lucifer, assis dans la chaîre infernale,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
Ait jamais enseignée aux novices Démons.

Soudain, au grand honneur de l'Église Païenne,
On entendit prêcher dans l'école Chrétienne,
Que ſous le joug du vice un pécheur abattu,
Pouvoit, ſans aimer Dieu, ni même la vertu,
Par la ſeule frayeur au ſacrement unie,
Admis au Ciel, jouir de la gloire infinie;
Et que les clefs en main, ſur ce ſeul paſſeport,
Saint Pierre, à tous venans, devoit ouvrir d'abord.
Ainſi, pour éviter l'éternelle miſère,
Le vrai zèle Chrétien n'étant plus néceſſaire,
Tu ſus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action;
Bientôt ſe parjurer ceſſa d'être un parjure.
L'argent à tout denier ſe prêta ſans uſure.
Sans ſymonie, on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel.
Du ſoin d'aider le pauvre on diſpenſa l'avare;
Et même chez les Rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva pour ſortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut, en diſant vrai tout bas.
C'eſt alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adreſſe,
Sans crime, un Prêtre peut vendre trois fois ſa Meſſe;
Pourvu que, laiſſant-là ſon ſalut à l'écart,
Lui-même en la diſant, n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſut qu'on peut pour une pomme,
Sans bleſſer la juſtice, aſſaſſiner un homme.
Aſſaſſiner? Ah! non, je parle improprement;
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,

Maſſacrer le voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que, ſans ſe corriger,
Tout pécheur.... Mais où vrais-je aujourd'hui
m'engager?
Veux-je d'un Pape illuſtre armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes;
Exprimer tes détours burleſquement pieux,
Pour diſculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes ſubtils faux-fuyans pour ſauver la molleſſe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareſſe;
En un mot faire voir à fond développés
Tous ces dogmes affreux d'anathême frappés,
Que ſans peur débitant tes diſtinctions folles,
L'Erreur encor pourtant maintient dans tes écoles?
Mais ſur ce ſeul projet ſoudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entends déjà d'ici tes Docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des Hérétiques,
M'appeller ſcélérat, traître, fourbe, impoſteur,
Froid plaiſant, faux bouffon, vrai calomniateur,
De Paſcal, de Wendrock, copiſte miſérable,
Et, pour tout dire enfin, Janſéniſte exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous ſens expliqués,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués;
Blâmer de tes Docteurs la morale riſible:
C'eſt, ſelon eux, prêcher un Janſéniſme horrible;
C'eſt nier qu'ici-bas, par l'amour appellé,
Dieu pour tous ſes humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit; trop tard dans le nau-
frage,

Confus on ſe repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toi, ſors de ces lieux,
Monſtre, à qui par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma courſe ſatyrique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,
Dans ces pays par toi rendus ſi renommés,
Ou l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarthe arroſe;
Ou, ſi plus ſûrement tu veux gagner ta cauſe,
Porte-là dans Trévoux, à ce beau tribunal,
Où de nouveaux Midas un Sénat Monocal,
Tous les mois appuyé de ta ſœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, ſa ſéance.

FIN DES SATYRES.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

AU ROI.

L'Auteur dépeint dans cette Epître les douceurs & les avantages de la Paix. Cette pièce fut composée en 1669, pour seconder les intentions de M. Colbert, qui toujours attentif au progrés des arts & des sciences, voyoit avec peine que le Roi pensoit à rompre la paix qui avoit été heureusement conclue à Aix-la-Chapelle l'année précédente.

GRAND ROI, c'eſt vainement qu'abjurant la Satyre,
Pour Toi ſeul déſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire: Arrête, inſenſé, que fais-tu?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages?
Cette mer où tu cours eſt célèbre en naufrages.
Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre, *à ton char,*
Je ne pûſſe attacher *Alexandre* & *Céſar*;
Qu'aiſément je ne pûſſe en quelque Ode inſipide,
T'exalter aux dépens & de *Mars* & d'*Alcide*;
Te livrer le *Boſphore*, & d'un vers incivil

Propoſer au *Sultan* de Te céder le *Nil.*
Mais pour Te bien louer, une raiſon ſévère
Me dit qu'il faut ſortir d'une route vulgaire:
Qu'après avoir joué tant d'Auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit ſur les rangs;
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnaſſe,
Il faut de mes dégoûts juſtifier l'audace;
Et ſi ma Muſe enfin n'eſt égale à mon Roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Eſt-ce-là cet Auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modèle;
Ce cenſeur, diront-ils, qui nous réformoit tous?
Quoi? ce Critique affreux n'en fait pas plus que nous?
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byſance*;
Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le *Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cèdres du Liban?*
De quel front aujourd'hui vient-il ſur nos briſées,
Se revêtir encor de nos phraſes uſées?
Que répondrois-je alors? Honteux & rebuté,
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes triſtes vers admirateur unique,
Plaindre en les reliſant l'ignorance publique:
Quelque orgueil en ſecret dont ſ'aveugle un Auteur,
Il eſt fâcheux, GRAND ROI, de ſe voir ſans lecteur;
Et d'aller du récit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur le ſucre & la canelle.
Ainſi, craignant toujours un funeſte accident,
J'imite de Conrart le ſilence prudent:

Je laiſſe aux plus hardis l'honneur de la carrière,
Et regarde le champ, aſſis ſur la barrière.
Malgré moi toutefois, un mouvement ſecret
Vient flatter mon eſprit qui ſe tait à regret,
Quoi, dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi ſpectateur inutile,
Faudra t-il ſur ſa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer?
Dans un ſi beau projet, ſi ma Muſe rebelle
N'oſe le ſuivre aux champs de Lille & de Bruxelle,
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oui, GRAND ROI, laiſſons là les ſièges, les batailles;
Qu'un autre aille en rimant renverſer des murailles;
Et ſouvent ſur tes pas marchant ſans ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſière & de feu.
A quoi bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déjà trop allumée?
Jouiſſons à loiſir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la paix.
Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tous prêts à quitter le rivage?
Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller très ſenſé, d'un Roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'aſſiéger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous;
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conquête eſt facile.

Sans doute on les peut vaincre: est-ce tout? La
Sicile
De-là nous tend les bras, & bientôt sans effort,
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
Bornez-vous-là vos pas? Dès que nous l'aurons
prise,
Il ne faut qu'un bon vent, & Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts: qui peut nous arrêter?
Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter:
Nous allons traverser les sables de Lybie;
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie;
Courir, de là le Gange en de nouveaux pays;
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs;
Et ranger sous nos loix tout ce vaste hémisphère.
Mais de retour enfin que prétendez-vous faire?
Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, & prendre du bon
tems.
Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?
Le conseil étoit sage, & facile à goûter:
Pyrrhus vivoit heureux, s'il eût pu l'écouter:
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux Prélats de Cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais quelques vains lauriers que promette la
guerre,
On peut être Héros sans ravager la terre.

Il

Il eſt plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs :
Entre les grands héros ce ſont les plus vulgaires,
Chaque ſiècle eſt fécond en heureux téméraires ;
Chaque ſiècle produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Ceſars.
On a vu mille fois, des fanges Méotides,
Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un Roi vraiment roi, qui ſage en ſes projets,
Sache en un calme heureux maintenir ſes ſujets,
Qui du bonheur public ait cimenté ſa gloire,
Il faut pour le trouver, courir toute l'Hiſtoire.
La terre compte peu de ces Rois bienfaiſans :
Le Ciel, à les former, ſe prépare long-tems.
Tel fut cet Empereur, ſous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de ſon joug l'univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux :
Qui ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit, par ſes bienfaits, ſignalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire ſi doux.
Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
GRAND ROI, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne T'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu déſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même Te borner au fort de ta Victoire,

Et chercher dans la paix une plus juste gloire?
Ce sont là les exploits que Tu dois avouer:
Et c'est par-là, GRAND ROI, que je Te veux louer.
Assez d'autres, sans moi, d'un style moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide:
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dole au milieu des hivers.
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton règne paisible.
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans,
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.
On verra par quels soins ta sage prévoyance,
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main réformés;
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimés;
Du débris des Traitans ton épargne grossie;
Des subsides affreux la rigueur adoucie:
Le soldat, dans la paix, sage & laborieux;
Nos artisans grossiers rendus industrieux;
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loisir d'un Héros nobles amusemens.
J'entends déjà frémir les deux mers, étonnées
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées.
Déjà de tous côtés la Chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles loix.
O que ta main par-là va sauver de pupilles;
Que de savans Plaideurs désormais inutiles!

Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux?
L'univers, sous ton regne, a-t-il des malheureux?
Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,
Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'est par Toi qu'on va voir les muses enrichies,
De leur longue disette à jamais affranchies.
Grand Roi, poursuis toujours, assure leur repos.
Sans elles un Héros pas long-temps Héros.
Bientôt, quoiqu'il ait fait, la mort d'une ombre noire,
Enveloppe avec lui son nom & son histoire.
En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
Enée enfin porta ses Dieux & sa patrie:
Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés,
Seroient, depuis mille ans, avec eux oubliés.
Non; à quelques hauts faits que ton destin T'appelle,
Sans le secours soigneux d'une Muse fidelle,
Pour T'immortaliser Tu fais de vains efforts:
Apollon Te la doit: ouvre lui tes trésors.
En Poètes fameux rends nos climats fertiles:
Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
Que d'illustres témoins de ta vaste bonté,
Vont pour Toi déposer à la postérité!
Pour moi, qui, sur ton nom, déjà brûlant d'écrire,

Sens au bout de ma plume expirer la Satyre,
Je n'ofe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, fi quelqu'un de mes foibles écrits,
Des ans injurieux, peut eviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il fon ufage?
Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus fur la foi des Auteurs ;
Si quelque efprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables:
Boileau, qui dans fes vers pleins de fincérité,
Jadis à tout fon fiècle a dit la vérité ;
Qui mit à tout blâmer fon étude & fa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Hiftoire.

EPITRE II.

A MONSIEUR L'ABBÉ DES ROCHES.

La principale raiſon pour laquelle l'Auteur compoſa cette Epître, fut pour conſerver la fable de l'Huître & des Plaideurs, qu'il avoit retranchée de l'Epître précédente. Il y décrit en peu de mots la ſottiſe de ceux qui ont la fureur de plaider.

A Quoi bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des règles ennemies?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veuille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront ils, la réforme au Parnaſſe!
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux;
J'entends déjà d'ici Linière furieux,
Qui m'appelle au combat ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme:
Voyons qui de nous deux, plus aiſé dans ſes vers,
Aura plutôt rempli la page & le revers
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime,
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,

Et souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi, qui ne crains point qu'un Rimeur te noircisse,
Que fais-tu cependant, seul en ton bénéfice ?
Attends-tu qu'un fermier, payant quoiqu'un peu tard
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes Moines mutins réprimer l'entreprise ?
Crois-moi, dût Auzanet t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès,
N'imite point ces fous dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la Justice ;
Qui toujours assignant & toujours assignés,
Souvent demeurent gueux, de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits ; sot est celui qui donne :
C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.
Ce sont-là les leçons, dont un pere Manceau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi, qui nourri bien en-deçà de l'Oise,
As sucé la vertu Picarde & Champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent Bénéficier,
Faire enrouer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord ; & pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,

Deux voyageurs à jeûn, rencontrerent une huître;
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin,
La Justice passa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose:
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille,
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille;
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais:
Messieurs, l'huître étoit bonne, Adieu, vivez en paix.

EPITRE III.

A. M. ARNAULD.

Le sujet de cette Epitre est la mauvaise honte, *qui empêche le retour vers le bien, lorsqu'on s'en est une fois écarté. Elle fut composée en 1673.*

OUI, sans peine, au travers des sophismes de
Claude,
ARNAULD, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
Près d'embrasser l'Église, au Prêche les rappelle?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu sais le frapper:
Mais un Démon l'arrête, & quand ta voix l'attire,
Lui dit: Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour, lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur;
Et balançant Dieu même en son ame flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.
Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, ARNAULD, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie

Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie;
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux;
Et nous rend l'un & l'autre esclaves malheureux.
Par elle, la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce libertin, en public, intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit?
Il iroit embrasser la vérité qu'il voit;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.
C'est-là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement;
Et chacun, l'un de l'autre, adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos
vices:
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule?
Le feu sort de vos yeux pétillans & troublés;
Votre pouls inégal marche à pas redoublés;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais.... Je n'ai rien,
vous dis je;
Répondra ce malade, à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené:
Et la fièvre demain se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds, va l'étendre à la porte.
Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur,
Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,

Profitons de l'inftant que de grace il nous donne.
Hâtons-nous ; le temps fuit, & nous traine avec foi,
Le moment où je parle eft déjà loin de moi.
Mais quoi, toujours la honte en efclaves nous lie !
Oui, c'eft toi qui nous perds, ridicule folie :
C'eft toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien fottement amoureux,
Et n'ofant foupçonner fa femme d'impofture,
Au Démon, par pudeur, il vendit la nature.
Hélas ! avant ce jour qui perdit fes neveux,
Tous les plaifirs couroient au-devant de fes voeux ;
La faim aux animaux ne faifoit point la guerre :
Le bled pour fe donner, fans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un boeuf preffé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible fillon :
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines :
Et des ruiffeaux de lait ferpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour, Adam déchu de fon état,
D'un tribut de douleurs paya fon attentat.
Il fallut qu'au travail fon corps rendu docile,
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hériffa les guérêts.
Le ferpent venimeux rampa dans les forêts :
La Canicule en feu défola les campagnes :
L'Aquilon, en fureur, gronda fur les montagnes.
Alors pour fe couvrir durant l'âpre faifon,
Il fallut aux brebis dérober leur toifon.
La pefte en même-temps, la guerre, & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruine

Mais aucun de ces maux n'égale les rigueurs
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'avare, des premiers en proie ſes caprices,
Dans un infame gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oſèrent plus paroître.
La piété chercha les déſerts & le Cloître.
Depuis on n'a point vu de cœur ſi détaché,
Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes!
Moi-même, ARNAULD, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainſi toujours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle.
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle.
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens allarmer,
Et même ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPITRE IV.

AU ROI.

Le sujet de cette Epitre est la campagne de 1672. Parmi les événemens qui la rendirent si glorieuse au Roi, le Poète choisit le passage du Rhin par l'armée de France, le 12 Juin 1672, comme le sujet le plus brillant, & par conséquent, le plus susceptible des ornemens de la poësie. Cette pièce composée au mois de Juillet suivant, fut imprimée au mois d'Août.

En vain pour Te louer, ma Muse toujours prête,
Vingt fois, de la Hollande a tenté la conquête:
Ce pays, où cent murs n'ont pu Te résister,
GRAND ROI, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prends, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres:
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oui, par-tout, de son nom chaque place munie,
Tient bon contre les vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans frémir, aborder Woerden?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden!
Quelle Muse à rimer en tous lieux disposée,
Oseroit approcher des bords du Zuider-zée?
Comment en vers heureux assiéger Doesbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg?

Il n'est Fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines;
Et par-tout sur le Wahl, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, & le Poëte à sec.
Encor si tes exploits, moins grands & moins rapides,
Laissoient prendre courage à nos Muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche, & recule en arrière,
Mon Appollon s'étonne, & Nimegue est à Toi,
Que ma Muse est encore au camp devant Orsoi.
Aujourd'hui toutefois mon zêle m'encourage,
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons:
Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer:
Venez donc, & sur-tout gardez bien d'ennuyer.
Vous savez des grands vers les disgraces tragiques,
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille & fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante;
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,
Vient, d'un calme si doux, retirer ses esprits,

Il ſe trouble, il regarde, & par-tout ſur ſes rives,
Il voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roi,
Par un récit affreux redoublent ſon effroi.
Il apprend qu'un Héros conduit par la victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg & Veſel, terraſſés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre ſa tête.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux.
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, dont l'inſolent paſſage,
Sur un pont, en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
  Le Rhin tremble & frémit à ces triſtes nouvelles;
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles:
„C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux „mois
„Ait appris à couler ſous de nouvelles loix;
„Et de mille remparts mon onde environnée,
„De ces fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée!
„Ah! Périſſent mes eaux! ou par d'illuſtres coups,
„Montrons qui doit céder des mortels ou de nous".
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe,
Son front cicatriſé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nue,

Du fameux Fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant ſon cours, il voit, de toutes parts,
Ses pâles défenſeurs par la frayeur épars:
Il voit cent bataillons, qui loin de ſe défendre,
Attendent ſur des murs l'ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix:
„Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
„Eſt ce ainſi que votre ame aux périls agguerrie:
„Soutient ſur ces remparts l'honneur & la patrie?
„Votre ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
„Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
„Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
„N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée?
„Allez, vils combattans, inutiles ſoldats,
„Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos „bras:
„Et la faulx à la main, parmi vos marécages,
„Allez couper vos joncs, & preſſer vos laitages;
„Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent „couvrir,
„Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir."
Ce diſcours d'un Guerrier que la colère enflamme,
Reſſuſcite l'honneur déjà mort en leur ame:
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne,
Déjà prêt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont, le premier dans les flots,
S'avance ſoutenu des regards du Héros.
Son courſier écumant ſous un maître intrépide,

Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le fuit de près : ſous ce chef redouté,
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Leſdiguière,
Vivonne, Nantouillet, Coiſlin & Salart ;
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que ſoutient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au même inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
Louis les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant trente légers vaiſſeaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent Guerriers, s'y jettant, ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'inſtant,
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpêtre en fureur, l'air s'échauffe & s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume,
Déjà du plomb mortel plus d'un brave eſt atteint.
Sous les fougueux courſiers l'onde écume & ſe plaint:
De tant de coups affreux la tempête orageuſe
Tient un temps ſur les eaux la fortune douteuſe ;
Mais Louis d'un regard ſait bientôt la fixer :
Le deſtin, à ſes yeux, n'oſeroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars & Bellone :
Le Rhin, à leur aſpect, d'épouvante friſſonne ;

Quand pour nouvelle allarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés.
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles:
Enguien, de son hymen le seul & digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit, & gagne la plaine:
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonnne à Louis la victoire & ses bords.
Du Fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante:
Wurts, l'espoir du pays, & l'appui de ses murs,
Wurts... ah! quel nom, Grand roi! quel Hector
que ce Wurts!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles!
Bientôt on eut vu Skink dans mes vers emporté,
De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui
m'anime.
Finissons: il est temps; aussi-bien si la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.
O! que le Ciel, soigneux de notre poésie,
Grand Roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie?
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ce lieu, si sèche & si stérile,
Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.

N 3

Là plus d'un bourg fameux par son antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de Te suivre aux rives du Scamandre!
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre:
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours!
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine?
Est-il dans l'univers de place si lointaine,
Où ta valeur, Grand Roi, ne Te puisse porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles;
Puisqu'ainsi dans deux mois Tu prends quarante villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je T'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

EPITRE V.

A MONSIEUR

DE GUILLERAGUES,

L'Auteur fait voir dans cette Epitre que la véritable félicité consiste dans la connoissance de soi-même, & qu'on se trompe quand on cherche son bonheur autre part que chez soi. Cette pièce fut composée en 1674, & publiée l'année suivante.

Esprit né pour la Cour, & maître en l'art de plaire,
Guilleragues, qui sais & parler & te taire,
Apprends-moi, si je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la Satyre encor me signaler,
Et dans ce champ fécond en plaisantes malices,
Faire encor aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater,
Quand mon esprit plus jeune, & prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret & de sage;
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
Maintenant que le temps a mûri mes desirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre;
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.

Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés,
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout, jusqu'à Pinchêne, & m'insulte & m'accable ;
Aujourd'hui vieux lion, je suis doux & traitable ;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes chagrins mes beaux jours sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.
Ainsi donc philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime :
Je songe à me connoître, & me cherche en moi-même :
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe ;
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir :
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide,
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,
A régler mes desirs, à prevenir l'orage,
A sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,

Et malade à la ville, ainſi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper ſon ennui;
Le chagrin montre en croupe, & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Poſſédé d'un ennui qu'il ne ſauroit dompter,
Il craint d'être à ſoi même, & ſonge à s'éviter.
C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous ſommes loin de nous à toute heure entraînés,
A quoi bon ravir l'or au ſein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché ſur la terre & ſur l'onde,
Eſt ici, comme aux lieux où mûrit le Coco,
Et ſe trouve à Paris, de même qu'à Cuſco:
On ne le tire point des veines du Potoſe.
Qui vit content de rien, poſſède toute choſe.
Mais ſans ceſſe ignorans de nos propres beſoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

O! que ſi cet hiver un rhume ſalutaire,
Guériſſant de tous maux mon avare beau-pere,
Pouvoit, bien confeſſé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir ſa maiſon d'un agréable deuil:
Que mon ame, en ce jour de joie & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la dépenſe!
Diſoit le mois paſſé, doux, honnête & ſoumis,
L'héritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.

La mort vient de ſaiſir le vieillard cathéreux,
Voilà ſon gendre riche : en eſt-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,
Déjà nouveau Seigneur il vante ſa nobleſſe :
Quoique fils de meûnier encor blanc du moulin,
Il eſt prêt à fournir ſes titres en velin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare.
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, ſombre, inquiet, à ſoi-même ennuyeux :
Il vivroit plus content, ſi comme ſes aïeux,
Dans un habit conforme à ſa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.
Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
Que le le faſte éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on ; ſans lui tout eſt ſtérile :
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent, en honnête homme, érige un ſcélérat :
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame ?
Dit ce fourbe ſans foi, ſans honneur & ſans ame ;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne ſauroit décevoir,
Qui mets au rang des biens l'eſprit & le ſavoir,
J'eſtime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un commis, engraiſſé des malheurs de la France.

Non que je ſois du goût de ce Sage inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jette tout dans la mer, pour crier : Je ſuis libre,
De la droite raiſon je ſens mieux l'équilibre.
Mais je tiens qu'ici-bas, ſans faire tant d'apprêts,
La vertu ſe contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues ?
Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon pere, ſoixante ans au travail appliqué,
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre,
Un revenu léger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allai loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La famille en pâlit, & vit en frémiſſant,
Dans la poudre du greffe un poète naiſſant.
On vit avec horreur une Muſe effrênée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Dès-lors à la richeſſe il fallut renoncer,
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en paſſer ;
Et ſur-tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru, que pour moi le ſort dût ſe fléchir ?
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toujours prête à courir au devant du mérite,
Crut voir dans ma franchiſe un mérite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.

La brigue ni l'envie, à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adverſaires,
Ne purent dans leur courſe arrêter ſes bienfaits.
C'en eſt trop, mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.
Qu'à ſon gré déſormais la fortune me joue;
On me verra dormir au branle de ſa roue.
Si quelque ſoin encor agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de louer un ſi fameux Héros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorſque je dors en ſurſaut me réveille,
Me dit que ſes bienfaits dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe mériter.
C'eſt-là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame,
Mais ſi dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des citiques vainqueur,
Je puis ſur ce ſujet ſatisfaire mon cœur,
Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

EPI-

EPITRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON.

Cette Epître à été composée en l'année 1667. L'Auteur y décrit les douceurs dont il jouit à la campagno, & les chagrins qui l'attendent à la ville. Horace a fait une Satyre sur le même sujet. Elle est la sixième du Livre 2.

OUI, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asyle.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts, que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt isles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers, souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre:
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre:
Et dans le roc, qui cède & se coupe aisément,

Chacun fait de sa main creuser un logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée :
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'est-là, cher LAMOIGNON, que mon esprit tranquille,
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre & non magnifique,
Nous présente un repas agréable & rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermière l'ordonne ;
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde ?
Mais à peine du sein de vos vallons chéris,

Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au paſſage.
Un Couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & ſans me débotter,
Chez vingt Juges pour lui j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſidérables :
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi !
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satyre.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi ſe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eſt fort en courroux ;
Pradon a mis au jour un livre contre vous ;
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un Caudebec j'en ai lu la préface.
L'autre jour, ſur un mot, la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina :
Un écrit ſcandaleux ſous vôtre nom ſe donne ;
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne,
Moi ? Vous : on nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulés depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.
Toujours, depuis ce temps, en proie aux ſots diſcours,
Contre eux la vérité m'eſt un foible ſecours.
Vient-il de la province une Satyre fade,

D'un plaiſant du pays inſipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi:
Et le ſot campagnard le croit de bonne-foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville:
Non; à d'autres, dit-il; on connoît vôtre ſtyle.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en vérité;
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges!
Ah! Monſieur, vos mépris vous ſervent de louanges.

Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, ſi toujours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiſer les Muſes.
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes;
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre;
Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil:
Que devant Saint Omer, Naſſau par ſa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſait comme les vers chez vous ſ'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler;
Et dans ce temps guerrier & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie eſt mort en ce moment,

Je ne fais que répondre à ce vain compliment:
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-même, en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui, de ſa liberté forme tout ſon plaiſir;
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir!
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices:
Et du peuple inconſtant, il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe, aux louanges nourris,
Nous ne ſaurions briſer nos fers & nos entraves;
Du lecteur dédaigneux honorables eſclaves,
Du rang où notre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne ſaurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croiſſions:
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroit, & moi-même, à qui l'âge,
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaît dans leurs routes perdues,
Ne ſauroit plus marcher ſur le pavé des rues.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur ſauvage,

Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, LAMOIGNON, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des loix;
Tu dois-là tous tes soins au bien de la patrie:
Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie;
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés & des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussi-tôt ton ami redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé;
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprenti cavalier, galopper sur ta trace
Tantôt sur l'herbe assis au pied de ces côteaux,
Où Policrène épand ses libérales eaux.
LAMOIGNON, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude,

Chercher quels ſont les biens véritables ou faux ;
Si l'honnête-homme en ſoi doit ſouffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.
C'eſt ainſi que chez toi tu ſauras m'attacher.
Heureux ! ſi les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute eſpèce,
Que ſans ceſſe à Bâville attire le devoir ;
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiègent les allées.
Alors ſauve qui peut, & quatre fois heureux,
Qui ſait pour ſ'échapper quelque antre ignoré d'eux.

EPITRE VII.

A. M. RACINE.

Le sujet de cette Epitre est l'utilité qu'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis, & en particulier des bonnes & des mauvaises critiques. Elle fut composée à l'occasion de la Tragédie de Phèdre & Hippolyte, que M. Racine fit représenter pour la première fois, le premier Janvier 1677.

QUE tu sais bien, RACINE, à l'aide d'un Acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait, sous son nom, verser la Chammeslé.
Ne crois pas toutefois, par tes savans Ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent:
Ses rivaux obscurcis, autour de lui, croassent;
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie;

Faire au poids du bon fens pefer tous fes écrits,
Et donner à fes vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais fous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de fes beaux traits aujourd'hui fi vantés,
Furent des fots efprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à fes naiffantes pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comteffes,
Venoient pour diffamer fon chef-d'œvre nouveau,
Et fecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la fcène plus exacte:
Le Vicomte indigné fortoit au fecond acte.
L'un, défenfeur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de fes bons mots, le condamnoit au feu:
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais fi-tôt que d'un trait de fes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de fa Mufe éclipfée.
L'aimable Comédie avec lui terraffée,
En vain d'un coup fi rude efpéra revenir,
Et fur fes brodequins ne put plus fe tenir.
Tel fut chez nous le fort du théâtre comique.
Toi donc, qui t'élevant fur la fcène tragique,
Suis les pas de Sophocle, & feul de tant d'efprits,
De Corneille vieilli fais confoler Paris,
Ceffe de t'etonner, fi l'envie animée,
Attachant à ton nom fa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourfuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,

Racine, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe:
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid perſécuté Cinna doit ſa naiſſance;
Et peut-être ta plume aux cenſeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue,
Des pâles envieux ne bleſſe point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haîne, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui ſur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je ſonge à chaque trait que ma plume haſarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſais ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en me guériſſant que je ſais leur répondre:
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me venger.
Imite mon exemple, & lorſqu'une cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale,
Profite de leur haîne & de leur mauvais ſens:
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnaſſe François, ennobli par ta veine,

Contre tous ces complots ſaura te maintenir,
Et ſoulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phèdre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne bénira d'abord le ſiècle fortuné,
Qui, rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles ?
  Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs;
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'Auteur du Joas s'empreſſe pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le ſec traducteur du françois d'Amyot:
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des Grands, des Provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puiſſent plaire au plus puiſſant des Rois
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois;
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivonne;
Que la Rochefoucaut, Marſillac & Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer!
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulût lui donner ſon ſuffrage!
C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles eſprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre inſipide;
Que non loin de la place où Brioché préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſavoir de Pradon.

EPITRE VIII.

AU ROI.

L'Auteur appelloit ordinairement cette Epitre-ci son remercîment *En effet, il y marque plus particuliérement que dans le reste de ses ouvrages, la reconnoissance qu'il avoit des bienfaits dont Sa Majesté l'avoit gratifié. Elle fut composée en 1675; mais il ne la fit paroître que l'année suivante.*

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
Tu sais bien que mon style est né pour la Satyre:
Mais mon esprit contraint de la désavouer,
Sous ton regne étonnant ne veut plus que louer.
Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une Ode;
Tantôt d'une Énéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déjà le plan audacieux.
Ainsi toujours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour dépérir mon génie;
Et mes vers en ce style ennuyeux, sans appas,
Déshonorent ma plume, & ne T'honorent pas.
  Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
Nous laissoit pour le moins respirer une année,
Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu sauroit se racquitter.

Sur

Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassés.
Ton courage affamé de péril & de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire:
Souvent ce qu'un seul jour Te voit exécuter,
Nous laisse pour un an d'actions à conter.
Que si quelquefois las de forcer des murailles,
Le soin de tes sujets Te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus:
Te voyant de plus près, je T'admire encor plus:
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Héros qu'au milieu des allarmes.
De ton trône aggrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts, Tu répands les bienfaits;
Tu sais récompenser jusqu'aux Muses critiques.
Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres Satyriques,
Propres à relever les sottises du tems,
Nous sommes un peu nés pour être mécontens.
Notre Muse, souvent paresseuse & stérile,
A besoin pour marcher de colère & de bile.
Notre style languit dans un remercîment;
Mais, GRAND ROI, nous savons nous plaindre élégamment.
O! que si je vivois sous les regnes sinistres,
De ces Rois nés valets de leurs propres Ministres,

Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne prêtoient que leur nom;
Que ſans les fatiguer d'une louange vaine,
Aiſément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais toujours ſous ton règne il faut ſe récrier:
Toujours les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à T'admirer ma critique forcée,
N'a plus en écrivant de maligne penſée;
Et mes chagrins ſans fiel, & preſqu'évanouis,
Font grace à tout le ſiècle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.
La licence par-tout règne dans les écrits.
Déjà le mauvais ſens reprenant ſes eſprits,
Songe à nous redonner des Poèmes Épiques,
S'empare des Diſcours mêmes Académiques.
Perrin a de ſes vers obtenu le pardon,
Et la Scène Françoiſe eſt en proie à Pradon.
Et moi, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de tes faits le pénible volume;
Et ma Muſe occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que Toi.
Tu le ſais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moi l'effet d'une ame intéreſſée.
Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zèle impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que Toi. le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à louer au ſein de la Satyre:
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,

Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords légitime,
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me semble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
N'impute mes transports à ma reconnoissance;
Et que par tes présens mon vers décrédité,
N'ait moins de poids pour Toi dans la postérité.
Toutefois je sais vaincre un remords qui Te blesse :
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger!
Ah! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie :
Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
Horace, tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son temps, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius,
Qui, d'affronts immortels, couvrit Tigellius,
Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble Écrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour Toi je suis prêt d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déjà mon vers coule à flots précipités,

Quand j'entends le lecteur, qui me crie: Arrêtez,
Horace eut cent talens; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bisarre:
Vous passez en audace & Perse & Juvénal;
Mais sur le ton flatteur Pinchêne est votre égal.
A ce discours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre;
Et sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire & je me tais.

EPITRE IX.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY,

SECRETAIRE D'ÉTAT.

Cette Epître contient l'éloge du Vrai. *L'Auteur y fait voir que* rien n'eſt plus beau que le Vrai, *& que* le Vrai eſt ſeul aimable. *Le Poète a fait briller ici tout ſon génie ; & il a ſu réunir en cette pièce tout le ſublime de la Morale, avec toute la douceur de la Poëſie. Elle a été compoſée au commencement de l'année 1675.*

DANGEREUX ennemi de tout mauvais Flatteur,
Seignelay, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre juſqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte louange,
Auſſi-tôt ton eſprit, prompt à ſe révolter,
S'échappe, & rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles ;
Qui, dans un vain ſonnet, placés au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux ;
Et fiers du haut étage, où la Serre les loge,
Avalent ſans dégoût le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix,

Non que tu ſois pourtant de ces rudes eſprits,
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte.
Tu ſouffres la louange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un Auteur, novice à répandre l'encens,
Souvent à ſon Héros dans un biſarre ouvrage,
Donne de l'encenſoir au travers du viſage;
Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincère.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre père,
Seignelay, quelque Auteur, d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zèle pour ſon Roi, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mécène,
Le comparoit au fils de Pélée & d'Alcmène:
Ses yeux, d'un tel diſcours foiblement éblouis,
Bientôt dans ce Tableau reconnoîtroient LOUIS,
Et glaçant d'un regard la Muſe & le Poète,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrete.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui:
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me ſert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade:
Si dans cet inſtant même, un feu ſéditieux

Fait bouillonner mon ſang & pétiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le vrai: le vrai ſeul eſt aimable;
Il doit régner par tout, & même dans la fable;
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
  Sais-tu pourquoi mes vers ſont lus dans les Provinces,
Sont recherchés du peuple, & reçus chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux:
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure:
Mais c'eſt qu'en eux le vrai, du menſonge vainqueur,
Par-tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur;
Que le bien & le mal y ſont priſés au juſte;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguſte;
Et que mon cœur, toujours conduiſant ſon eſprit,
Ne dit rien aux lecteurs, qu'à ſoi-même il n'ait dit.
Ma penſée, au grand jour, par-tout s'offre & s'expoſe;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque choſe.
C'eſt par-là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt-là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, miroir d'amours, amitiés, amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoutien,
Et qui parlant beaucoup, ne diſent jamais rien.

Mais peut-être enivré des vapeurs de ma Muſe,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuſe.
Ceſſons de nous flatter : il n'eſt eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par-là le plus ſincère aſſez ſouvent déplaît.
Rarement un eſprit oſe être ce qu'il eſt.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'eſt pas ſans eſprit ; mais né triſte & peſant,
Il veut-être folâtre, évaporé, plaiſant :
Il s'eſt fait de ſa joie une loi néceſſaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaît ſans étude & ſans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue ſans fard
A peine du filet encor débarraſſée,
Sait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toujours fade, ennuyeux, languiſſant,
Mais la nature eſt vraie, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire & qu'on aime.
Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même,
Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable ;
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois, devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur :

Il ne veut plus parler que de rime & de prose:
Des Auteurs décriés il prend en main la cause:
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers;
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un Original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.
C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut longtemps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace, un bouffon odieux,
A table nous fait rire, & divertit nos yeux;
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre:
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre,
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté:
Le vice toujours sombre aime l'obscurité:
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé;
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoissoit point la ruse & l'imposture:
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encor arrangeant les discours,

N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours.
Mais ſitôt qu'aux humains, faciles à ſéduire,
L'abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,
La molleſſe amena la fauſſe vanité :
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté,
Pour éblouir les yeux la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe inſolente :
L'or éclata partout ſur les riches habits :
On polit l'émeraude, on tailla le rubis :
Et la laine & la ſoie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta ſur des patins ;
La coquette tendit ſes lacs tous les matins :
Et mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foi.
Le Courtiſan n'eut plus de ſentiment à ſoi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
On vit par-tout régner la baſſe flatterie.
Le Parnaſſe ſur-tout, fécond en impoſteurs,
Diffama le papier par ſes propos menteurs.
De-là vint cet amas d'Ouvrages mercenaires,
Stances, odes, ſonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le Héros paſſe pour ſans pareil ;
Et, fût-il louche & borgne, eſt réputé ſoleil.
Ne crois pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille ſans raiſon fruſtrer tout l'univers :
La louange agréable eſt l'ame des beaux vers,

Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle ſoit
vraie,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux l'on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues;
Décrire ton eſprit, ami de la raiſon;
Ton ardeur pour ton Roi, puiſée en ta maiſon;
A ſervir ſes deſſeins, ta vigilance heureuſe;
Ta probité ſincère, utile, officieuſe.
Tel, qui haît à ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ſes véritables traits.
Condé même, Condé, ce Héros formidable,
Et non moins qu'aux Flamands, aux Flatteurs re-
doutable,
Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit pinceau
Traçoit de ſes exploits le fidèle tableau:
Et dans Senef en feu contemplant ſa peinture,
Ne déſavouroit pas Malherbe, ni Voiture.
Mais malheur au Poëte inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier: *Premier Prince du monde,*
Courage ſans pareil, lumière ſans ſeconde:
Ses vers jettés d'abord, ſans tourner le feuillet,
Iroient dans l'anti chambre amuſer Pacolet,

PRÉFACE.

Je ne ſais ſi les trois nouvelles Epîtres que je donne ici au Public auront beaucoup d'approbateurs; mais je ſais bien que mes cenſeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique: car tout y eſt extrêmement haſardé. Dans le premier de ces trois Ouvrages, ſous prétexte de faire le procès à mes derniers vers, je fais moi-même mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le ſecond, je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes très-baſſes & très-petites; & dans le troiſieme, je décide hautement du plus grand & du plus important point de la religion, je veux dire de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces cenſeurs, pour attaquer en moi, le poète orgueilleux, le villageois groſſier & le théologien téméraire. Quelque fortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme réſolution que j'ai priſe il y a long-temps, de ne rien répondre, au moins ſur le ton ſérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes Epîtres ſont mauvaiſes, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes; & ſi

elles ſont bonnes, tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaiſes. Le public n'eſt pas un juge qu'on puiſſe corriger, ni qui ſe règle par les paſſions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces écrits qui ſe font ordinairement contre des Ouvrages où l'on court, ne ſervent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le mérite. Il eſt de l'eſſence d'un bon livre d'avoir des cenſeurs; & la plus grande diſgrace qui puiſſe arriver à un écrit qu'on met au jour, ce n'eſt pas que beaucoup de gens en diſent du mal, c'eſt que perſonne n'en diſe rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epîtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'eſprit & de lumière. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule, les deux autres me paroiſſant trop frivoles pour être préſentées au grand jour de limpreſſion avec un Ouvrage ſi ſérieux. Mais des amis très-ſenſés m'ont fait comprendre que ces deux Epîtres, quoique dans le ſtyle enjoué, étoient pourtant des Epîtres morales, où il n'étoit rien enſeigné que de vertueux: qu'ainſi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diverſité agréable; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens ſouhai-

tant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvois pas, avec bienséance, me dispenser de leur donner une si légère satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, & on les trouvera rassemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété qui peut-être ne se soucieront guères de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la dernière, savoir celle qui traite de l'Amour de Dieu; & que non-seulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne lisent que celle-là, mais que je me sens quelquefois moi-même en des dispositions d'esprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul ouvrage, qui vraisemblablement sera la dernière pièce de poësie qu'on aura de moi: mon génie pour les vers commençant à s'épuiser, & mes emplois historiques ne me laissant guères le temps de m'appliquer à chercher & à ramasser des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Néantmoins, avant que de finir cette Préface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matière de théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon Epître soit fort infaillible, & appréhenderont qu'en voulant les conduire, je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent plus sû-

rement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lu plusieurs fois cette Epître à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Pères de l'Oratoire & de Jésuites très-célèbres, qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la doctrine très saine & très-pure. Que beaucoup de Prélats illustres, à qui je l'ai récitée, en ont jugé comme eux. Que Monseigneur l'Evêque de Meaux (1), *c'est-à-dire, une des plus grandes lumières qui aient éclairé l'Eglise dans les derniers siècles, a eu long-temps mon ouvrage entre les mains, & qu'après l'avoir lu & relu plusieurs fois, il m'a non-seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce saint Archevêque* (2), *dans le Diocèse duquel j'ai le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naissance, que le plus grand Roi de l'univers, par un choix visiblement inspiré du Ciel, a donné à la ville capitale de son royaume, pour assurer l'innocence & détruire l'erreur, Monseigneur l'Archevêque de Paris en un mot, a*

---

(1) M. *l'Evêque de Meaux.* Jacques-Bénigne Bossuet.

(2) *Ce saint Archevêque.* Louis-Antoine de Noailles, Archevêque de Paris, ensuite Cardinal.

bien daigné examiner ſoigneuſement mon Epître, & a eu même la bonté de me donner ſur plus d'un endroit des conſeils que j'ai ſuivis, & m'a enfin accordé auſſi ſon approbation, avec des éloges dont je ſuis également ravi & confus (1).

Au reſte (2), *comme il y a des gens qui ont publié que mon Epître n'étoit qu'une vaine dé-*

---

(1) *Dont je ſuis également ravi & confus.* Dans la première édition de cette Préface, qui parut en 1665, l'Auteur la finiſſoit par ce petit article, qu'il ſupprima dans l'édition ſuivante, & que je rapporte ici pour ne rien dérober à la poſtérité de ce que nous avons de lui.

„Je croyois n'avoir plus rien à dire au Lecteur. „Mais dans le temps même que cette Préface étoit „ſous la preſſe, on m'a apporté une miſérable Épître en vers, que quelque impertinent a fait imprimer, & qu'on veut faire paſſer pour mon Ouvrage „ſur l'Amour de Dieu. Je ſuis donc obligé d'ajouter cet article, afin d'avertir le Public, que je n'ai „fait d'Épitre ſur l'Amour de Dieu, que celle qu'on „trouvera ici, l'autre étant une pièce fauſſe & incomplette, compoſée de quelques vers qu'on „m'a dérobés & de pluſieurs qu'on m'a ridiculement prêtés, auſſi-bien que les notes téméraires „qui y ſont.

(2) *Au reſte, &c.* L'auteur ajouta cet article dans l'édition de 1701.

clamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun homme eût jamais avancé, je veux bien, pour l'intérêt de la vérité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la langue & dans les termes qu'on la soutient en plus d'une école. La voici: Attritio gehennæ metu sufficit, etiam sine ullâ Dei dilectione, & sine ullo ad Deum offensum respectu; quia talis honesta & supernaturalis est.

C'est cette proposition que j'attaque & que je soutiens fausse, abominable, & plus contraire à la vraie religion, que le Luthéranisme ni le Calvinisme. Cependant je ne crois pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenue depuis peu, & qu'on ne l'ait même insérée dans quelques catéchismes, en des mots fort approchant des termes latins que je viens de rapporter.

EPITRE X.

A MES VERS.

L'Auteur avoit une grande prédilection pour cette pièce, & il l'appelloit ordinairement ses inclinations. *Il la composa en l'année 1690, pour fermer la bouche à une infinité de vils rimeurs, qui avoient osé censurer ses Ouvrages, & particulièrement sa Satyre X, contre les Femmes. L'idée en est prise d'une Epître d'Horace, qui est la XX du Livre II.*

J'AI beau vous arrêter, ma remontrance est vaine :
Allez, partez, MES VERS, dernier fruit de ma veine ;
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour ;
Et déjà chez Barbin, ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains & foibles enfans dans ma vieillesse nés,
Vous croyez sur les pas de vos heureux ainés,
Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces ;
Et par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
Mais perdez cette erreur, dont l'appas vous amorce,
Le temps n'est plus, MES VERS, où ma Muse en sa force,

Du Parnasse François formant les nourrissons,
De si riches couleurs habilloit ses leçons.
Quand mon esprit poussé d'un courroux légitime,
Vint devant la raison plaider contre la rime;
A tout le genre humain sut faire le procès,
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès;
Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage,
Qui ne se déridât en lisant mon Ouvrage;
Et qui pour s'égayer souvent dans ses discours,
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans,
Cessez de présumer, dans vos folles pensées,
MES VERS, de voir en foule, à vos rimes glacées,
Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés.
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés!
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Exciter du public les justes moqueries;
Et leur Auteur jadis à Regnier préféré,
A Pinchêne, à Linière, à Perrin comparé,
Vous aurez beau crier: *O vieillesse ennemie?*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie?
Vous n'entendrez par-tout qu'injurieux brocards,
Et sur vous & sur lui, fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on? Quelle fougue indiscrète
Ramène sur les rangs encor ce vain Athlète?

Quels pitoyables vers! quel ſtyle languiſſant!
Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant,
De peur que tout-à-coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe, en tombant, ſon maître ſur l'aréne.
Ainſi s'expliqueront nos cenſeurs ſourcilleux;
Et bientôt vous verrez mille Auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles;
Traiter tout noble mot de terme haſardeux,
Et dans tous vos diſcours, comme monſtres hideux,
Huer la métaphore & la métonymie,
(Grands mots que Pradon croit des termes de chymie):
Vous ſoutenir qu'un lit ne peut être effronté:
Que nommer la luxure eſt une impureté.
En vain contre ce flot d'averſion publique,
Vous tiendrez quelque temps ferme ſur la boutique,
Vous irez à la fin honteuſement exclus,
Trouver au magaſin Pirame & Régulus,
Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
Les méditations de Buzée & d'Hayneuve;
Puis, en triſtes lambeaux ſemés dans les marchés,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés.
Mais quoi, de ces diſcours, bravant la vaine attaque,
Déjà comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez, à grands pas chez la poſtérité,
Courir, marqués au coin de immortalité,

Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enivre ;
Montrez-vous, j'y consens : mais du moins, dans mon livre,
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'est-là qu'à la faveur de vos frères chéris,
Peut-être enfin soufferts comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
Que si mêmes un jour le lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, MES VERS, avec usure,
De vôtre Auteur alors faites-lui la peinture ;
Et sur-tout, prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir & si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites, que harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs ;
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez foible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, MES VERS, alors vous importune,

Pour ſavoir mes parens, ma vie & ma fortune,
contez-lui, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un pere Greffier, né d'aïeux Avocats;
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit ſeize ans après à pleurer mon vieux père;
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon ſeul génie en marchant ſecondé,
Studieux amateur & de Perſe & d'Horace,
Aſſez près de Regnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe:
Que par un coup du ſort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſus, prenant l'eſſor par des routes nouvelles,
Élever aſſez haut mes poëtiques aîles;
Que ce Roi, dont le nom fait trembler tant de Rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ſes exploits:
Que plus d'un Grand m'aima juſques à la tendreſſe;
Que ma vue, à Colbert, inſpiroit l'allégreſſe;
Qu'aujourd'hui même encor de deux ſens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli,
Plus d'un héros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon aſtre étonnant,
Marquez bien cet effet encor plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toujours ſa place;
Que de tant d'Écrivains de l'école d'Ignace,
Étant, comme je ſuis, ami ſi déclaré,
Ce *Docteur* toutefois ſi craint, ſi réveré,
Qui contre eux de ſa plume épuiſa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.
Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,

Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez jusqu'où l'Aurore en naissant voit l'Hydaspe,
Chercher pour l'y graver le plus précieux jaspe.
Sur-tout, à mes rivaux, sachez bien l'étaler.
  Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler:
Déjà plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte,
Il vient pour vous chercher. C'est lui: j'entends sa voix.
Adieu, mes vers, adieu pour la dernière fois.

EPITRE XI.

A MON JARDINIER.

Dans cette Epître l'Auteur s'entretient avec son Jardinier, & par des discours proportionnés aux connoissances d'un villageois, il lui explique les difficultés de la Poésie, & la peine qu'il y a sur-tout d'exprimer noblement & avec élégance, les choses les plus communes & les plus sèches. De-là il prend occasion de lui démontrer que le travail est nécessaire à l'homme pour être heureux. Cette Epître fut composée en 1695, Horace a aussi adressé une Epître à son Fermier, c'est la quatorzième du premier Livre.

LABORIEUX valet du plus commode maître,
Qui, pour te rendre heureux ici-bas, pouvoit naître:
Antoine, Gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if & le chèvre-feuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de la Quintinie;
O! que de mon esprit triste & mal ordonné,
Ainsi que de ce champ, par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines!
Mais parle: raisonnons. Quand du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,

Et

Et rends tout mon Jardin à tes loix ſi docile;
Que dis-tu, de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baiſſant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles en l'air par élans envolées,
Effrayer les oiſeaux perchés dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point, qu'agité du Démon,
Ainſi que ce couſin des quatre Fils-Aimon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine, en marchant, quelque endroit du grimoire?
Mais non: tu te ſouviens qu'au village, on t'a dit
Que ton maître eſt nommé, pour coucher par écrit
Les faits d'un Roi plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France,
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur,
Peut-être en ce moment, il prend Mons & Namur.
Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe démène, & ſ'uſe le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes inſenſées,
Un bizarre portrait de ſes folles penſées?
Mon Maître, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines fornettes,
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui falloit toujours, comme moi, ſ'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ces puits ſans relâche tirée,

De ce fable étancher la foif démefurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'eft toi.
O! que tu changerois d'avis & de langage,
Si deux jours feulement libre du jardinage,
Tout-à-coup devenu Poëte & bel efprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit,
Qui dît, fans f'avilir, les plus petites chofes;
Fît des plus fecs chardons, des œillets & des rofes;
Et fût même au difcours de la rufticité,
Donner de l'élégance & de la dignité:
Un Ouvrage, en un mot, qui jufte en tous fes termes,
Sût plaire à Daguefleau, fût fatisfaire Termes:
Sût, dis-je, contenter en paroîffant au jour,
Ce qu'ont d'efprits plus fins & la Ville & la Cour.
Bientôt de ce travail revenu fec & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me laffer à chercher des vifions cornues;
Et pour lier des mots fi mal f'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.
Approche donc, & viens; qu'un pareffeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eft que fatigue & que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet & gêné,
Eft, dans le repos même, au travail condamné;
La fatigue l'y fuit. C'eft en vain qu'aux Poëtes,

Les neuf trompeuſes Sœurs, dans leurs douces re-
traites,
Promettent du repos ſous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence auſſi-tôt, la rime, la céſure,
La riche expreſſion, la nombreuſe meſure,
Sorcières, dont l'amour ſait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les lauriers haleter les Orphées.
Leur eſprit toutefois ſe plaît en ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soutient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche indolence eſclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe,
Tous les honteux plaiſirs, enfans de la molleſſe,
Uſurpent ſur ſon ame un abſolu pouvoir:
De monſtrueux déſirs les viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les remords,
Er bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique, & les goutes cruelles,

Guénaud, Rainſant, Brayer, preſque auſſi triſtes
qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous ſ'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ſes gênes,
Lui font ſcier des rocs, lui font fendre des chênes;
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active & vigilante,
Eſt, parmi les travaux, moins laſſe & plus contente,
Que la richeſſe oiſive au ſein des voluptés,
Je te vais ſur cela prouver deux vérités:
L'une, que le travail, aux hommes néceſſaire,
Fait leur félicité, plutôt que leur miſère;
Et l'autre, qu'il n'eſt point de coupable en repos:
C'eſt ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suis-mois donc. Mais je vois ſur ce début de
prône,
Que ta bouche déjà ſ'ouvre large d'une aune;
Et que les yeux fermés tu baiſſes le menton.
Ma foi, le plus ſûr eſt de finir ce ſermon.
Auſſi-bien j'apperçois ces melons qui t'attendent;
Et ces fleurs qui là bas entre elles ſe demandent,
S'il eſt fête au village, & pour quel Saint nouveau
On les laiſſe aujourd'hui ſi long-temps manquer
d'eau.

EPITRE XII.

A MONSIEUR L'ABBE RENAUDOT.

Le ſujet de cette Epître eſt l'Amour de Dieu. *Le deſſein de l'Auteur, eu traitant cette matière, a été de faire voir que la poéſie, que bien des perſonnes regardent comme un amuſement frivole, peut traiter les ſujets les plus relevés. En effet, le Poète ſoutient ici les ſentimens de la plus ſaine théologie ſur l'Amour de Dieu, avec une vigueur & une nobleſſe digne de ſon ſujet.*

Docte Abbé, tu dis vrai, l'homme au crime attaché,
En vain, ſans aimer Dieu, croit ſortir du péché.
Toutefois, n'en déplaiſe au tranſports frénétiques
Du fougueux Moine, auteur de troubles Germaniques,
Des tourmens de l'enfer la ſalutaire peur
N'eſt pas toujours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords ſans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rend encor plus haïſſable,
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient ſouvent de la grace, en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur ſe rendre la plus forte,
Et pour ſe faire ouvrir, déjà frappe à la porte.
Si le pécheur pouſſé de ce ſaint mouvement,
Reconnoiſſant ſon crime, aſpire au ſacrement,

Souvent Dieu, tout à coup, d'un vrai zèle l'enflamme ;
Le Saint-Esprit revient habiter en son ame,
Y convertit enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la sagesse suprême,
Pour chasser le Démon se sert du Démon même.
Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint & regarde Dieu comme un tyran sevère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas :
En vain la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un Prêtre il court décharger sa mémoire :
Vil esclave, toujours sous le joug du péché,
Au Démon qu'il redoute, il demeure attaché,
L'amour essentiel à notre pénitence,
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoique l'ignorance enseigne sur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher, la peur nous dispose & nous aide ;
Mais il ne vient jamais que l'amour ne succède,
Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
Confesseurs insensés, ignorans séducteurs,
Qui pleins de vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite,
Justifie à coup sûr tout pécheur allarmé,
Et que sans aimer Dieu l'on peut en être aimé.
Quoi donc, cher RENAUDOT, un Chrétien effroyable,
Qui jamais servant Dieu, n'eut d'objet que le Diable,
Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits

Par des formalités gagner le paradis ;
Et parmi les Élus dans la gloire éternelle,
Pour quelques facremens reçus fans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantés
Son ennémi mortel affis à fes côtés !
Peut-on fe figurer de fi folles chimères ?
On voit pourtant, on voit des Docteurs même auftères,
Qui les femant par-tout, f'en vont pieufement
De toute piété faper le fondement ;
Qui, le cœur infecté d'erreurs fi criminelles,
Se difent, hautement les purs, les vrais fidèles ;
Traitant d'abord d'impie & d'hérétique affreux,
Quiconque ofe pour Dieu fe déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais Chrétiens gémiffent :
Prêts à la repouffer les plus hardis molliffent ;
Et voyant contre Dieu le Diable accrédité,
N'ofent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous auffi ? Non, fans peur, fur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui, je vous le foutiens, il feroit moins affreux,
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
Et qui règle à fon gré le ciel, la terre, & l'onde ;
Qu'en avouant qu'il eft, & qu'il fut tout former,
D'ofer dire qu'on peut lui plaire fans l'aimer.
Un fi bas, fi honteux, fi faux Chriftianifme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganifme ;
Et chérir les vrais biens, fans en favoir l'auteur,
Vaut mieux que, fans l'aimer, connoître un Créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur fi fainte,

Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,
Je n'entends point ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joie & de raviſſement,
Qui ſont des bienheureux la juſte récompenſe,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fécond en ſaints déſirs,
N'y produit pas toujours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a, ne le ſait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas, qui ſincérement aime ;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent myſtique,
Au milieu des péchés, tranquille fanatique,
Du plus parfait amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſéder Dieu dans les bras du Démon.
Voulez-vous donc ſavoir, ſi la foi, dans votre ame,
Allume les ardeurs d'une ſincère flamme ;
Conſultez-vous vous-même. A ſes règles ſoumis,
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos ennemis :
Combattez-vous vos ſens, domptez-vous vos foibleſſes ?
Dieu, dans le pauvre, eſt-il l'objet de vos largeſſes ?
Enfin dans tous ſes points pratiquez-vous ſa loi ?
Oui, dites-vous : Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'amour que je demande.*
Faites-le donc, & ſûr qu'il veut nous ſauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve :
Marchez, courez à lui : qui le cherche, le trouve,
Et plus de votre cœur il paroît ſ'écarter,

Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais ne soutenez point cet horrible blasphême,
Qu'un sacrement reçu, qu'un Prêtre, que Dieu même,
Quoique vos faux Docteurs osent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit, puissent vous dispenser.
Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame chrétienne,
Diront ces grands Docteurs, l'amour de Dieu survienne,
Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver,
De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole?
O le bel argument, digne de leur école!
Quoi! dans l'amour divin, en nos cœurs allumé,
Le vœu du sacrement n'est il pas renfermé?
Un Païen converti, qui croit un Dieu suprême,
Peut-il être Chrétien qu'il n'aspire au baptême?
Ni le Chrétien en pleurs être vraiment touché,
Qu'il ne veuille à l'Église avouer son péché?
Du funeste esclavage où le Démon nous traîne,
C,est le sacremeut seul qui peut rompre la chaîne:
Aussi l'amour d'abord y court avidement:
Mais lui-même, il en est l'ame & le fondement.
Lorsqu'un pécheur ému d'une humble repentance,
Par les degrés prescrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer?
Le seul amour manquant ne peut point s' excuser.
C'est par lui que dans nous la grace fructifie:
C'est lui qui nous ranime, & qui nous vivifie:
Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien;
Et sans lui, foi, vertus, sacremens, tout n'est rien.
A ces discours pressans que sauroit-on répondre?
Mais approchez: je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc: quand nous sommes absous,

Le Saint-Efprit eft il, ou n'eft-il pas en nous?
S'il eft en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même,
Ne nous échauffer point de fon amour fuprême?
Et s'il n'eft pas en nous, Satan, toujours vainqueur,
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaiffe;
Et n'allez point, pour fuir la raifon qui vous preffe,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un criminel la peur feule a formé.
L'ardeur qui juftifie & que Dieu nous envoie,
Quoiqu'ici bas fouvent inquiète & fans joie,
Eft pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
Dont brûle un bienheureux dans l'éternel féjour.
Dans le fatal inftant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre ame foit remplie:
Et Dieu fourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs fyllogifmes;
Et ne prétendez plus par vos confus fophifmes,
Pouvoir encore, aux yeux du fidèle éclairé,
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.
Apprenez que la gloire, où le ciel nous apelle,
Un jour, des vrais enfans, doit couronner le zèle,
Et non les froids remords d'un efclave craintif,
Où crut voir Abelli quelque amour négatif.
Mais quoi! j'entends déjà plus d'un fier Scholaftique,
Qui me voyant ici fur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces points facrés,
Curieux me demande, où j'ai pris mes degrés;
Et fi, pour m'éclairer fur ces fombres matières,
Deux cents Auteurs extraits m'ont prêté leurs lumieres.
Non. Mais pour décider, que l'homme, qu'un Chrétien
Eft obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,

Qui nous vint par sa mort donner un second être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral?
Avoir extrait Gamache, Isambert & du Val?
Dieu dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains Docteurs encor, ô prodige honteux!
Oseront nous en faire un problême douteux!
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathême,
L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même!
Et par un dogme faux, dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrétien rayer la charité!
Si j'allois consulter chez eux le moins sévère,
Et lui disois : Un fils doit-il aimer son père?
Ah! peut-on en douter, diroit-il brusquement.
Et quand je leur demande en ce même moment :
L'homme, ouvrage d'un Dieu, seul bon & seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu son père véritable?
Le plus rigide Auteur n'ose le décider,
Et craint en l'affirmant de se trop hasarder.
Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La figure bizarre, & pourtant assez vive,
Que je fus l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
Au sujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entr'eux m'insulta, sur ce que j'osai dire,
Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du-moins un amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, est un pur Calvinisme.
O ciel! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant réprouvé! Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivans & les morts;
Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse,
Séparera des boucs la troupe pécheresse;
A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.

Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infame:
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme.
Malheureux, qui soutins que l'homme dût m'aimer;
Et qui sur ce sujet trop promt à déclamer.
Prétendis, qu'il falloit, pour fléchir ma justice,
Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
De quelque ardeur pour moi sentît les mouvemens,
Et gardât le premier de mes commandemens.
Dieu. si je vous en croi, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé:
Venez, vous dira-t-il, venez mon bien-aimé:
Vous, qui dans les détours de vos raisons subtiles
Embarrassant les mots d'un des plus saints Conciles,
Avez délivré l'homme, ô l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer son Créateur,
Entrez au ciel: venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les Anges.
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je croi, sans l'offenser:
O! que pour vous mon cœur moins dur & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, hélas! parlé comme ma bouche!
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ce douceurs objet fort surprenant,
Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine,
Vous pourriez, sans rougeur, & sans confusion,
Soutenir l'amertume, & la dérision.

L'audace du Docteur, par ce discours, frappée,
Demeura sans réplique à ma prosopopée.
Il sortit tout à-coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce,
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

De l'Imprimerie de P. Bourdeaux.

OEUVRES

DE

MONSIEUR

BOILEAU DESPRÉAUX.

TOME II.

A BERLIN 1785.
CHEZ FRÉDÉRIC MAURER.

OEUVRES

DE

M. BOILEAU

DESPRÉAUX.

TOME SECOND.

AVERTISSEMENT

SUR

L'ART POETIQUE.

C'EST à M. Despréaux principalement que la France est redevable de cette justesse & de cette solidité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons Ecrivains. Ce sont ses premieres productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par sa critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vue il forma le dessein de composer un Art Poétique.

Le célebre M. Patru, à qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fût possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les regles générales de la poésie, à l'exemple d'Horace; mais pour les regles particulieres, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en vers françois; & il eut assez mauvaise opinion de notre poésie, pour la croire incapable de se soutenir dans des matieres aussi séches que le sont de simples préceptes.

Néanmoins les difficultés que ce judicieux Critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre Poëte, ne servirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de son entreprise. Il commença dès-lors à travailler à son Art Poétique, & quelque temps après il en alla réciter le commencement à son ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matiere, changea de sentiment, & l'exhorta bien sérieusement à continuer.

L'Art Poétique passe communément pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choses principalement le rendent considérable: la difficulté de l'entreprise, la beauté des vers, & l'utilité de l'ouvrage.

On peut même lui donner une autre louange que sa modestie lui faisoit rejetter: c'est qu'il y a plus d'ordre dans sa Poétique que dans celle d'Horace; & qu'il est entré bien plus avant que cet ancien dans le détail des regles de la poésie,

---

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier Chant, l'Auteur donne des regles générales pour la poesie ; mais ces regles n'appartiennent point si proprement à cet art, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écriture. Une courte digression renferme l'histoire de la poésie françoise, depuis Villon jusqu'à Malherbe.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur,
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du ciel l'influence secrete,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, & Pégase est rétif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carriere épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer;
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit & vos forces.
La Nature fertile en esprits excellens,

Sait entre les auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme:
L'autre d'un trait plaiſant aiguiſer l'épigramme.
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.
Mais ſouvent un eſprit, qui ſe flatte & qui s'aime,
Méconnoît ſon génie, & s'ignore ſoi-même.
Ainſi tel autrefois qu'on vit avec Faret,
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix inſolente,
Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante,
Et pourſuivant Moïſe au travers des déſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les mers.
Quelque ſujet qu'on traite ou plaiſant ou ſublime,
Que toujours le bon ſens s'accorde avec la rime:
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr;
La rime eſt une eſclave & ne doit qu'obéir.
Lorſqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'eſprit à la trouver aiſément s'habitue.
Au joug de la raiſon ſans peine elle fléchit,
Et loin de la gêner, la ſert & l'enrichit.
Mais lorſqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la ratraper, le ſens court après elle.
Aimez donc la raiſon. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leurs prix.
La plupart emportés d'une fougue inſenſée,
Toujours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs vers monſtrueux,

S'ils penſoient ce qu'un autre a pu penſer comme
eux.
Evitons ces excès. Laiſſons à l'Italie,
De tous ces faux brilians l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon ſens: mais pour y parvenir,
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe noie.
La raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voie.
Un auteur, quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face:
Il me promene après de terraſſe en terraſſe.
Ici s'offre un perron; là regne un corridor:
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or.
Il compte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales.
Je ſaute vingt feuillets pour en trouver la fin;
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance ſtérile;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant:
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſait ſe borner, ne ſut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un
pire.
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'être long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé: mais ſa muſe eſt trop
nue.

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux: il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui dans ses vers sait d'une voix légere,
Passer du grave au doux, du plaisant au févere!
Son livre aimé du ciel, & chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoique vous écriviez, évitez la bassesse:
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté,
On ne vit plus en vers que pointes triviales:
Le Parnasse parla le langage des halles:
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc & du bourgeois passa jusques aux princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée;
Distingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage;

Et laiſſons le burleſque aux plaiſans du pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi ſur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharſale, entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agréable ſans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;
Ayez pour la cadence une oreille ſévere,
Que toujours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La rime, au bout des mots aſſemblés ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon ſut le premier, dans ces ſiecles groſſiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades;
A des refrains réglés aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à ſa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin.

Mais sa muse, en françois, parlant grec & latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence:
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux regles du devoir.
Par ce sage Ecrivain, la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix; & ce guide fidele,
Aux auteurs de ce temps sert encor de modele,
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussi-tôt commence à se détendre;
Et de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits, dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées:
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette, ou plus pure:
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Sur-tout, qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme:
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vîtesse:
Un style si rapide. & qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arene,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promene,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrein fangeux.
Hâtez-vous lentement; & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, & le repolissez:
Ajoutez quelquefois & souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pieces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant,

N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un févere critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sinceres,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur,
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loüe.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier:
Chaque vers qu'il entend, le fait extasier.
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse:
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse:
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés:
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés:
Il réprime de mots l'ambitieuse emphase:
Ici le sens le choque; & plus loin c'est la phrase:
Votre construction semble un peu s'obscurcir:
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers, un auteur intraitable,
A les

A les protéger tous ſe croit intéreſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah! Monſieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid;
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel en droit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire
Ainſi toujours conſtant à ne point ſe dédire;
Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant à l'entendre il chérit la critique:
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flatter,
N'eſt rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Auſſitôt il vous quitte, & content de ſa muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuſe;
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots auteurs,
Notre ſiecle eſt fertile en ſots admirateurs;
Et ſans ceux que fournit la ville & la province,
Il en eſt chez le duc, il en eſt chez le prince,
L'ouvrage le plus plat a chez les courtiſans,
De tout temps rencontré de zélés partiſans;
Et, pour finir enfin par un trait de ſatyre,
Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

CHANT II.

Dans ce ſecond Chant, & dans le troiſieme, notre Auteur explique le détail de la poeſie françoiſe, & donne le caractere & les regles particulieres de chaque poëme. Le ſecond Chant eſt employé à décrire l'Idylle ou l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, le Sonnet, l'Epigramme, le Rondeau, la Ballade, le Madrigal, la Satyre & le Vaudeville. L'Auteur a ſu varier ici ſon ſtyle avec tant d'art & tant d'habilité, qu'en parcourant toutes les différentes eſpeces de poéſies, il emploie précisément le ſtyle qui convient à chaque eſpece en particulier.

TELLE qu'une bergere, au plus beau jour de fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens:
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.
Son ton ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille,
Mais ſouvent dans ce ſtyle un rimeur aux abois,
Jette-là, de dépit la flûte & le hautbois;

Et follement pompeux dans ſa verve indiſcrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roſeaux,
Et les Nymphes, d'effroi, ſe cachent ſous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en ſon langage,
Fait parler ſes bergers comme on parle au village.
Ses vers plats & groſſiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard, ſur ſes *Pipeaux ruſtiques*,
Vient encor fredonner ſes Idylles gothiques;
Et changer ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierrot & Phylis en Toinon.
Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art ſans baſſeſſe un auteur peut deſcendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaiſirs de l'amour vanter la douce amorce,
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un conſul la campagne & les bois.
Telle eſt de ce poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,

La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait les cheveux épars gémir ſur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la triſteſſe,
Flatte, menace, irrite, appaiſe une maîtreſſe.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs, dont la muſe forcée
M'entretient de ſes feux, toujours froide & glacée;
Qui s'affligent par art, & fous de ſens raſſis,
S'érigent pour rimer, en amoureux tranſis:
Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes vaines.
Ils ne ſavent jamais, que ſe charger de chaînes;
Que bénir leurs martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereller les ſens & la raiſon.
Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle;
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elégie.
L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Piſe elle ouvre la barriere,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriere;
Mene Achille tremblant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:

Elle peint les festins. les danses & les ris;
Vante un baiser cueilli sur les levres d'Iris,
Qui mollement résiste, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard.
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phleg-
matique,
Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue;
Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jours ce Dieu bisarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix;
Voulut, qu'en deux quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite, six vers artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Sur-tout de ce poëme il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre & la cadence:
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un Sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;

Et cet heureux phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte, auſſi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait, de chez Sercy, qu'un ſaut chez l'épicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toujours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tout plus borné,
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers attirées,
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement,
La faveur du public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe.
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La Tragédie en fit ſes plus cheres délices.
L'Elégie en orna ſes douloureux caprices.
Un héros ſur la ſcene eut ſoin de s'en parer,
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la pointe, encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toujours deux viſages divers.
La proſe la reçut auſſi bien que les vers.
L'Avocat au Palais en hériſſa ſon ſtyle,
Et le docteur en chaire en ſema l'Evangile.
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux;
Et dans tous ces écrits la déclarant infame,

Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme,
Pourvu que ſa fineſſe, éclatant à propos,
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſerent.
Toutefois à la cour les Turlupins reſterent;
Inſipides plaiſans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannés.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une muſe un peu fine,
Sur un mot en paſſant ne joue & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès.
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole,
Aiguiſer par la queue une Epigramme folle.
  Tout poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La Ballade, aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
  Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.
  L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir:
Aux vices des Romains préſenta le miroir;
Vengea l'humble vertu de la richeſſe altiere,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litiere.
Horace à cette aigreur mêla ſon enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni ſot impunément:
Et, malheur à tout nom qui propre à la cenſure,
Put entrer dans un vers ſans rompre la meſure,

Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés.
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux, pâles adulateurs;
Ou que poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline:
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.
De ces maîtres savans, disciple ingénieux,
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,
Dans son vieux style encor a des graces nouvelles;
Heureux si ses discours craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.
Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
Mais le lecteur françois veut être respecté:
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satyre un esprit de candeur;
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile
Le François né malin forma le Vaudeville;
Agréable indiscret, qui conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, & s'accroît en marchant.

La liberté françoise en ses vers se déploie.
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'athéïsme éleve,
Conduisent tristement le plaisant à la Greve.
Il faut, même en chansons, du bon sens & de l'art.
Mais pourtant on a vu le vin & le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossiere,
Et fournir sans génie un couplet à Liniere.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonette,
Au meme instant prend droit de se croire poëte;
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet:
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nantueil.

CHANT III.

Les regles de la Tragédie, de la Comédie, & du poëme Epique, font la matiere du troiſieme Chant. Il eſt le plus beau de tous, ſoit par la maniere dont l'auteur l'a traité.

IL n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agreable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi pour nous charmer la Tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs;
D'Oreſte parricide exprime les alarmes;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le théatre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix;
Voulez-vous ſur la ſcene étaler des ouvrages,
Où tous Paris en foule apporte ſes ſuffrages;
Et qui toujours plus beaux, plus ils ſont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos diſcours la paſſion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur*,
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante;
En vain vous étalez une ſcene ſavante.

Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiédir
Un ſpectateur, toujours paraſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher:
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
  Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un auteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne ſait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom,
Et dit, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez-tôt expliqué.
  Que le lieu de la ſcene y ſoit fixe & marqué.
Un rimeur, ſans péril, de-là les Pyrénées,
Sur la ſcene en un jour renferme des années.
Là ſouvent le héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.
Mais nous, que la raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action ſe ménage:
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.
  Jamais au ſpectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas,
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose:
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose;
Mais il est des objets, que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toujours croissant de scene en scene,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout-à-coup la vérité connue,
Change tout, donne à tout une face imprévue.
La Tragédie informe & grossiere en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et d'acteurs mal-ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans les chœurs jetta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages:
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression;

Lui

Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foibleſſe latine.
Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge & Dieu par piété.
Le ſavoir, à la ſin diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chaſſa ces docteurs, prêchans ſans miſſion,
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de chœur & de muſique.
Bientôt l'amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du théâtre, ainſi que des romans.
De cette paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.
Peignez donc, j'y conſens, les héros amoureux;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrſis & & Philene.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour ſouvent de remords combattu,
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petiteſſes:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes,
Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.

A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoit la nature;
Qu'il soit sur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
Que pour ses Dieux Enée ait un respect austere.
Conservez à chacun son propre caractere.
Des siecles, des pays, étudiez les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner ainsi que dans Clélie,
L air, ni l'esprit françois à l'antique Italie;
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus Dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse:
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
Mais la scene demande une exacte raison.
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.
Calprenede & Juba parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse & plus sage.
Chaque passion parle un différent langage.
La colere est superbe, & veut des mots altiers.
L'abattement s'explipue en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,

Ni sans raison décrire, en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur, amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez:
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche,
Le théatre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat & d'ignorant:
C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
Que tantôt il s'éleve, & tantôt s'humilie;
Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond,
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond:
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille:
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche & s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie Epique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité:

Minerve eſt la prudence, Vénus eſt la beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe,
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les priſons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt-là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poéſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le poëte n'eſt plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid hiſtorien d'une fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos auteurs déçus

Banniſant de leurs vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes ſaints & ſes prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des poëtes,
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzébut, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles.
L'évangile à l'eſprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourmens mérités:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ſes verités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le Diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire.
Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccès.
Je ne veux point ici lui faire ſon procès:
Mais, quoique notre ſiecle à ſa gloire publie,
Il n'eût point de ſon livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage héros, toujours en oraiſon,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raiſon;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede & ſa Maîtreſſe,
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.
Ce n'eſt pas que j'approuve en un ſujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre & païen.
Mais dans une profâne & riante peinture,
De n'oſer de la fable employer la figure:
De chaſſer les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux;
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,

Ainſi que le berger ne paſſe le monarque;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire ſans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance;
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit un horloge à la main,
Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zele iront chaſſer l'allégorie.
Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur;
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur;
Et fabuleux chrétiens, n'allons point dans nos ſonges,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de menſonges.
La fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nés pour les vers,
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idoménée,
Hélene, Ménélas, Paris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choiſir Childebrand!
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou biſarre,
Rend un poëme entier, ou burleſque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne laſſer,
Faites choix d'un héros propre à m'intéreſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être ouïs;

Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre ou Louïs;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuie aux emploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez pas un ſujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.
Soyez vif & preſſé dans vos narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.
C'eſt-là qu'il faut des vers étaler l'élégance:
N'y préſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes maîtres,
Met, pour le voir paſſer, les poiſſons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui *va, ſaute, revient,*
Et joyeux à ſa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets, c'eſt arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juſte étendue.
Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, ſur Pégaſe monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre:
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'auteur après tout ce grands cris?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux:
Je chante les combats, & cet homme pieux,

Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu;
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles;
De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens;
Et déja les Césars dans l'Elysée errans.
De figures sans nombre égayez votre ouvrage:
Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut être à-la-fois & pompeux & plaisant,
Et je hais un sublime ennuyeux & pesant.
J'aime mieux Arioste, & ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids & mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homere ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor.
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
Par-tout il divertit, & jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique:
Tout sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincere.

C'eſt avoir profité que de ſavoir s'y plaire.
Un poëme excellent, où tout marche & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des ſoins; & ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par haſard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimérique,
Fiérement prend en main la trompette héroïque.
Sa muſe déréglée, en ſes vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds;
Et ſon feu, dépourvu de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriſer,
De ſon mérite faux le veut déſabuſer:
Lui-même applaudiſſant à ſon maigre génie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention,
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le ſiecle ſe rebelle,
A la poſtérité d'abord il en appelle.
Mais attendant, qu'ici le bon ſens de retour,
Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leur tas au magaſin, cachés à la lumiere,
Combatttent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entr'eux s'eſcrimer en repos;
Et ſans nous égarer ſuivons notre propos.
Des ſuccès fortunés du ſpectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaiſans,

Diſtilla le venin de ſes traits mépriſans.
Aux accès inſolens d'une bouffonne joie,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie,
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué:
Et Socrate par lui, dans *un chœur de nuées*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le magiſtrat, des loix emprunta le ſecours,
Et rendant par édit les poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms & les viſages.
Le théâtre perdit ſon antique fureur.
La comédie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modele;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.
Que la nature donc ſoit votre étude unique,
Auteurs, qui pretendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui ſait bien ce que c'eſt qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un biſarre,
Sur une ſcene heureuſe il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux, vivre, agir & parler.

Présentez-en par-tout les images naïves:
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives,
La nature, féconde en bisarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.
L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir;
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soi les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le présent, & vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la cour, & connoissez la ville:

L'un & l'autre eſt toujours en modeles fertile,
C'eſt par-là que Moliere illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple, en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du Miſantrope.
  Le comique, ennemi des ſoupirs & des pleurs,
N'admet point en ſes vers de tragiques douleurs:
Mais ſon emploi n'eſt pas d'aller dans une place
De mots ſales & bas charmer la populace.
  Il faut que ſes acteurs badinent noblement:
Que ſon nœud bien formé ſe dénoue aiſément:
Que l'action, marchant où la raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une ſcene vuide:
Que ſon ſtyle humble & doux ſe releve à propos:
Que ſes diſcours par-tout fertiles en bon mots,
Soient pleins de paſſions finement maniées;
Et les ſcenes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter.
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un pere dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet amant écoute ſes leçons,
Et court chez ſa maîtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable;

C'eſt

C'eſt un amant, un fils, un pere véritable.
J'aime ſur le théatre un agréable auteur,
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du ſpectateur,
Plaît par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaiſant, à groſſiere équivo-
que,
Qui, pour me divertir, n'a que la ſaleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux tréteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux laquais aſſemblés jouer ſes maſcarades,

CHANT IV.

Dans le quatrieme Chant, l'Auteur revient aux préceptes généraux. Il s'attache à former les Poëtes, & leur donne d'utiles instructions sur la connoissance & l'usage des divers talens, sur le choix qu'ils doivent faire d'un censeur éclairé, sur leurs mœurs, sur leur conduite particuliere. Il explique ensuite, par forme de digression, l'histoire de la poésie, son origine, son progrès, sa perfection & sa décadence.

DANS Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, & célebre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misere.
Là le fils orphelin lui redemande un pere.
Ici le frere pleure un frere empoisonné,
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie;
Et par lui la migraine est bientôt phrénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté,
Le mene en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art:
Déja de bâtimens parle comme Mansard.
D'un salon qu'on éleve, il condamne la face,
Au vestibule obscur il marque une autre place;

Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, & mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve & se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais la regle & l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent;
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire:
Il est dans tout autre art des degrés différens:
On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur.
On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiere,
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere.
Un fou du moins fait rire, & peut nous égayer:
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier, Merveille!
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,

Qui dans l'impreſſion au grand jour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard pénétrant.
On ſait de cent auteurs l'aventure tragique:
Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant,
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de ſes vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le ſalue,
Et pourſuit de ſes vers les paſſans dans la rue.
Il n'eſt temple ſi saint, des anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa muſe un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la raiſon, corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un ſot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil ignorant,
Par d'injuſtes dégoûts combat toute une piece,
Blâme des plus beaux vers la noble hardieſſe.
On a beau réfuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaît dans ſes faux jugemens,
Et ſa foible raiſon, de clarté dépourvue,
Penſe que rien n'échappe à ſa débile vue.
Ses conſeils ſont à craindre; & ſi vous les croyez,
Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noyez.
Faites choix d'un cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le ſavoir éclaire:
Et dont le crayon sûr, d'abord aille chercher

L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut
cacher,
Lui seul éclairera vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux,
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des regles prescrites
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais du Lucain n'a distingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile,
Par-tout joigne au plaisant le solide & l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos
ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits,
Qui bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scene:
Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,

N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir, & m'étaler ſes charmes,
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un auteur vertueux dans ſes vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les ſens:
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourriſſez-en votre ame.
En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur;
Le vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur.
Fuyez ſur-tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes phrénéſies;
Un ſublime écrivain n'en peut être infecté;
C'eſt un vice qui ſuit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette ſombre rivale,
Contre lui chez les Grands inceſſamment cabale,
Et ſur les pieds en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.
Que les vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foi.
C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un livre,
Il faut ſavoir encor & converſer & vivre.
Travaillez pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre écrivain.
Je ſais qu'un noble eſprit peut, ſans honte & ſans crime,

Tirer de ſon travail un tribut légitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces auteurs renommés,
Qui dégoûtés de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire;
Et font d'un art divin, un métier mercenaire.
Avant que la raiſon, s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les humains, eût enſeigné des loix;
Tous les hommes ſuivoient la groſſiere nature,
Diſperſés dans les bois, couroient à la pâture;
La force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exercoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe,
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe;
Raſſembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs & de remparts:
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là ſont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie, en naiſſant, produiſit ces miracles,
Depuis le ciel en vers fit parler les oracles:
Du ſein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala ſa fureur.
Bientôt reſſuſcitant les héros des vieux âges,

Homere aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille écrits fameux la ſageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée,
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les muſes révérées
Furent d'un juſte encens dans la Grece honorées:
Et leur art attirant le culte des mortels,
A ſa gloire en cent lieux vit dreſſer des autels.
Mais enfin l'indigence amenant la baſſeſſe,
Le Parnaſſe oublia ſa premiere nobleſſe.
Un vil amour du gain infectant les eſprits,
De menſonges groſſiers ſouilla tous les écrits;
Et par-tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
  Ne vous flétriſſez point par un vice ſi bas.
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe:
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la richeſſe.
Aux plus ſavans auteurs, comme aux plus grands
  guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
  Mais quoi? dans la diſette une muſe affamée,
Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée.
Un auteur, qui preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bu ſon ſaoul, quand il voit les Ménades:

Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le ſuccès d'un ſonnet.
Il eſt vrai; mais enfin cette affreuſe diſgrace,
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe:
Et que craindre en ce ſiecle, où toujours les beaux arts,
D'un aſtre favorable éprouvent les regards;
Où d'un prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence?
Muſes, dictez ſa gloire à tous vos nourriſſons:
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ſes héros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom, chanté par la bouche des belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts:
Que pour lui l'épigramme aiguiſe tous ſes traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle ſavante lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois:
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même ſe noyant pour ſortir du naufrage:
Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrés,
Dans ces affreux aſſauts du ſoleil éclairés?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle,
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.

Déja Dole & Salins ſous le joug ont ployé.
Beſançon fume encore ſous ſon roc foudroyé.
Où ſont ces grands guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues?
Eſt-ce encore en fuyant, qu'ils penſent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſu l'éviter?
Que de remparts détruits! que de villes forcées?
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées!
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos tranſports,
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui juſqu'ici nourri dans la ſatyre,
N'oſe encor manier la trompette & la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux;
Vous offrir ces leçons, que ma muſe au Parnaſſe,
Rapporta, jeune encor du commerce d'Horace;
Seconder votre ardeur, échauffer vos eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez, ſi plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux obſervateur fidele,
Quelquefois du bon or je ſépare le faux;
Et des auteurs groſſiers j'attaque les défauts:
Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent néceſſaire,
Plus enclin à blâmer, que ſavant à bien faire.

LE
LUTRIN,
POËME HÉRÖI-COMIQUE.

AVIS AU LECTEUR (1).

Il seroit inutile maintenant de nier que le Poëme suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émut dans une des plus célebres églises de Paris, entre le Trésorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction: & tous les personnages y sont non-seulement inventés; mais j'ai eu soin de les faire d'un caractere directement opposé au caractere de ceux qui desservent cette église, dont la plupart, & principalement les Chanoines, sont tous gens non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offen-

(1) L'Auteur publia en 1674, les quatre premiers Chants du Lutrin, avec une Préface, dans laquelle il expliquoit fort au long, mais avec quelque déguisement, à quelle occasion il avoit composé ce Poëme. Dans l'édition de 1683, il supprima cette Préface, & en donna une autre, dont celle que l'on voit ici, faisoit partie.

ſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'aviſe gueres de s'offenſer de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpece de défi (1), qui me fut fait en riant par feu M. le premier Préſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort,

---

(1) *Sur une eſpece de défi*]. Le démêlé du Tréſorier & du Chantre, parut ſi plaiſant à M. le premier Préſident de Lamoignon, qu'il propoſa à M. Deſpréaux d'en faire le ſujet d'un Poëme, que l'on pourroit intituler: *La conquête du Lutrin*, ou *le Lutrin enlevé;* à l'exemple du Taſſoni, qui avoit fait ſon Poëme de *la Secchia rapita*, ſur un ſujet preſque ſemblable. M, Deſpréaux répondit qu'il ne falloit jamais défier un fou, & qu'il l'étoit aſſez, non-ſeulement pour entreprendre ce Poëme, mais encore pour le dédier à M. le premier Préſident lui-même, Ce Magiſtrat n'en fit que rire; & l'Auteur ayant pris cette plaiſanterie pour une eſpece de défi, forma dès le même jour l'idée & le plan de ce Poëme, dont il fit même les premiers vers. Le plaiſir que cet eſſai fit à M. le premier Préſident encouragea M. Deſpréaux à continuer.

ſi je laiſſois échapper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le temps que mes Satyres faiſoient le plus de bruit; & l'accès obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un homme d'un ſavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme ſa piété étoit ſincere, elle étoit auſſi fort gaie, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de ſatyres que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers & des auteurs attaqués. Il me loua même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poéſie de la ſaleté qui lui avoit été juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas déſagréable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens; c'eſt-à-dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y vis-je point! Quel tréſor ſurprenant de probité & de zele! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit tout autre choſe au dedans, & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en tempérer les rayons, pour ne pas

blesser les yeux d'un siecle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincérement épris de tant de qualités admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire: & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en son plus haut point, & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre, soient si-tot enlevés du monde, tandis que des misérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste: car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.

ARGUMENT.

LE Tréſorier remplit la premiere dignité du Chapitre, dont il eſt ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Epiſcopat. Le Chantre remplit la ſeconde dignité. Il y avoit autrefois dans le chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit preſque tout entier. Il le fit ôter. Le Tréſorier voulut le remettre. De-là il arriva une diſpute, qui fait le ſujet de ce Poëme.

LE
LUTRIN,
POËME HÉROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ses longs travaux & sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le Chantre abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre.
Ce Prélat sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redis-moi donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célebres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?
Et toi, fameux héros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'église,

Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.
Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir ſon antique chapelle;
Ses chanoines vermeils, & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faiſoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu
A des chantres gagés le ſoin de louer Dieu:
Quand la Diſcorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon empire,
A l'aſpect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fideles Normands.
Elle y voit aborder, le marquis, la comteſſe,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la nobleſſe;
Et par-tout des plaideurs les eſcadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ſes étendards.
Mais une égliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde au ſein du tumulte une aſſiette tranquille.
Elle ſeule la brave, elle ſeule aux procès
De ſes paiſibles murs veut défendre l'accès.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offenſe,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,

Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
„Quoi, dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
„J'aurai pu juſqu'ici brouiller tous les chapitres!
„Diviſer Cordeliers, Carmes & Céleſtins!
„J'aurai fait ſoutenir un ſiége aux Auguſtins:
„Et cette égliſe ſeule, à mes ordres rebelle,
„Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle!
„Suis-je donc la Diſcorde; & parmi les mortels,
„Qui voudra déſormais encenſer mes autels?„
A ces mots d'un bonnet couvrant ſa tête énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme,
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Tréſorier.
Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour:
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence.
Regne ſur le duvet une heureuſe indolence.
C'eſt-là que le Prélat muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger ſomme attendoit le dîner.
La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage,
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Déeſſe en entrant, qui voit la nappe miſe,
Admire un ſi bel ordre, & reconnoît l'égliſe;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,

Au Prélat ſommeillant elle adreſſe ces mots:
„Tu dors, Prélat, tu dors, & là-haut à ta place,
„Le Chantre aux yeux du chœur étale ſon audace,
„Chante les *Oremus*, fait des proceſſions,
„Et répand à grands flots les bénédictions.
„Tu dors? Attends-tu donc, que ſans bulle & ſans titre
„Il te raviſſe encor le rochet & la mitre?
„Sors de ce lit oiſeux, qui te tient attaché,
„Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.„
Elle dit, & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat ſe réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie,
A piqué dans les flancs aux dépens de ſa vie,
Le ſuperbe animal, agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens:
Tel le fougueux Prélat, que ce ſonge épouvante,
Querelle en ſe levant & laquais & ſervante;
Et d'un juſte courroux ranimant ſa vigueur,
Même avant le dîner parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, ſon aumônier fidelle,
En vain par ſes conſeils ſagement le rappelle,
Lui montre le péril, que midi va ſonner,
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner eſt prêt, vous appelle à l'office?
De votre dignité ſoutenez mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous êtes Prélat?

A quoi bon ce dégoût & ce zele inutile?
Eſt-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
  Ainſi dit Gilotin, & ce miniſtre ſage,
Sur table, au même inſtant, fait ſervir le potage.
Le Prélat voit la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque temps muet à cet aſpect.
Il cede, il dine enfin: mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gémit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes partiſans va ſemer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
Quand le Pigmée altier, redoublant ſes efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut ſe lever de table:
La couleur lui renaît, ſa voix change de ton:
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe:
Il l'avale d'un trait; & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-tôt que du nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert; & ſoudain la nappe étant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur:

Illuſtres compagnons de mes longues fatigues;
Qui m'avez ſoutenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé:
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage:
Que le Chantre à vos yeux détruiſe votre ouvrage;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
Donne à votre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin même encor, ce n'eſt point un menſonge,
Une Divinité me l'a fait voir en ſonge;
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.
Oui pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.

Le Prélat à ces mots verſe un torrent de larmes:
Il veut, mais vainement, pourſuivre ſon diſcours;
Ses ſanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire:
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déja vu quatre âges:
Il ſait de tous les temps les différens uſages;
Et ſon rare ſavoir, de ſimple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aſpect du Prélat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ſes douleurs:

Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs,
Prélat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.
Vers cet endroit du chœur, ou le Chantre orgueil-
leux
Montre, aſſis à ta gauche, un front ſi ſourcilleux:
Sur ce rang d'ais ſerrés, qui forment la clôture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale ſtructure
Dont les flancs élargis, de leur vaſte contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre:
Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté ſa ruine,
Soit qu'ainſi de tout temps l'ordonnât le deſtin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:
Il fallut l'emporter dans notre ſacriſtie,
Où depuis trente hivers ſans gloire enſéveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tran-
quille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous ſans tumulte & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit;
Et du Lutrin rompu réuniſſant la maſſe,
Aillent d'un zele adroit le remettre en ſa place.
Si le Chantre demain oſe le renverſer,

Alors

Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits que le Ciel autorise,
Abime tout plutôt, c'est l'esprit de l'Eglise.
C'est par-là qu'un Prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage:
Mais dans Paris, plaidons: c'est-là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent:
Et pour braver le chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, & le bénir lui-même.
Ce discours aussi-tôt frappe tous les esprits;
Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que sur le champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cét illustre emploi.
Le sort, dit le Prélat, vous servira de loi:
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice.
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nue
Bénit trois fois les noms, & trois fois les remue.
Il tourne le bonnet: l'enfant tire, & Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.

Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait, & bientôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde criniere,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquiere.
Ils s'adorent l'un l'autre, & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement.
Mais depuis trois moissons à leur saint assemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, & le Prélat par grace
Une derniere fois les brouille & les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître;
On dit que ton front jaune, & ton teint sans couleur
Perdit en ce moment son antique pâleur;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerriere,
Pour sauter au plancher, fit deux pas en arriere.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tôt on se leve; & l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.

CHANT II.

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il sait, & ce qu'il ne sait pas:
La Renommée enfin, cette prompte courriere,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquiere;
Lui dit que son époux, d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste récit, tremblante, désolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée;
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer:
  Oses-tu bien encor, traître, dissimuler,
Dit-elle? Et ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivis l'hyménée,
Ni ton épouse enfin toute prête à périr,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir:
Perfide, si du moins, à ton devoir fidelle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle;
L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiscret, quelle aveugle entreprise,
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église?
Où vas-tu, cher époux? Est-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits?
Quoi! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes?

Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout temps facile à tes déſirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaiſirs;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres careſſes,
Je n'ai point exigé ni ſermens ni promeſſes,
Si toi ſeul en mon lit enfin eus toujours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet voiſin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut, & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu;
Mais enfin rappellant ſon audace premiere:
Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiere,
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits,
Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits:
Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,
Avant que tes faveurs ſortent de ma mémoire.
Mais ne préſume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eut mis ma deſtinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée,
Et ſans nous oppoſer ces devoits prétendus,
Nous goûterions encor des plaiſirs défendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre:
Et toi-même donnant un frein à tes déſirs,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes ſoupirs.
Que te dirai-je enfin? C'eſt le Ciel qui m'appelle.
Une Egliſe, un Prélat m'engage en ſa querelle:
Il faut partir: j'y cours: Diſſipe tes douleurs;

Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son amante effarée
Demeure le teint pâle, & la vue égarée,
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquieme étage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon, la ratrape & la ſuit.
Les ombres cependant, ſur la ville épandues,
Du faîte des maiſons deſcendent dans les rues:
Le ſoupé hors du chœur chaſſe les chapelains,
Et de chantres buvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſavoit tout prévoir,
Au ſortir du conſeil eut ſoin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude.
Il eſt bientôt ſuivi du ſacriſtain Boirude:
Et tous deux, de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'ou vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux?
Quoi? Le pardon ſonnant te retrouve en ces lieux?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantôt l'alégreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la pareſſe?
Marche, & ſuis-nous du moins où l'honneur nous attend.

Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Auſſi-tôt de longs clous il prend une poignée:
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée:
Et derriere ſon dos, qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant; il ſe met à leur tête.
A ſuivre ce grand chef l'un & l'autre s'apprête.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du ciel voit leur démarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſourit, & les ſuivant des yeux,
De joie, en les voyant, pouſſe un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déeſſe,
Va juſques dans Cîteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt-là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les plaiſirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines;
La Volupté la ſert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout envelopper,
D'un funeſte récit vient encor la frapper,
Lui conte du Prélat l'entrepriſe nouvelle.
Aux pieds des murs ſacrés d'une Sainte-Chapelle
Elle a vu trois guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.

La Discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un Lutrin doit paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir acheve,
La Molleſſe, en pleurant, sur un bras se releve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois:
„O Nuit, que m'as-tu dit? quel démon sur la terre,
„Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
„Hélas! qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps;
„Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
„S'endormoient sur le trône, & me servant sans honte,
„Laiſſoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
„Aucun soin n'approchoit de leur paiſible cour.
„On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
„Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines,
„Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
„Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
„Promenoient dans Paris le monarque indolent.
„Ce doux siecle n'eſt plus. Le ciel impitoyable
„A placé sur leur trône un Prince infatigable:
„Il brave mes douceurs, il eſt sourd à ma voix,
„Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
„Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
„L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.

„J'entends à ſon ſeul nom, tous mes ſujets frémir.
„En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;
„Loin de moi ſon courage entraîné par la Gloire,
„Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
„Je me fatiguerois, à te tracer le cours
„Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
„Je croyois, loin des lieux, d'où ce prince m'exile,
„Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un aſyle.
„Mais en vain j'eſpérois y régner ſans effroi:
„Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
„Par mon exil honteux la Trape eſt ennoblie.
„J'ai vu dans ſaint Denis la réforme établie.
„Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux:
„Et la regle déja ſe remet dans Clairvaux.
„Cîteaux dormoit encore, & la Sainte-Chapelle
„Conſervoit du vieux temps l'oiſiveté fidelle.
„Et voici qu'un Lutrin prêt à tout renverſer,
„D'un ſéjour ſi chéri vient encor me chaſſer.
„O toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
„A de ſi noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
„Ah! Nuit, ſi tant de fois dans les bras de l'amour
„Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour:
„Du moins ne permets pas ...„ La Moleſſe oppreſſée,
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

CHANT III.

Mais la Nuit auſſi-tôt de ſes ailes affreuſes
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revole vers Paris, & hâtant ſon retour,
Déja de Mont-Lhéry voit la fameuſe tour.
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc, s'allongent dans la nue,
Et préſentant de loin leur objet ennuyeux,
Du paſſant qui le fuit, ſemble ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funebres,
De ces murs déſertés habitent les ténebres.
Là depuis trente hivers un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des déſaſtres fameux ce meſſager fidele
Sait toujours des malheurs la premiere nouvelle
Et tout prêt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris. qu'à ſon abord, vers le ciel il envoie,
Il rend tous ſes voiſins attriſtés de ſa joie.
La plaintive Procné de douleur en frémit;
Et dans les bois prochains Philomele en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiſeau plein d'alégreſſe
Reconnoît à ce ton la voix de ſa maîtreſſe.
Il la ſuit; & tous deux d'un cours précipité,
De Paris à l'inſtant abordent la cité:
Là s'élançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.

La Nuit baiſſe la vue, & du haut du clocher
Obſerve les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier, qui d'une main légere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer, en buvant, Gilotin & Bacchus.
„Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
„Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
„Mais allons, il eſt temps qu'ils connoiſſent la
Nuit.„
A ces mots regardant le hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voûte ſacrée,
Juſqu'en la ſacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le ſiniſtre animal.

Mais les trois champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place:
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrés,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignoient déja le ſuperbe portique,
Où Ribou le libraire au fond de ſa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut;
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait ſortir un feu qui pétille en ſortant;
Et bientôt au braſier d'une mêche enflammée,

Montre, à l'aide du ſoufre, une cire allumée.
Cet aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un ſoleil au milieu de la nuit.
Le temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la nef la vaſte ſolitude,
Et dans la ſacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la ténébreuſe horreur.
C'eſt-là que du Lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les momens précieux:
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le temps eſt cher, portons-le dans le temple.
C'eſt-là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, ſe courbant, s'apprête à le rouler,
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du pupitre ſort une voix effroyable.
Brontin en eſt ému, le ſacriſtain pâlit,
Le perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine,
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'oiſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'étonner le barbier frémiſſant:
De ſes ailes dans l'air ſecouant la pouſſiere,
Dans la main de Boirude il éteint la lumiere.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus,
Ils regagnent la nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſſent:
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe hériſſent;

Et bientôt au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe & s'enfuit.
Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asyle,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu:
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asyle est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.
La Discorde qui voit leur honteuse disgrace,
Dans les airs cependant, tonne, éclate, menace,
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts;
Prend un cierge en sa main & d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée:
„Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat?
„Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat.
„Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
„Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace?
„Que feriez-vous, hélas? si quelque exploit nouveau
„Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau,
„S'il falloit sans amis, briguant une audience,
„D'un

„D'un magiſtrat glacé ſoutenir la préſence,
„Ou d'un nouveau procès hardi ſolliciteur,
„Aborder ſans argent un clerc de rapporteur?
„Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre.
„J'ai moi ſeul autrefois plaidé tout un chapitre
„Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
„Dont mon œil n'ait cent fois ſoutenu les regards.
„Tous les jours ſans trembler j'aſſiégeois leurs paſſages.
„L'Egliſe étoit alors fertile en grands courages.
„Le moindre d'entre nous, ſans argent, ſans appui,
„Eût plaidé le Prélat, & le Chantre avec lui.
„Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
„Ne peut plus enfanter de ces ames divines;
„Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
„De l'aſpect d'un hibou ne ſoient pas abattus.
„Songez, quel déshonneur va ſouiller votre gloire,
„Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
„Vous verrez tous les jours le chanoine inſolent,
„Au ſeul nom de hibou, vous ſourire en parlant.
„Votre ame, à ce penſer, de colere murmure;
„Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
„Méritez les lauriers qui vous ſont réſervés,
„Et reſſouvenez-vous quel Prélat vous ſervez.
„Mais déja la fureur dans vos yeux étincelle.
„Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.

„Que le Prélat, surpris d'un changement si prompt,
„Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront.„

En achevant ces mots, la Déesse guerriere
De son pied trace en l'air un sillon de lumiere;
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tous pleins de sa divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut & l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts & renversés;
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

La colere à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'oiseau sort. L'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.
Aussi-tôt dans le chœur la machine emportée,
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée,
Ses ais demi pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis & rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, Chantre, hélas! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond somme; & ton cœur sans alarmes

Ne ſait pas qu'on bâtit l'inſtrument de tes larmes.
O! que ſi quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte appareil,
Avant que de ſouffrir qu'on en poſât la maſſe,
Tu viendrois en apôtre expirer dans ta place;
Et martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.
 Mais déja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain acheve en deux coups de rabot:
Et le pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.

CHANT IV.

Les cloches dans les airs de leurs voix argentines
Appelloient à grand bruit les chantres à matines :
Quand leur chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.
Aux élans redoublés de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblans quittent la plume oiſeuſe.
Le vigilant Girot court à lui le premier;
C'eſt d'un maître ſi ſaint le plus digne officier.
La porte dans le chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier huiſſier à l'égliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre ſommeil?
Quoi? voulez-vous au chœur prévenir le ſoleil?
Ah! dormez, & laiſſez à ces chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-tôt mériter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre, encor pâle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Mêle plutôt ici tes ſoupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux;
Quand, l'eſprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuiſſans,
Je béniſſois le peuple & j'avalois l'encens;
Lorſque du fond caché de notre ſacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,

Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bleuâtre éclat,
M'a fait voir un serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce dragon plein de soufre & de nitre,
Une tête sortoit en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais Lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance:
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain; & fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.
  Le Chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, & riant de sa peur,
Nomme sa vision, l'effet d'une vapeur.
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire:
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire;
Et saisit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Deja l'aumusse en main il marche vers l'Eglise;
Et hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le chœur.
  O toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante
      mouille,
Vis combattre autrefois le rat & la grenouille,
Qui, par les traits hardis d'un bisarre pinceau,

Mis l'Italie en feu pour la perte d'un ſeau:
Muſe, prête à ma bouche une voix plus ſauvage,
Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
Que le chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du pupitre élevé ſur ſon banc.
D'abord pâle & muet, de colere immobile,
A force de douleur il demeura tranquille;
Mais ſa voix s'échappant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots:
La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, hélas trop véritable.
Je le vois, ce dragon, tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuſe?
Quoi! même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas?
O ciel! quoi? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Déſormais me va faire un cachot de ma place?
Inconnu dans l'Egliſe, inviſible en ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu?
Ah! plutôt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira ſur ſon banc de ma rage inutile;
Et verra dans le chœur le pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot où ſa main l'a placé.

Non, s'il n'eſt abattu, je ne ſaurois plus vivre.
A moi, Girot. Je veux que mon bras m'en délivre.
Périſſons s'il le faut: mais de ſes ais briſés,
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſés.
A ces mots d'une main par la rage affermie,
Il alloit terraſſer la machine ennemie,
Lorſqu'en ce ſacré lieu, par un heureux haſard,
Entrent Jean le choriſte, & le ſonneur Girard,
Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience
Pour les proces eſt jointe à la vaſte ſcience.
L'un & l'autre auſſi-tôt prend part à ſon affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
Du Lutrin, diſent-ils, abattons la machine,
Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruine;
Et que tantôt aux yeux du chapitre aſſemblé,
Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le pupitre:
J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de ſaints hurlemens,
Vous-mêmes appeller les chanoines dormans.
Partez. Mais ce diſcours les ſurprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager?
De notre complaiſance oſez-vous l'exiger?
He, Seigneur! quand nos cris pourroient, du fond des rues,
De leurs appartements percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,

De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,
Et pénétrer ces lits au bruit inacceſſibles;
Penſez-vous, au moment que les ombres paiſibles
A ces lits enchanteurs ont ſu les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puiſſe arracher?
Deux chantres feront ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pu faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce diſcours trompeur:
Reprend le chaud vieillard: le Prélat vous fait peur.
Je vous ai vu cent fois ſous ſa main béniſſante,
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous lui, fléchiſſez les genoux,
Je ſaurai réveiller les chanoines ſans vous.
Viens, Girot, ſeul ami qui me reſte fidelle,
Prenons du ſaint jeudi la bruyante creſſelle.
Suis-moi. Qu'à ſon lever le ſoleil aujourd'hui,
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la creſſelle eſt tirée.
Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroi, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la Grand'Salle;
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le démon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent:
Déja de toutes parts les chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits.

Et que l'Eglife brûle une feconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres,
Penfe être au Jeudi Saint, croit que l'on dit ténebres;
Et déja tout confus, tenant midi fonné,
En foi-même frémit de n'avoir point dîné.
Ainfi, lorfque tout prêt à brifer cent murailles,
Louis, la foudre en main, abandonnant Verfailles,
Au retour du foleil & des zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer fes drapeaux;
Au feul bruit répandu de fa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante:
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encor eft prêt à fe noyer.
Mais en vain dans leurs lits un jufte effroi les preffe;
Aucun ne laiffe encor la plume enchantereffe.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout fort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre; & chacun fe preffant
Flatte d'un doux efpoir fon appétit naiffant.
Mais, ô d'un déjeûner vaine & frivole attente!
A peine ils font affis, que d'une voix dolente,
Le Chantre défolé, lamentant fon malheur,
Fait mourir l'appétit, & naître la douleur.
Le feul chanoine Evrard, d'abftinence incapable,

Ose encor propoſer qu'on apporte la table.
Mais il a beau preſſer, aucun ne lui répond:
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe & ſe leve, Alain ce ſavant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme,
Qui poſſede Abéli, qui ſait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſavant canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſûr, d'une main Janſéniſte.
Mes yeux en ſont témoins: j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le Prélat le chapelain Garnier.
Arnaud, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce miniſtre adroit tente de le ſéduire.
Sans doute il aura lu dans ſon ſaint Auguſtin,
Qu'autrefois ſaint Louis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque auteur ſignalé.
Voyons ſi des Lutrins Bauny n'a point parlé.
Etudions enfin, il en eſt temps encore;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſeveli,
Que chacun prenne en main le moëlleux Abéli.
Ce conſeil imprévu de nouveau les étonne:
Sur-tout le gras Evrard d'épouvante en friſſonne.
Moi! dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?
O le plaiſant conſeil! Non, non, ſongeons à vivre:
Va maigrir, ſi tu veux, & ſécher ſur un livre.

Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an:
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliotheque:
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser;
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnaud me condamne où m'approuve?
J'abats ce qui me nuit par-tout où je le trouve.
C'est-là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reste déjeûnons, messieurs, & buvons frais.
Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage:
Mais le Chantre sur-tout en paroît rassuré.
Oui, dit-il, le pupitre a déja trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence,
Et qu'au retour tantôt un ample déjeûner
Long-temps nous tienne à table, & s'unisse au dîner.
Aussi-tôt il se leve, & la troupe fidele
Par ces mots attirans sent redoubler son zele.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux;
Et bientôt le Lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte:
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.

Ils ſappent le pivot, qui ſe défend en vain:
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancele, éclate & tombe.
Tel ſur les monts glacés des farouches Gélons
Tombe un chêne battu des voiſins aquilons;
Ou tel abandonné de ſes poutres uſées
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

CHANT V.

CHANT V.

L'AURORE cependant, d'un juſte effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe aſſemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac auſſi-tôt Brontin d'un pied fidelle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ſes ſoins bénit l'heureux ſuccès,
Et ſur un bois détruit, bâtit mille procès.
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le Tréſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'apprête.
L'ivoire trop hâté deux fois rompt ſur ſa tête,
Et deux fois de ſa main le buis tombe en morceaux:
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi-paré. Mais déja ſur ſa porte
Il voit de ſaints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts pour le ſervir, à déſerter le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.

Nos deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sibylle:
Son antre n'eſt pas loin: allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit: à ce conſeil, où la raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt dans le temple, entend, non ſans frémir,
De l'antre redouté les ſoupiraux gémir.
Entre ces vieux appuis dont l'affreuſe Grand' Salle,
Soutient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un pilier fameux, des plaideurs reſpecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique
Hurle tous les matins une Sibylle étique:
On l'appelle Chicane, & ce monſtre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,
Les Chagrins dévorans, & l'infame Ruine,
Enfans infortunés de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſemens.
Sans ceſſe feuilletant les loix & la coutume,
Pour conſumer autrui, le monſtre ſe conſume;
Et dévorant maiſons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Thémis a vu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour,
Comme un hibou, ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'eſt un lion ſuperbe;

Tantôt, humble ſerpent, il ſe gliſſe ſous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juſte des rois
Fit régler le cahos des ténébreuſes loix.
Ses griffes vainement par Puſſort accourcies,
Se rallongent déja, toujours d'encre noircies;
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent breches déja rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde & la ſalue;
Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vue:
Reine des longs procès, dit-il, dont le ſavoir
Rend la force inutile, & les loix ſans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſant à Caen tous les fruits de l'automne:
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé ſur tes autels,
Daigne encor me connoître en ma ſaiſon derniere:
D'un Prélat qui t'implore, exauce la priere.
Un rival orgueilleux de ſa gloire offenſé,
A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Epuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale,
Du digeſte & du code ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui dans ſes propres loix embarraſſe Thémis.
La Sibylle, à ces mots, déja hors d'elle-même,
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême,
Et pleine du démon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans tâche à le repouſſer:
„Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.

„Je vois, je vois au chœur la masse replacée;
„Mais il faut des combats: tel est l'arrêt du sort;
„Et sur-tout, évitez un dangereux accord.„
Là bornant son discours, encor toute écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente:
Et dans leurs cœurs, brûlans de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, & la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le pilier loin d'eux déja baisse & décroit.
Loin du bruit cependant les chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée;
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée
Semant par-tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se leve, enflammé de muscat & de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté:
Lui-même est au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique,
Ils gagnent les degrés, & le perron antique,
Où sans cesse étalant bons & méchans écrits,
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prélat & sa troupe, à pas tumultueux,

Defcendoient du Palais l'efcalier tortueux.
L'un & l'autre rival s'arrêtant au paffage,
Se mefure des yeux, s'obferve, s'envifage.
Une égele fureur anime leurs efprits.
Tels deux fougueux taureaux, de jaloufie épris,
Auprès d'une geniffe au front large & fuperbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'afpect l'un de l'autre embrafés, furieux,
Déja, le front baiffé, fe menacent des yeux.
Mais Evrard en paffant, coudoyé par Boirude,
Ne fait point contenir fon aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saififfant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au facriftain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup: le volume effroyable
Lui rafe le vifage, & droit dans l'eftomac
Va frapper en fifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux pieds du Prélat, fans pouls & fans haleine.
Sa troupe le croit mort, & chacun empreffé,
Se croit frappé du coup dont il le voit bleffé.
Auffi-tôt contre Evrard vingt champions s'élancent;
Pour foutenir leur choc, les chanoines s'avancent:
La Difcorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable fignal.
Chez le libraire abfent tout entre, tout fe mêle,
Les livres fur Evrard fondent comme la grêle,
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,

Abat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au haſard du livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Edit d'amour, l'autre en ſaiſit la Montre;
L'un prend le ſeul Jonas qu'on ait vu relié,
L'autre un Taſſe françois, en naiſſant oublié.
L'éleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'oppoſer à leur fureur gothique,
Les volumes ſans choix à la tête jettés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre:
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre.
O, qne d'écrits obſcurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, Almerinde & Simandre;
Et toi rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gallerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtriſſure.
Déja plus d'un guerrier ſe plaint d'une bleſſure,
D'un le Vayer épais Giraut eſt renverſé.
Marineau, d'un Brébeuf a l'épaule bleſſé,
En ſent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharſale aux provinces ſi chere.
D'un Pinchêne *in-quarto* Dodillon étourdi
A long-temps le teint pâle & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poëme effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, baille & ferme les yeux,

A plus d'un combattant la Clélie eſt fatale.
Giron dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout cede aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'Egliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſu l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guilbert & Graſſet,
Et Gorillion la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agréable, & Guérin l'inſipide.
Des Chantres déſormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un loup, terreur des champs voi-
ſins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bélante:
Ou tels devant Achille, aux campagne du Xante,
Les Troyens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours;
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours:
Illuſtre porte-croix, par qui notre banniere,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un chanoine lui ſeul triomphe du Prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non: pour te couvrir de ſa faim redoutable,
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Viens, & ſous ce rempart à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinaut qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre ouvrage.
Le ſacriſtain, bouillant de zele & de courage,
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les
yeux,
Frappe du noble écrit l'athlete audacieux.

Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempête:
Le livre ſans vigueur mollit contre ſa tête.
Le chanoine les voit, de colere embraſé:
Attendez, leur dit-il, couple lâche & ruſé,
Et jugez ſi ma main, aux grands exploits novice
Lance à mes ennemis un livre qui molliſſe.
A ces mots, il ſaiſit un vieux *Infortiat*,
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais, qui le ſoutient auprès d'un Avicene,
Deux des plus forts mortels l'ébranleroient à peine;
Le chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le couple pâle, & déja demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre:
Les guerriers de ce coup vont meſurer la terre;
Et du bois & des clous meurtris & déchirés,
Long-temps, loin du perron, roulent ſur les degrés.
Au ſpectacle étonnant de leur chûte imprévue
Le Prélat pouſſe un cri qui pénetre la nue:
Il maudit de ſon cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bientôt rappellant ſon antique proueſſe,
Il tire du manteau ſa dextre vengereſſe:
Il part, & de ſes doigts ſaintement allongés
Bénit tous les paſſans, en deux files rangés.
Il ſait que l'ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Déſormais ſur ſes pieds ne l'oſeroit attendre,

Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux combattans : Profanes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il céde, il fuit ;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
Tout s'écarte à l'instant : mais aucun n'en réchappe.
Par-tout le doigt vainqueur les suit & les ratrappe.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré :
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite ;
Il l'observe de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, & leve en vain une tête rebelle :
Sur ses genoux tremblans ils tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussi-tôt le Prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
Et de leur vain projet les chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus & bénis.

CHANT VI.

TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Piété ſincere, aux Alpes retirée,
Du fond de ſon déſert entend les triſtes cris
De ſes ſujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa tetraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine:
L'Eſpérance au front gai l'appuie & la conduit;
Et la bourſe à la main, la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une áudace ſainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte:
„Vierge, effroi des méchans, appui de mes au-
„tels,
„Qui la balance en main, regles tous les mortels,
„Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
„Que pouſſer des ſoupirs, & pleurer mes miſeres?
„Ce n'eſt donc pas aſſez qu'au mépris de tes loix,
„L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix;
„Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares
„Cherchent à me ravir croſſes, mîtres, thiares?
„Faudra-t-il voir encor cent monſtres furieux
„Ravager mes Etats uſurpés à tes yeux?
„Dans les temps orageux de mon naiſſant empire,
„Au ſortir du baptême on couroit au martyre.
„Chacun plein de mon nom ne reſpiroit que moi.
„Le fidele attentif aux regles de ſa loi,
„Fuyant des vanités la dangereuſe amorce,„

„Aux honneurs appellé, n'y montoit que par force.
„Ces cœurs que les bourreaux ne faifoient point
frémir,
„A l'offre d'une mître étoient prêts à gémir:
„Et fans peur des travaux, fur mes traces divines,
„Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
„Mais depuis que l'Eglife eut aux yeux des mortels,
„De fon fang en tous lieux cimenté fes autels,
„Le calme dangereux fuccédant aux orages,
„Une lâche tiédeur s'empara des courages,
„De leur zele brûlant l'ardeur fe ralentit,
„Sous le joug des péchés leur foi s'appéfantit.
„Le moine fecoua le cilice & la haire:
„Le chanoine indolent apprit à ne rien faire:
„Le Prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
„Ne fut plus qu'abufer d'un ample revenu;
„Et pour toutes vertus fit au dos d'un caroffe,
„A côté d'une mître armorier fa croffe.
„L'Ambition par-tout chaffa l'Humilité;
„Dans la craffe du froc logea la Vanité.
„Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
„Dans mes cloîtres facrés la Difcorde introduite,
„Y bâtit de mon bien fes plus fûrs arfenaux,
„Traîna tous mes fujets au pied des tribunaux.
„En vain à fes fureurs j'oppofai mes prieres,
„L'infolente à mes yeux marcha fous mes bannieres.
„Pour comble de mifere, un tas de faux docteurs
„Vint flatter les péchés de difcours impofteurs;
„Infectant les efprits d'exécrables maximes,

„Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
„Une ſervile peur tint lieu de charité.
„Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté;
„Et chacun à mes pieds conſervant ſa malice,
„N'apporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
„Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
„Je vins chercher le calme au ſéjour des frimats,
„Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
„Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
„Mais juſques dans la nuit de mes ſacrés déſerts
„Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
„Aujourd'hui même encore, une voix trop fidelle
„M'a d'un triſte déſaſtre apporté la nouvelle.
„J'apprends que dans ce temple où le plus ſaint des rois,
„Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
„Et ſignala pour moi ſa pompeuſe largeſſe,
„L'implacable Diſcorde & l'infame Molleſſe,
„Foulant aux pieds les loix, l'honneur & le devoir,
„Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.
„Souffriras-tu, ma ſœur, une action ſi noire?
„Quoi? ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
„Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
„Sera de leurs combats le théâtre honteux?
„Non, non; il faut enfin que ma vengeance éclate,
„Aſſez & trop long-temps l'impunité les flatte,
„Prends ton glaive, & fondant ſur ces audacieux,
„Viens aux yeux des mortels juſtifier les Cieux.„
Ainſi

Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée.
La Grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, & lui tient ce discours:
„Chere & divine sœur, dont les mains secourables,
„Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
„Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
„Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
„En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie:
„D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie:
„Et jamais de l'enfer les noirs frémissemens
„N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.
„Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
„Ton nom encor chéri vit au sein des fidelles.
„Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
„Le trouble qui t'étonne, est facile à calmer;
„Et pour y rappeller la paix tant désirée,
„Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
„Prête-moi donc l'oreille, & retiens tes soupirs.
„Vers ce temple fameux, si cher à tes desirs,
„Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
„Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
„Est un vaste séjour des mortels révéré,
„Et de cliens soumis à toute heure entouré.
„Là sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,

„Veille aux ſoins de ma gloire un homme incomparable,
„Ariſte, dont le Ciel & Louis ont fait choix,
„Pour régler ma balance, & diſpenſer mes loix.
„Par lui dans le Barreau ſur mon trône affermie,
„Je vois hurler en vain la Chicane ennemie:
„Par lui la vérité ne craint plus l'impoſteur,
„Et l'orphelin n'eſt plus dévoré du tuteur.
„Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
„Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
„C'eſt toi qui le formas dès ſes plus jeunes ans:
„Son mérite ſans tache eſt un de tes préſens.
„Tes divines leçons avec le lait ſucées,
„Allumerent l'ardeur de ſes nobles penſées.
„Auſſi ſon cœur pour toi brûlant d'un ſi beau feu,
„N'en fit point dans le monde un lâche déſaveu;
„Et ſon zele hardi, toujours prêt à paroître,
„N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un cloître.
„Va le trouver, ma ſœur : â ton auguſte nom,
„Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte maiſon.
„Ton viſage eſt connu de ſa noble famille,
„Tout y garde tes loix, enfans, ſœurs, femme, fille.
„Tes yeux d'un ſeul regard ſauront le pénétrer;
„Et pour tout obtenir, tu n'as qu'à te montrer.„
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux:
„Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux

„Tu ſignales pour moi ton zele & ton courage,
„Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage?
„Deux puiſſans ennemis par elle envenimés,
„Dans ces murs autrefois ſi ſaints, ſi renommés,
„A mes ſacrés autels font un profane inſulte,
„Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
„De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur:
„Sauve-moi, ſauve-les de leur propre fureur.„
Elle ſort à ces mots. Le héros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la céleſte fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même inſtant le Chantre & le Prélat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux
Un mortel ſut fléchir ces ſuperbes rivaux.
Mais plutôt, toi, qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire notre âge.
Seul tu peux révéler par quel art tout-puiſſant
Tu rendis tout à-coup le Chantre obéiſſant.
Tu ſais par quel conſeil raſſemblant le chapitre,
Lui-même, de ſa main, reporta le pupitre;
Et comment le Prélat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle-donc: c'eſt à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſu par mes veilles,
Juſqu'au ſixieme Chant pouſſer ma fiction,

Et fait d'un vain pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au héros qui me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de toi, mon eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
  Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Sénat illuſtre,
Où Thémis, par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiere fois un athlete nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent ſans y penſer, ton auguſte préſence,
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence;
Le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue égaré:
En vain, pour gagner temps, dans ſes tranſes affreuſes,
Traîne du dernier mot les ſyllabes honteuſes.
Il héſite, il bégaie, & le triſte orateur
Demeure enfin muet aux yeux du ſpectateur.

ODES,

ÉPIGRAMMES,

ET

AUTRES POÉSIES.

DISCOURS

SUR L'ODE.

L'ODE *suivante a été composée à l'occasion* (1) *de ces étranges dialogues, qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands Ecrivains de l'antiquité sont traités d'esprits médiocres, de gens à être mis en parallele avec les Chapelains & avec les Cotins; & où, voulant faire honneur à notre siecle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir, qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraités. Comme les beautés de ce Poëte sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces dialogues, qui vraisemblablement ne sait point de grec, & qui n'a lu Pindare que dans des traductions latines assez défectueuses, a pris pour galimathias tout ce que la foiblesse de ses lumieres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur-tout traité de ridicule ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un*

---

(1) *De ces étranges dialogues.* Parallele des anciens & des modernes, en forme de dialogues, par M. Perrault, de l'Académie Françoise. Il y en avoit rois volumes, quand M. Despréaux composa cette de en 1693; le quatrieme ne parut qu'en 1696.

esprit entiérement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours; & afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique & ces exactes liaisons de sens, qui ôteroient l'ame à la poésie lyrique. Le censeur, dont je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le sublime des Pseaumes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints Cantiques à propos de choses profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte, que j'ai avancé dans mon Art Poétique, à propos de l'Ode.

Son style impétueux souvent marche au hasard:
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour regle de ne point garder quelquefois de regles, est un mystere de l'Art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goût, qui croit que la Clélie & nos opéra sont les modeles du genre sublime; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homere de mauvais sens, & qu'une espece de bisarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours dans quelque autre ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne feroit pas difficile d'en faire fentir les beautés à des gens qui fe feroient un peu familiarifé le grec. Mais comme cette langue eft aujourd'hui affez ignorée de la plupart des hommes, & qu'il n'eft pas poffible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvois mieux juftifier ce grand Poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en françois à fa maniere, c'eft à dire, pleine de mouvemens & de tranfports, où l'efprit parût plutôt entraîné du démon de la poéfie, que guidé par la raifon. C'eft le but que je me fuis propofé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour fujet la prife de Namur, comme la plus grande action de guerre qui fe foit faite de nos jours, & comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pu, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieufes, jufqu'à y faire un aftre de la plume blanche, que le Roi porte ordinairement à fon chapeau, & qui eft en effet comme une efpece de comete fatale à nos ennemis, qui fe jugent perdus dès qu'ils l'apperçoivent. Voilà le deffein de cet ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réuffi, & je ne fais fi le public, accoutumé aux fages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces faillies & de ces excès pindariques. Mais fuppofé que j'y aie échoué, je me confolerai du moins par le commencement de cette fameufe Ode latine d'Horace, Pindarum quifquis ftudet æmulari, &c.

où Horace donne assez à entendre, que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit cru en grand hasard de tomber.

Au reste, comme parmi les Epigrammes qui sont imprimées à la suite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici insérée dans mes écrits, je suis bien aise, pour ne me point brouiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui est un ouvrage de ma premiere jeunesse, ce sont les Anglois du temps de Cromwel.

J'ai joint aussi à ces Epigrammes un arrêt Burlesque, donné au Parnasse, que j'ai composé autrefois, afin de prévenir un arrêt très-sérieux, que l'Université songeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enseigneroient dans les écoles de philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas, & est toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainsi, pour faire son effet, qui fut très-heureux, & obligea, pour ainsi dire, l'Université à supprimer la Requête qu'elle alloit présenter.

Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

ODE
SUR LA PRISE
DE NAMUR.

Quelle docte & ſainte ivreſſe
Aujourd'hui me fait la loi?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voi?
Accourez, troupe ſavante,
Des ſons que ma lyre enfante
Ces arbres ſont réjouis.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, Vents, faites ſilence:
Je vais parler de Louis.

Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ſes ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidele lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports,
Les chênes du mont de Thrace
N'ont rien ouï qui n'efface
La douceur de tes accords.

Eſt-ce Apollon & Neptune,
Qui ſur ces rocs ſourcilleux
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuſe
La Sambre unie à la Meuſe,
Défend le fatal abord:
Et par cent bouches horribles,
L'airain ſur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort.

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs, au loin homicides,
Font pétiller leurs remparts:
Et dans ſon ſein infidele
Par-tout la terre y recele
Un feu prêt à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon gouffre,
Ouvre un ſépulcre de ſoufre
A quiconque oſe avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grece eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ſes plus fiers combattans.
Quelle effroyable puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne!

C'eſt

C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le vainqueur de Mons.

N'en doute point c'eſt lui même.
Tout brille en lui, tout eſt Roi.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Déſormais docile eſclave,
Rangé ſous ſes étendards:
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni ſous les Léopards.

Plein de la frayeur nouvelle,
Dont ſes ſens ſont agités,
A ſon ſecours il appelle
Les peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or, qui roule en ſes eaux;
Ceux-ci des champs où la neige,
Des marais de la Norvege
Neuf mois couvre les roſeaux.

Mais qui fait enfler la Sambre
Sous les Jumeaux effrayés?
Des froids torrens de Décembre
Les champs par-tout ſont noyés.
Cérès s'enfuit éplorée

De voir en proie à Borée,
Ses guérets d'épics chargés,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes tréſors ſubmergés.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimats,
Ramaſſez tous vos nuages,
Raſſemblez tous vos ſoldats:
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre,
Qui dompta Lille, Courtray,
Gand la ſuperbe Eſpagnole,
Saint-Omer, Beſançon, Dole,
Ypres, Maeſtricht & Cambray.

Mes préſages s'accompliſſent:
Il commence à chanceler.
Sous ſes coups, qui retentiſſent,
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine;
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Accourez, Naſſau, Baviere,
De ces murs l'unique eſpoir:

A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches:
Voyez grimper sur ces roches,
Ces athletes belliqueux;
Et dans les eaux, dans la flamme
Louis à tous donnant l'ame
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête,
Qui sort de ces boulevards,
La plume qui sur sa tête
Attire tous les regards.
A cet astre redoutable
Toujours un sort favorable
S'attache dans les combats:
Et toujours avec la gloire
Mars amenant la victoire,
Vole, & le suit à grands pas.

Grands Défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est temps.
Courage, vers la Méhagne
Voilà vos drapeaux flottans;
Jamais ses ondes craintives
N'ont vu sur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Courez donc: qui vous retarde?
Tout l'Univers vous regarde.
N'osez-vous la traverser?

Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoi? leur ſeul aſpect vous glace?
Où ſont ces chefs pleins d'audace
Jadis ſi prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drave ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur:
Son gouverneur, qui ſe trouble,
S'enfuit ſur ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je vois monter des cohortes,
La flamme & le fer en main:
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en eſt fait: je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre:
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France;
Et déſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,

Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce Dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace,
Ma muse dans son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues,
A l'auteur de Saint-Paulin.

ODE

Contre les Anglois.

Quoi! ce peuple aveugle en ſon crime,
Qui prenant ſon Roi pour victime
Fît du trône un théâtre affreux,
Penſe-t-il que le Ciel, complice
D'un ſi funeſte ſacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déja ſa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les étoiles,
Veut maîtriſer tout l'Univers;
Et croit, que l'Europe étonnée,
A ſon audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

Arme-toi, France, prends la foudre.
C'eſt à toi de réduire en poudre
Ces ſanglans ennemis des loix.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va ſur ce peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.
Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos ſoldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,

Briſer tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes peuples en deuil.

Mais bientôt le Ciel en colere,
Par la main d'une humble bergere,
Renverſant tous leurs bataillons,
Borna leurs ſuccès & nos peines :
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraiſſer nos ſillons.

STANCES,

A M. Moliere, ſur la Comédie de l'Ecole des Femmes.

En vain mille jaloux eſprits,
Moliere, oſent avec mépris
Cenſurer ton plus bel ouvrage:
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la poſtérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines ſavamment!
Celui qui ſut vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis ſous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi?

Ta muſe avec utilité
Dit plaiſamment la vérité.
Chacun profite à ton école:
Tout en eſt beau, tout en eſt bon;
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

Laiſſe gronder ces envieux:
Ils ont beau crier en tous lieux,

Qu'en vain tu charmes le vulgaire;
Que tes vers n'ont rien de plaiſant.
Si tu ſavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

SONNET

Sur la mort d'une Parente.

PARMI les doux tranſports d'une amitié fidelle,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours.
Iris, que j'aime encor, & que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux, dont je brûlois pour elle.

Quand par l'ordre du Ciel une fievre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours;
Et de tous mes plaiſirs interrompant le cours,
Me laiſſa de regrets une ſuite éternelle.

Ah! qu'un ſi rude coup étonna mes eſprits!
Que je verſai de pleurs! que je pouſſai de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut ſuivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triſte ſort t'ait fait perdre la vie;
Hélas! en te perdant, j'ai perdu plus que toi.

AUTRE SONNET

Sur le même ſujet.

NOURRI dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le ſang lié,
A ſes jeux innocens enfant aſſocié,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante,

Quand un faux Eſculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ſes beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

O! qu'un ſi rude coup me fit verſer de pleurs!
Bientôt la plume en main, ſignalant mes douleurs,
Je demandai raiſon d'un acte ſi perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'Univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon, qui m'inſpira des vers.

ÉPIGRAMMES.

I.

A un Médecin.

Oui, j'ai dit dans mes vers, qu'un célebre aſſaſſin,
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein,
Perrault, ma muſe eſt trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

II.

A M. Racine.

Racine, plains ma deſtinée.
C'eſt demain la triſte journée,
Où le prophete Des-Marais,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venue:
Non que ma muſe ſoutenue
De tes judicieux avis,
N'ait aſſez de quoi le confondre:
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis.

III.

Contre Saint-Sorlain.

DANS le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il étoit faux, que Saint-Sorlain
Contre Arnauld eût fait un ouvrage:
Il en a fait, j'en fais le temps,
Dit un des plus fameux libraires,
Attendez.... c'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je en m'approchant,
La piece n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout eſt encor dans ma boutique.

IV.

A Meſſieurs Pradon & Bonnecorſe.

VENEZ Pradon & Bonnecorſe,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix:
Venez prendre dans mes écrits
La place, que vos noms demandent:
Liniere & Perrin vous attendent.

V.

Contre l'Abbé Cotin.

En vain par mille & mille outrages,
Mes ennemis dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon ſtyle,
A pris un chemin plus facile,
C'eſt de m'attribuer ſes vers.

VI.

Contre le même.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes & de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages:
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

VII.

Contre un Athée.

Alidor aſſis dans ſa chaiſe,
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moi.
Je ris de ſes diſcours frivoles:
On ſait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de foi.

VIII.

Vers en ſtyle de Chapelain.

MAUDIT ſoit l'auteur dur, dont l'âpre & rude
verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de ſon lourd marteau martelant le bon ſens,
A fait de méchans vers douze fois douze cents.

IX.

Epitaphe.

CI gît juſtement regretté
Un ſavant homme ſans ſcience,
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon homme ſans bonté.

X.

A Climene.

TOUT me fait peine,
Et depuis un jour,
Je crois, Climene,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, cruelle;
Ce n'eſt pas pour vous.

XI.

De ſix amans contens & non jaloux,
Qui tour à tour ſervoient madame Claude,
Le moins volage étoit Jean ſon époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serroit de près ſa ſervante aux yeux doux,
Lorſqu'un des ſix lui dit: Que faites-vous?
Le jeu n'eſt ſûr avec cette Ribaude.
Ah! voulez-vous, Jean, Jean, nous gâter tous?

XII.

Imitation de Martial.

Paul, ce grand médecin, l'effroi de ſon quartier,
Qui cauſa plus de maux que la peſte & la guerre,
Eſt Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

XIII.

Sur une Harangue d'un Magiſtrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraités.

LORSQUE dans ce ſénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint & maint procureur;
Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi rudement?

XIV.

Sur l'Agéſilas de M. Corneille.

J'AI vu l'Agéſilas.
Hélas!

XV.

Sur l'Attila du même Auteur.

APRÈS l'Agéſilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Hola.

XVI.

Sur la maniere de réciter du poëte Santeul.

QUAND j'apperçois ſous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Liſant ſes vers audacieux,
Faits pour les habitans des Cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, ſe tordre les mains,
Il me ſemble en lui voir le diable,
Que Dieu force à louer les Saints.

XVII.

A la Fontaine de Bourbon.

OUI, vous pouvez chaſſer l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés.
Mais quand je lis ces vers par votre onde inſpirés,
Il me paroît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrene.

XVIII.

L'Amateur d'Horloges.

SANS ceſſe autour de ſix pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ſes ſoins ridicules.
Mais, à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque ſcience?
Sans doute; & c'eſt l'homme de France
Qui ſait le mieux l'heure qu'il eſt.

XIX.

Sur ce qu'on avoit lu à l'Académie des vers contre Homere & contre Virgile.

CLIO vint l'autre jour ſe plaindre au Dieu des vers,
Qu'en certain lieu de l'univers,
On traitoit d'auteurs froids, de poëtes ſtériles,
Les Homeres & les Virgiles.
Cela ne ſauroit être, on s'eſt moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux.
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?
C'eſt à Paris. C'eſt donc à l'hôpital des foux?
Non, c'eſt au Louvre, en pleine Académie.

XX.

Sur le même ſujet.

J'AI traité de Topinamboux
Tous ces beaux cenſeurs, je l'avoue,
Qui de l'antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue :
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez ſoi de ſi grands foux,
Me ſemble un peu Topinamboux.

XXI.

Sur le même ſujet.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homere,
Virgile, Ariſtote, Platon,
Il a pour lui Monſieur ſon frere,
G...... N...... Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXII.

A M. Perrault, ſur le même ſujet.

Pour quelque vain diſcours, ſottement avancé,
Contre Homere, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula par-tout fut traité d'inſenſé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécille.
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Grece & de Rome;
Perrault, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XXIII.

Sur le même ſujet.

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands Auteurs que l'univers révere,
Traduits dans vos écrits nous paroiſſent ſi ſots?
Perrault, c'eſt qu'en prêtant à ces eſprits ſublimes,
Vos façons de parler, vos baſſeſſes, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXIV.

Au même.

TON Oncle, dis-tu, l'aſſaſſin
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'eſt que je ſuis encore en vie.

XXV.

Au même.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon, le Dieu des beaux arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur mere
Et tous les Dieux enfans d'Homere,
Réſolus de venger leur pere,
Jettent déja ſur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triſte aventure.
Comment ſoutiendrez-vous un choc ſi violent?
Il eſt vrai, Viſé vous aſſure,
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'eſt le Mercure galant.

XXVI.

Parodie burlesque de la premiere Ode de Pindare, à la louange de M. Perrault.

MALGRÉ son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle.
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle,
Mais, ô ma lyre fidele,
Si du parfait ennuyeux,
Tu veux trouver le modele,
Ne cherche point dans les Cieux
D'astre au soleil préférable,
Ni dans la foule innombrable,
De tant d'écrivains divers,
Chez Coignard, rongés des vers,
Un poëte comparable
A l'auteur inimitable
De peau d'âne mis en vers.

XXVII.

Sur la réconciliation de l'Auteur & de M. Perrault.

TOUT le trouble poétique
A Paris s'en va cesser.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despréaux l'Homérique,

Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est, comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du parterre.

XXVIII.

Aux Révérends Peres Jésuites, Auteurs du Journal de Trévoux.

MES révérends Peres en Dieu,
Et mes confreres en satyre,
Dans vos écrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire;
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satyrique audace?
Grands Aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes,
Un athlete tout prêt à prendre son congé;
Qui par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Regnier,
Notre célebre devancier;
Corsaires attaquant corsaires,
Ne font pas, dit-il, *leurs affaires.*

XXIX.

Aux mêmes.

NON, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse, ni d'Horace,
Et je n'ai point ſuivi Juvénal à la trace.
Car bien qu'en leurs écrits, ces auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames ſont ivres,
La néceſſité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Peres, non plus qu'en vos livres.

XXX.

Sur le livre des Flagellans.

Aux mêmes.

NON, le livre des Flagellans
N'a jamais condamné, liſez-le bien, mes peres,
Ces rigidités ſalutaires,
Que, pour ravir le Ciel, ſaintement violens,
Exercent ſur leurs corps tant de chrétiens auſteres.
Il blâme ſeulement cet abus odieux,
D'étaler & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienſéance;
Et combat vivement la fauſſe piété,

Qui, ſous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'auſtérité même & par la pénitence,
Sait allumer le feu de la lubricité.

XXXI.

Fable d'Ésope.

Le Bûcheron & la Mort.

Le dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieilleſſe
Marchoit en haletant de peine & de détreſſe.
Enfin las de ſouffrir, jettant là ſon fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il ſouhaite la mort, & cent fois il l'appelle.
La Mort vient à la fin. Que veux-tu? cria-t-elle;
Qui, moi? dit-il alors, prompt à ſe corriger,
Que tu m'aides à me charger.

XXXII.

Le Débiteur reconnoiſſant.

Je l'aſſiſtai dans l'indigence;
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoiqu'il me dût tout ſon bien,
Sans peine il ſouffroit ma préſence.
O la rare reconnoiſſance!

XXXIII.

Enigme.

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amans envieux de mon ſort.
Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

XXXIV.

Vers pour mettre au devant de Macariſe, roman allégorique de M. l'Abbé d'Aubignac, où l'on expliquoit toute la morale des Stoïciens.

Laches partiſans d'Epicure,
Qui brûlant d'une flamme impure,
Du portique fameux fuyez l'auſtérité:
Souffrez qu'enfin la raiſon vous éclaire.
Ce roman plein de vérité,
Dans la vertu la plus ſévere
Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

XXXV.

Sur un portrait de Roſſinante, cheval de Don Quichotte.

Tel fut ce roi des bons chevaux,
Roſſinante, la fleur des courſiers d'Ibérie,
Qui trottant jour & nuit; & par monts & par vaux,
Galoppa, dit l'hiſtoire, une fois en ſa vie.

XXXVI.

Vers à mettre en chant.

Voici les lieux charmans, où mon ame ravie
Paſſoit, à contempler Sylvie,
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidelle;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'eſt ici, que ſouvent errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus chéries,
Lui faiſoit des préſens ſi tendrement reçus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidelle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

M 2

XXXVII.

Chanſon à boire.

PHILOSOPHES rêveurs, qui penſez tout ſavoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir:
Vos eſprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
On eſt ſavant quand on boit bien.
Qui ne ſait boire, ne ſait rien.

XXXVIII.

Chanſon faite à Bâville.

QUE Bâville me ſemble aimable!
Quand des magiſtrats le plus grand
Permet, que Bacchus à ſa table,
Soit notre premier Préſident.

Trois muſes, en habit de ville,
Y préſident à ſes côtés;
Et ſes arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue, un peu ſévere,
Nous dit: Craignez la volupté:
Eſcobar, lui-dit-on, mon pere,
Nous la permet pour la ſanté.

Contre ce docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt,
Bacchus le déclare hérétique,
Et janféniste, qui pis eft.

XXXIX.

Sur Homere.

Ἤειδον μὲν ἐγών· ἐχάρασσε δὲ Θεῖος Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego: fcribebat autem Divus Homerus.

QUAND la derniere fois, dans le facré vallon,
La troupe des neuf fœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade & l'Odyffée;
Chacune à les louer fe montrant empreffée:
Apprenez un fecret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le Dieu des vers:
Jadis avec Homere, aux rives du Permeffe,
Dans ce bois de lauriers, où feul il me fuivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivreffe.
Je chantois, Homere écrivoit.

XL.

Vers pour mettre ſous le buſte du Roi.

C'EST ce Roi, ſi fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait ſeul à ſon gré le deſtin de la terre.
Tout reconnoît ſes loix, ou brigue ſon appui.
De ſes affreux combats le Rhin frémit encore,
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces héros ſi fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Ottoman au-delà du Boſphore.

XLI.

Vers faits pour mettre au bas du portrait de Monſeigneur le Duc de Maine.

QUEL eſt cet Apollon nouveau,
Qui preſque au ſortir du berceau
Vient régner ſur notre Parnaſſe?
Qu'il eſt brillant! qu'il a de graces!
Du plus grand des héros je reconnois le fils.
Il eſt déja tout plein de l'eſprit de ſon pere;
Et le feu des yeux de ſa mere
A paſſé juſqu'en ſes écrits.

XLII.

Vers pour mettre au bas du portrait de Mademoiselle de Lamoignon.

Aux ſublimes vertus nourrie en ſa famille,
Cette admirable & ſainte fille
En tous lieux ſignala ſon humble piété;
Juſqu'aux climats où naît & finit la clarté,
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables;
Et jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les miſérables.

XLIII.

A Madame la Préſidente de Lamoignon, ſur le portrait du Pere Bourdaloue, qu'elle m'avoit envoyé.

Du plus grand orateur dont la chaire ſe vante,
M'envoyer le portrait, illuſtre Préſidente,
C'eſt me faire un préſent qui vaut mille préſens.
J'ai connu Bourdaloue, & dès mes jeunes ans
Je fis de ſes ſermons mes plus cheres délices.
Mais lui de ſon côté, liſant mes vains caprices,
Des cenſeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.

Ma franchiſe ſur-tout gagna ſa bienveillance.
Enfin après Arnauld, ce fut l'illuſtre en France,
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

XLIV.

Vers pour mettre au bas du portrait de Tavernier, le célebre voyageur.

De Paris à Delli, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois :
De l'Inde & de l'Hydaſpe il fréquenta les rois ;
Et ſur les bords du Gange on le révere encore.
En tous lieux ſa vertu fut ſon plus ſûr appui ;
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il préſente
Les plus rares tréſors que le ſoleil enfante,
Il n'a rieen apporté de ſi rare que lui.

XLV.

Vers pour mettre au bas du portrait de mon Pere.

Ce greffier doux & pacifique,
De ſes enfans au ſang critique,
N'eut point le talent redouté :
Mais fameux par ſa probité,

Reste de l'or du siecle antique,
Sa conduite dans le Palais,
Par-tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée,
Fit la satyre des Rolets.

XLVI.

Epitaphe de la Mere de l'Auteur.

EPOUSE d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux:
Nous ne sumes jamais ni railler, ni médire.
Passant, ne t'enquiers point, si de cette bonté
Tous mes enfans ont hérité:
Lis seulement ces vers & garde-toi d'écrire.

XLVII.

Sur un frere aîné que j'avois, & avec qui j'étois brouillé.

DE mon frere, il est vrai, les écrits sont vantés:
Il a cent belles qualités;
Mais il n'a point pour moi d'affection sincere.
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poëte agréable, un très-bon orateur:
Mais je n'y trouve point de frere.

XLVIII.

Vers pour mettre ſous le portrait de M. de la Bruyere, au devant de ſon livre des caracteres de ce ſiecle.

Tout eſprit orgueilleux, qui s'aime,
Par mes leçons ſe voit guéri,
Et dans mon livre ſi chéri,
Apprend à ſe haïr ſoi-même.

XLIX.

Epitaphe de M. Arnauld, Docteur de Sorbonne.

Au pied de cet autel de ſtructure groſſiere,
Gît ſans pompe enfermé dans une vile biere,
Le plus ſavant mortel qui jamais ait écrit,
Arnauld, qui ſur la grace inſtruit par Jesus-Christ,
Combattant pour l'Egliſe, a dans l'Egliſe même
Souffert plus d'un outrage, & plus d'un anathême.
Plein du feu qu'en ſon cœur ſouffla l'eſprit divin,
Il terraſſa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale:
Mais, pour fruit de ſon zele, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,

Errant, pauvre, banni, proſcrit, perſécuté.
Et même par ſa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laiſſé ſes cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de ſon ouaille ſainte,
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

L.

Vers pour mettre au bas du portrait de M. Hamon.

Tout brillant de ſavoir, d'eſprit & d'éloquence,
Il courut au déſert chercher l'obſcurité,
Aux pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience;
Et trente ans dans le jeûne & dans l'auſtérité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la pénitence.

LI.

Vers pour mettre au bas du portrait de M. Racine.

Du théâtre François l'honneur & la merveille,
Il ſut reſſuſciter Sophocle en ſes écrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

LII.

Vers pour mettre au bas de mon portrait.

Au joug de la raiſon aſſerviſſant la rime,
Et même en imitant, toujours original,
J'ai ſu dans mes écrits, docte, enjoué, ſublime,
Raſſembler en moi, Perſe, Horace & Juvénal.

LIII.

Réponſe aux vers du portrait.

Oui, le Verrier, c'eſt-là mon fidele portrait;
Et le graveur, en chaque trait,
A ſu très-finement tracer ſur mon viſage,
De tout faux bel-eſprit l'ennemi redouté.
Mais dans les vers pompeux, qu'au bas de cet ouvrage,
Tu me fais prononcer avec tant de fierté:
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnoître l'image?

LIV.

LIV.

Pour un autre portrait du même.

Ne cherchez point comment s'appelle
L'Ecrivain peint dans ce tableau:
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau?

LV.

Vers pour mettre au bas d'une méchante gravure qu'on a faite de moi.

Du célebre Boileau, tu vois ici l'image.
Quoi, c'eſt-là, diras-tu, ce critique achevé?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit ſur ſon viſage?
C'eſt de ſe voir ſi mal gravé.

LVI.

Sur mon buste de marbre, fait par M. Girardon, premier sculpteur du Roi.

Grace au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'Univers:
Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

LVII.

Contre les sieurs Boyer & de la Chapelle.

J'approuve que chez vous, Messieurs, on examine,
Qui du pompeux Corneille, ou du tendre Racine,
Excita dans Paris plus d'applaudissemens.
Mais je voudrois qu'on cherchât tout d'un temps:
La question n'est pas moins belle,
Qui du fade Boyer, ou du sec la Chapelle,
Excita plus de sifflemens.

AVERTISSEMENT

AU LECTEUR.

MADAME de Montespan & Madame de Thianges sa sœur, lasses des Opéra de Monsieur Quinault, proposerent au Roi d'en faire faire un par M. Racine, qui s'engagea assez légérement à leur donner cette satisfaction; ne songeant pas dans ce moment-là à une chose, dont il étoit plusieurs fois convenu avec moi: qu'on ne peut jamais faire un bon Opéra, parce que la musique ne sauroit narrer: que les passions n'y pouvoient être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent: que d'ailleurs elle ne sauroit souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes & courageuses. C'est ce que je lui représentai, quand il me declara son engagement; & il m'avoua que j'avois raison; mais il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès-lors en

effet un Opéra, dont le ſujet étoit la chûte de Phaëton. Il en fit même quelques vers qu'il récita au Roi, qui en parut content. Mais comme M. Racine n'entreprenoit cet ouvrage qu'à regret, il me témoigna réſolument, qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillaſſe avec lui, & me déclara avant tout, qu'il falloit que j'en compoſaſſe le Prologue. J'eus beau lui repréſenter mon peu de talent pour ces ſortes d'ouvrages, & que je n'avois jamais fait de vers d'amourette: il perſiſta dans ſa réſolution, & me dit qu'il me le feroit ordonner par le Roi. Ie ſongeai donc en moi-même à voir de quoi je ſerois capable, en cas que je fuſſe abſolument obligé à travailler à un ouvrage ſi oppoſé à mon génie & à mon inclination. Ainſi, pour m'eſſayer, je traçai, ſans en rien dire à perſonne, non pas même à M. Racine, le canevas d'un Prologue, & j'en compoſai une premiere ſcene. Le ſujet de cette ſcene étoit une diſpute de la Poéſie & de la Muſique, qui ſe querelloient ſur l'excellence de leur art, & étoient enfin toutes prêtes à ſe ſéparer, lorſque tout-à-coup, la Déeſſe des accords, je veux dire l'Harmonie, deſcendoit du Ciel avec tous ſes charmes & tous ſes agrémens, & les reconcilioit. Elle devoit dire enſuite la raiſon qui la faiſoit venir ſur la terre, qui n'étoit autre que de divertir le Prince de l'Univers le plus digne d'être ſervi, & à qui elle dévoit le plus; puiſque c'étoit lui qui la maintenoit dans la France, où elle régnoit en

toutes choses. Elle ajoutoit ensuite, que pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler, en s'élevant contre un si grand Prince, la gloire dont elle jouissoit avec lui; elle vouloit que dès aujourd'hui même, sans perdre de temps, on représentât sur la scene, la chûte de l'ambitieux Phaëton. Aussi-tôt tous les Poëtes & tous les Musiciens, par son ordre, se retiroient & s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon Prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoût, tandis que M. Racine de son côté, avec non moins de dégoût, continuoit à disposer le plan de son Opéra, sur lequel je lui prodiguois mes conseils. Nous étions occupés à ce misérable travail, dont je ne sais si nous nous serions bien tirés, lorsque tout-a-coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut, que M. Quinault s'étant présenté au Roi les larmes aux yeux, & lui ayant remontré l'affront qu'il alloit recevoir, s'il ne travailloit plus au divertissement de Sa Majesté, le Roi touché de compassion, déclara franchement aux Dames dont j'ai parlé, qu'il ne pouvoit se résoudre à lui donner ce déplaisir. Sic nos servavit Apollo. *Nous retournâmes donc, M. Racine & moi, à notre premier emploi, & il ne fut plus mention de notre Opéra, dont il ne resta que quelques vers de M. Racine, qu'on n'a point trouvés dans ses papiers après sa mort, & que vraisemblablement il avoit supprimés par délicatesse de conscience, à cause qu'il y étoit parlé*

d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point question d'amourette dans la scene que j'avois composée, non-seulement je n'ai pas jugé à propos de la supprimer, mais je la donne ici au public, persuadé qu'elle sera plaisir aux lecteurs, qui ne seront peut-être pas fâchés de voir de quelle maniere je m'y étois pris, pour adoucir l'amertume & la force de ma poésie satyrique, & pour me jetter dans le style doucereux. C'est de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur présente ici, & que je leur présente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laissera pas du moins le temps de s'ennuyer.

PROLOGUE.

LA POESIE, LA MUSIQUE.

LA POÉSIE.

Quoi! par de vains accords & des ſons impuiſſans,
Vous croyez exprimer tout ce que je ſais dire?

LA MUSIQUE.

Aux doux tranſports qu'Apollon vous inſpire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez aux bords d'une fontaine
Avec moi ſoupirer une amoureuſe peine,
Faire gémir Thyrſis, faire plaindre Climene.
Mais quand je fais parler les héros & les Dieux,
Vos chants audacieux
Ne me ſauroient prêter qu'une cadence vaine:
Quittez ce ſoin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je sais l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les rochers & les bois
Ont jadis trouvé des oreilles.

LA POÉSIE.

Ah! c'en est trop, ma sœur, il faut nous séparer.
Je vais me retirer:
Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir & plaire;
Et mes chants moins forcés n'en seront que plus doux.

LA POÉSIE.

Hé bien, ma sœur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POÉSIE.

Séparons-nous.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Séparons-nous, ſéparons-nous.

LA POÉSIE.

Mais quelle puiſſance inconnue
Malgré moi m'arrête en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité ſort du ſein de la nue?

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie?

LA MUSIQUE.

Ah! c'eſt la divine Harmonie,
Qui deſcend des Cieux!

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De graces naturelles!

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir?

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

POESIES LATINES.

EPIGRAMMA.

In novum Causidicum, rustici Lictoris filium.

Dum puer iste fero natus Lictore perorat,
Et clamat medio, stante parente, foro.
Quæris, cur sileat circumfusa undique turba?
Non stupet ob natum, sed timet illa patrem.

ALTERUM.

In Marullum, versibus Phaleucis antea male laudatum.

Nostri quid placeant minus Phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quæro:
Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes:
O versus stolidos & inficetos!

SATYRA.

Quid numeris iterum me balbutire Latinis,
Longe Alpes circa natum de patre Sicambro,
Musa, jubes? Istuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi sævo nuper dictata magistro,
Cum pedibus certis conclusa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris:
Et mihi sæpe udo volvendus pollice textor
Præbuit adsutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro sæpe Tibullus
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuere loquentes ....
. . . . . .

CHAPE-

CHAPELAIN DECOEFFE,

OU

PARODIE

DE QUELQUES SCENES DU CID,

SUR

CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

SCENE PREMIERE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENFIN vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Caſtille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille,
Témoignent mon mérite, & font connoître assez,
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils se trompent en vers comme les autres hommes:
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'à de méchans auteurs ils font de beaux présens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite:
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir:
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir.
A l'honneur qu'il m'a fait aioutez-en un autre:
Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs aussi, quoiqu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez, je dirai que la Serre
Volume sur volume incessamment desserre:
Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert;
Et vous éprouverez si mon amitié sert:

Ma niece même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

À de plus hauts partis Phlipote peut prétendre;
Et le nouvel éclat de cette penſion
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, & vante notre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de province,
Fais marcher en tous lieux les rimeurs ſous ta loi,
Sois des flatteurs l'amour, & des railleurs l'effroi;
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les reſſorts;
Endoſſer nuit & jour un rouge juſte-au-corps;
Pour avoir de l'encens donner une bataille;
Ne laiſſer de ſa bourſe échapper une maille;
Sur-tout ſers leur d'exemple, & reſſouviens-toi bien
De leur former un ſtyle auſſi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de Liniere,
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiere:
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Ils verront comme il faut berner les nations,
Duper d'un grave ton gens de robe & d'armée,
Et ſur l'erreur des ſots bâtir ſa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de la Serre a bien plus de pouvoir:
Un auteur dans ton livre apprend mal ſon devoir:
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puiſſe égaler un de mes cent ouvrages?
Si tu fus grand flatteur, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras de la preſſe eſt le plus ferme appui.
Bilaine & de Serci ſans moi ſeroient des drilles:
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles;
Les marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi,
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Cahiers deſſus cahiers, volume ſur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté,
Feroit un livre entier marchant à mon côté.
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtyle on préfere,
Il deviendroit auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connois;
Je t'ai vu rimailler, & traduire ſous moi;
Si j'ai traduit Guſman, ſi j'ai fait ſa préface,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin, pour m'épargner ces diſcours ſuperflus,
Si je ſuis grand flatteur, tu l'es & tu le fus:
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné sur toi, l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui sait mieux composer en est bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtisan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut seul mon partisan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le mesure à l'ouvrage,

LA SERRE.

Et par là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi?

CHAPELAIN.

Toi!

LA SERRE.

Ton insolence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui arrache sa perruque.

CHAPELAIN.

Acheve, & prends ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma muſe a vu rougir ſon front.

LA SERRE.

Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe?

CHAPELAIN.

O Dieu! mon Apollon en ce beſoin me laiſſe.

LA SERRE.

Ta perruque eſt-à moi, mais tu ſerois trop vain,
Si ce ſale trophée avoit ſouillé ma main.
Adieu, fais lire au peuple en dépit de Liniere,
De tes fameux travaux l'hiſtoire toute entiere:
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle eſt trop malhonnête.
De tes lauriers ſacrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rend la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient ſur ta tête encor durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *ſeul.*

O RAGE! ô déſeſpoir, ô perruque ma mie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?
N'as-tu trompé l'eſpoir de tant de perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle penſion fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte;
Cruel reſſouvenir de tes honneurs paſſés;
Services de vingt ans en un jour effacés!
Faut-il de ton vieux poil voir triompher la Serre?
Et te mettre crottée, ou te laiſſer à terre?
La Serre, ſois d'un Roi maintenant régalé,
Ce haut rang n'admet pas un poëte pelé.
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a ſu rendre indigne.
Et toi de mes travaux glorieux inſtrument,
Mais d'un eſprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offenſe
M'as ſervi de parade & non pas de défenſe,
Va, quitte déſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me venger en de meilleures mains.
Si Caſſaigne a du cœur, & s'il eſt mon ouvrage,
Voici l'occaſion de montrer ſon courage;
Son eſprit eſt le mien, & le mortel affront
Qui tombe ſur mon chef, rejaillit ſur ſon front.

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CASSAIGNE, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon maître
L'éprouveroit ſur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'eſt comme il faut être!
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Mon diſciple, mon fils, viens réparer ma honte.
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi?

CHAPELAIN.

D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'une inſulte .... le traître eut payé la perruque
Un quart d'écu du moins ſans mon âge caduque:
Ma plume que mes doigts ne peuvent ſoutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.

Va contre un insolent faire un bon gros ouvrage.
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage;
Rime, ou creve. Au surplus pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter:
Je l'ai vu fort poudreux au milieu des libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? c'est perdre temps en discours superflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus:
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'est.....

CASSAIGNE.

De grace, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible la Serre.

CASSAIGNE.

Le......

CHAPELAIN.

Ne replique point, je connois ton fatras:
Combats sur ma parole, & tu l'emporteras.
Donnant pour des cheveux ma pucelle en échange,
J'en vais chercher, barbouille, écrits, rime & nous venge.

SCENE IV.

CASSAIGNE *seul.*

PERCÉ jusques au fond du cœur
D'une insulte imprévue aussi-bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une sotte querelle,
D'un avare Ecrivain chétif imitateur,
Je demeure stérile, & ma veine abattue
Inutilement sue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront la Serre est le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je sens de rudes combats!
Comme ma pension, mon honneur me tourmente.
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente;
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir mon maître,
Ou d'aller à Bicêtre,
Des deux côtés mon mal est infini.
O la peine cruelle!
Faut-il laisser un la Serre impuni?
Faut-il venger l'auteur de la Pucelle?
Auteur, perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perdue, ou pension finie.

D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent.
Cher & chétif eſpoir d'une veine flatteuſe,
Et tout enſemble gueuſe,
Noir inſtrument, unique gagne-pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain?
M'es-tu donné pour me couper la bourſe?

Il vaut mieux courir chez Conrard,
Il peut me conſerver ma gloire & ma finance,
Mettant ces deux rivaux en bonne intelligence.
On ſait comme en traités excelle ce vieillard,
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir,
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons la terre, & ſans tant diſcourir
Traitons du moins, & payons la calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon?
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire?
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire,
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ſa toiſon?
Reſpecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée?
N'écoutons plus ce deſſein négligent,
Qui paſſeroit pour crime.
Allons, ma main, du moins ſauvons l'argent,
Puiſqu'auſſi-bien il faut perdre l'eſtime.
Oui, mon eſprit s'étoit déçu.
Autant que mon honneur, mon intérêt me preſſe.

Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon style dur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aile,
Puisqu'aujourd'hui la Serre est le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A moi, la Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des lecteurs de son temps, le sais-tu?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon ſtyle je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui ſeul?

LA SERRE.

Que m'importe?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais ſavoir.

LA SERRE.

Jeune préſomptueux!

CASSAIGNE.

Parle ſans t'émouvoir.
Je ſuis jeune, il eſt vrai: mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu ſi vain?
Toi, qu'on ne vit jamais une plume à la main.

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi ſont dignes de combattre,
Et pour des coups d'eſſai veulent des Henri-Quatre.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes écrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers, dont la table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte:
J'attaque en téméraire un giganteſque auteur,
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.

Je veux venger mon maître, & ta plume indomptable
Pour ne se point lasser n'est point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît aux discours que tu tiens,
Souvent par tes écrits se découvrit aux miens,
Et te voyant encor tout frais sorti de classe,
Je disois : Chapelain lui laissera sa place.
Je sais ta pension, & suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir ;
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Etayer d'un pédant l'agonisante estime,
Et que voulant pour singe un écolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse.
J'admire ton audace, & je plains ta jeunesse :
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire,
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire.
Et j'aurois le regret de voir, que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne,
Qui pele Chapelain craint de tondre Cassaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu ſi prêt d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'écolier eſt un traître
Qui ſouffre ſans cheveux la tête de ſon maître.

LA METAMORPHOSE DE *LA PERRUQUE DE CHAPELAIN* EN COMETE.

LA plaiſanterie que l'on va voir eſt une ſuite de la Parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occaſion de la Comete qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez M. Heſſein, frere de l'illuſtre Madame de la Sabliere.

On feignoit que Chapelain ayant été décoëffé par la Serre, avoit laiſſé ſa perruque à calotte dans le ruiſſeau où la Serre l'avoit jettée.

Dans un ruiſſeau bourbeux la calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entaſſée,
Quand Phébus l'apperçut, & du plus haut des airs
Jettant ſur les railleurs un regard de travers,
Quoi, dit-il, je verrai cette antique calotte,
D'un ſale chiffonnier remplir l'indigne hotte?

Ici devoit être la description de cette fameuse perruque,

Qui de tous ses travaux la compagne fidelle,
A vu naître Gusman & mourir la Pucelle;
Et qui de front en front passant à ses neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette perruque en Comete. „Je veux, *disoit ce Dieu*, que tous ceux qui „naîtront sous ce nouvel astre soient Poëtes,"

Et qu'ils fassent des vers même en dépit de moi.

Furetiere, l'un des auteurs de la piéce, remarqua pourtant que cette métamorphose manquoit de justesse en un point. „C'est, *dit-il*, que les Cometes ont des cheveux, & que la perruque de Chapelain est si usée, qu'elle n'en a plus." Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satyres que l'on fit contre sa perruque. On lui a attribué l'épigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la piece vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque,
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de perruque,
Que défroqué de pension.

FIN.

